



Le maitre des ténèbres

Lee, Tanith

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Science-Fiction

Tanith

Lee

LE DIT DE LA
TERRÉ PENTE

Le maître des ténèbres



Une nuit, Ajarn, Prince des Démons, Premier des Seigneurs des Ténèbres, revêtit pour s'amuser la forme d'un grand aigle noir. Il vola d'est en ouest et du nord au sud en battant de ses ailes immenses jusqu'aux quatre coins du

PRESSES ♥ POCKET

SCIENCE-FICTION
Collection dirigée par Jacques Goimard

TANITH LEE

Le dit de la Terre Plate

LE MAÎTRE DES TÉNÈBRES

A Hylde Lee, ma mère, en remerciement de mon premier cheval qui s'évanouit.

LIVRE PREMIER

LA LUMIÈRE SOUTERRAINE

PREMIÈRE PARTIE

1 — Un Mortel en Terre Inférieure

Une nuit, Ajrarn, Prince des Démons, Premier des Seigneurs des Ténèbres, revêtit pour s'amuser la forme d'un grand aigle noir. Il vola d'est en ouest et du nord au sud en battant de ses ailes immenses jusqu'aux quatre coins du monde, car en ce temps-là la terre était plate et flottait sur l'océan du chaos. Il regarda les processions d'hommes qui rampaient au-dessous de lui avec des lampes petites comme des étincelles, et les brisures de la mer qui volaient en bourgeons blancs sur les rivages rocheux. Il survola avec un regard méprisant et ironique les hautes tours de pierre et les pylônes des cités, et se percha un moment sur la voile d'une galère impériale, où un roi et une reine festoyaient de rayons de miel et de cailles tandis que les rameurs peinaient aux avirons ; à un moment donné, il replia ses ailes d'encre sur le toit d'un temple et éclata de rire devant les idées qu'ont les hommes à propos des dieux.

Tandis qu'il retournait vers le centre du monde une heure avant le lever du soleil, Ajrarn, Prince des Démons, entendit une voix de femme qui pleurait aussi solitairement et amèrement que la bise hivernale. Empli de curiosité, il se posa au flanc d'une colline aussi nue qu'un os, à côté de la porte d'une misérable petite hutte. Il écouta puis revêtit sa forme humaine – car, étant qui il était, il pouvait prendre la forme qu'il désirait – et entra.

Une femme était allongée devant les flammes épuisées de son feu à l'agonie, et il vit aussitôt qu'elle aussi, comme en ont coutume les mortels, était à l'agonie. Mais dans ses bras elle tenait un nouveau-né couvert d'un châle.

« Pourquoi pleures-tu ? » voulut savoir Ajrarn, fasciné, alors qu'il s'appuyait à la porte, avec sa beauté merveilleuse, avec ses cheveux qui brillaient comme un feu bleu de nuit, et vêtu de toute la splendeur de la nuit.

— Je pleure parce que ma vie a été bien cruelle, et parce que maintenant je dois mourir, dit la femme.

— Si ta vie a été aussi cruelle, tu devrais être heureuse de la quitter ; sèche donc tes larmes qui, de toute façon, ne t'aideront en rien.

Les yeux de la femme se séchèrent effectivement, et éclatèrent d'une colère presque aussi vive que les yeux noir de charbon de l'étranger.

— Abomination ! Que les dieux te maudissent de venir te moquer de moi en mes derniers moments ! Toute ma vie ne fut que lutte,

tourment et douleur, mais je périrais sans un mot s'il n'y avait ce petit garçon que je n'ai mis au monde que depuis quelques heures. Qu'advient-il de mon enfant lorsque je serai morte ?

— Celui-ci mourra aussi, sans nul doute, estima le Prince, et tu devrais plutôt te réjouir de voir qu'il lui sera épargné les supplices dont tu me parles.

Là-dessus la mère ferma les yeux et la bouche, et expira aussitôt, comme si elle ne pouvait plus supporter de demeurer en sa compagnie. Mais, lorsqu'elle retomba en arrière, ses mains lâchèrent le châle, et le châle s'ouvrit sur le bébé comme les pétales d'une fleur.

Un élan d'une profondeur indescriptible parcourut alors le Prince des Démon, car l'enfant était d'une beauté extraordinairement parfaite. Sa peau était blanche comme l'albâtre, ses jolis cheveux de la couleur de l'ambre, ses membres et ses traits formés aussi précautionneusement et merveilleusement que s'ils avaient été ciselés par un sculpteur. Et comme Ajarn le contemplait, l'enfant ouvrit les yeux ; ils étaient du bleu le plus foncé, comme indigo. Le Prince des Démon n'hésita plus. Il s'avança, souleva l'enfant et l'enveloppa dans les plis de son manteau noir.

« Sois consolée, ô fille de la misère et des lamentations, dit-il. Tu as réussi ton fils, tout au moins. »

Et il fila dans le ciel sous la forme d'un nuage d'orage, l'enfant toujours niché contre lui comme une étoile.

Ajarn emporta l'enfant jusqu'au lieu au centre de la terre où des montagnes de feu s'élevaient comme des épieux maigres, grossiers et gigantesques dans un ciel de tonnerre et de ténèbres perpétuels. Sur toute chose s'étalait la fumée écarlate du flamboiement des montagnes, car presque chaque roc contenait un cratère abyssal de flammes. C'était l'entrée du pays des démon, un lieu d'une beauté terrifiante où les hommes s'aventuraient rarement sinon jamais. Pourtant, tandis qu'Ajarn passait sous sa forme nuageuse, il entendit l'enfant qui gazouillait dans ses bras, sans crainte. Le nuage ne tarda pas à être aspiré par la gueule de l'une des plus hautes montagnes, où nulle flamme ne brûlait mais où ne régnait qu'une ténèbre plus profonde.

Le puits descendait à travers la montagne et sous la terre, et c'est lui que suivit le Prince des Démon, Maître des Vazdru, des Eshva et des Drin.

Ce fut d'abord une porte d'agate glacée qui s'ouvrit brutalement à son approche et claqua derrière lui, et après la porte d'agate glacée une porte d'acier bleu, et enfin une terrible porte de feu noir ; mais toutes les portes obéissaient à Ajarn. Il finit par atteindre la Terre Inférieure et pénétra à grands pas dans Druhim Vanashta, la Cité des

Démons ; sortant un pipeau d'argent qui ressemblait au fémur d'un lièvre, il souffla dedans et aussitôt un cheval démoniaque apparut au galop ; Ajrarn l'enfourcha d'un bond et chevaucha jusqu'à son palais plus rapidement que tous les vents du monde. Il confia alors l'enfant aux soins des servantes Eshva et les avertit que si le moindre mal survenait au bébé, leurs jours en Terre Inférieure n'auraient plus rien d'agréable.

C'est ainsi que dans la Cité des Démons, dans le palais même d'Ajrarn, l'enfant mortel grandit et, depuis le début, parmi toutes les choses qu'il connut et qui lui devinrent familières et naturelles, il y eut la sorcellerie menaçante et fantastique de Druhim Vanashta.

Tout, autour de lui, n'était que beauté, mais une beauté d'un genre bizarre et stupéfiant, quoique ce fût la seule beauté que vît l'enfant.

Le palais lui-même, fer noir à l'extérieur, marbre noir à l'intérieur, était éclairé par la lumière immuable de la Terre Inférieure, une irradiation aussi incolore et froide que la lueur des étoiles terrestres, mais plusieurs fois plus brillante, et cette lumière pénétrait dans les salles d'Ajrarn par d'énormes croisées de saphir noir, d'émeraude sombre ou du rubis le plus foncé. A l'extérieur s'étendait un jardin aux nombreuses terrasses où poussaient d'énormes cèdres aux troncs d'argent et aux feuilles noires comme le jais, et des fleurs de cristal incolore. Çà et là se trouvait un étang ressemblant à un miroir où nageaient des oiseaux de bronze tandis que de jolis poissons ailés se perchaient dans les arbres et chantaient, car les lois de la nature étaient immensément différentes sous terre. Au centre du jardin d'Ajrarn jouait une fontaine ; elle n'était pas faite d'eau mais de feu, un feu écarlate qui ne produisait ni lumière ni chaleur.

Au-delà des murs du palais s'étendait la cité vaste et merveilleuse, ses tours d'opale, d'acier, d'airain et de jade s'élevant dans le rougeoiement du ciel qui ne changeait jamais. Aucun soleil n'apparaissait sur Druhim Vanashta. La ville des démons était une ville de ténèbres, une créature de la nuit.

L'enfant grandit donc. Il jouait dans les salles de marbre, cueillait les fleurs de cristal et dormait dans un lit d'ombres. Ses compagnons étaient les curieuses créatures fantômes de la Terre Inférieure, les poissons-oiseaux et les oiseaux-poissons, ainsi que ses nurses démoniaques au visage pâle et rêveur, aux mains et aux voix floues, aux cheveux d'ébène où des serpents s'entremêlaient en somnolant. Il courait parfois jusqu'à la fontaine de feu froid et rouge et la regardait fixement, puis il demandait à ses nurses : « Racontez-moi des histoires d'ailleurs. » Car c'était un enfant exigeant quoique charmant. Néanmoins les femmes Eshva de Druhim Vanashta ne pouvaient que s'agiter doucement devant cette requête, et elles tissaient entre leurs doigts des images des actes de leur propre race, car le monde des

hommes était, pour elles, un rêve brûlant sans aucune importance sinon qu'il leur permettait de réaliser de délicieux enchantements et des méchancetés qui, pour elles, n'étaient pas des méchancetés mais de simples corrections de l'ordre normal des choses.

Une autre créature allait et venait dans la vie de l'enfant, et elle n'était pas aussi aisément expliquée que les belles femmes ineptes aux tendres serpents. C'était le bel homme grand et mince qui entrait soudain avec un mouvement de cape qui ressemblait aux ailes d'un aigle, avec des cheveux bleu de nuit et des yeux magiques ; il ne restait qu'une seconde, lui jetait un coup d'œil souriant puis disparaissait. Le temps manquait pour demander des histoires à cet être merveilleux, car l'enfant était sûr qu'il devait connaître toutes les histoires qui pouvaient exister ; le temps seulement d'offrir son regard muet d'adoration et d'amour avant que la cape aux ailes d'aigle ait enlevé celui qui la portait.

Le temps des démons ne ressemblait pas au temps humain. Par comparaison, une vie de mortel passait comme l'éclair, telle la vie d'une libellule. C'est ainsi que, lorsque le Prince des Démons allait et venait pour ses affaires nocturnes dans le monde des hommes, l'enfant, levant les yeux, ne croyait voir l'homme à la cape d'encre qu'une ou deux fois par an, alors qu'Ajrarn s'était peut-être rendu à la nursery deux fois par jour. Néanmoins l'enfant ne se sentait pas délaissé. En adoration, il ne se sentait pas le droit de demander la moindre faveur – en fait, il n'y songeait même pas. Quant à Ajrarn, la fréquence de ses visites indiquait son grand intérêt pour le petit mortel, ou du moins son grand intérêt pour ce qu'il avait deviné que deviendrait l'enfant.

L'enfant grandit donc et devint un adolescent de seize ans.

Les Vazdru, l'aristocratie de Druhim Vanashta, l'observaient parfois qui marchait sur les hautes terrasses du palais de leur seigneur, et l'un d'eux faisait peut-être observer : « Ce mortel est, en vérité, d'une beauté remarquable ; il brille comme une étoile. » Et un autre répondait alors : « Non, plutôt comme la lune. » Une démonsse royale riait alors doucement et disait : « Plutôt comme une autre lumière du ciel terrestre, et notre Prince étonnant ferait bien de se montrer prudent. »

Beau, le jeune homme l'était, tout comme Ajrarn l'avait prévu. Droit et mince comme une épée, blanc de peau, les cheveux brillant comme de l'ambre rouge et les yeux comme le soir, il est certain qu'il y en avait peu d'aussi exceptionnels en Terre Inférieure, et moins encore dans le monde du dessus.

Un jour, alors qu'il marchait dans le jardin sous les cèdres, il entendit les servantes Eshva qui soupiraient et pliaient à la taille

comme un bosquet de peupliers sous la brise, ce qui était leur forme d'hommage rendu à leur Prince. Se retournant impatiemment, le jeune homme contempla Ajrarn qui se tenait sur le sentier. Il semblait au mortel que ce visiteur bien particulier avait été absent beaucoup plus longtemps que de coutume ; peut-être une entreprise quelque peu plus complexe que d'habitude l'avait-elle retenu sur terre, le détournement de quelque esprit de bonne disposition, ou la chute d'un noble royaume, de telle sorte que quatre ou cinq années de la vie du jeune homme s'étaient peut-être écoulées sans qu'il l'ait vu. Sa sombre magnificence flamboyait alors de façon si terrifiante que le mortel éprouva l'impulsion de se protéger les yeux, comme s'il s'agissait d'une lumière extraordinaire.

« Eh bien, dit Ajrarn, Prince des Démons, il semble que j'aie choisi excellemment, cette nuit-là, sur la colline. » Se rapprochant, il posa la main sur l'épaule du jeune homme et lui sourit. Cet attouchement fut comme un épieu de douleur et de joie, et le sourire comme le plus ancien enchantement de tous les temps, de telle sorte que le mortel ne put rien dire et seulement trembler. « Maintenant tu vas m'écouter, continua Ajrarn, car ceci est la seule rude leçon que je te donnerai. Je suis le maître de ces lieux, de la cité et des terres, ainsi que le maître de bien des sorcelleries et Seigneur des Ténèbres, de telle sorte que les créatures de la nuit m'obéissent, sur terre ou sous terre. Néanmoins je t'accorderai de nombreux présents que ne connaissent généralement pas les hommes. Tu seras mon fils, mon frère et mon bien-aimé. Et je t'aimerai ; car je suis ainsi fait : je ne donne point mon amour à la légère, mais une fois donné il est sûr. Rappelle-toi seulement ceci : si jamais tu fais de moi ton ennemi, ta vie ne sera plus que poussière ou sable au vent. Car ce qu'un démon aime et perd, il le détruit, et ma puissance est plus grande que tout ce que tu connaîtras probablement. »

Le jeune homme, regardant Ajrarn droit dans les yeux, lui répondit : « Si je devais te mettre en colère, monseigneur, je ne désirerais plus que mourir. »

Alors Ajrarn se pencha et l'embrassa.

La tête du mortel chavira et il ferma les yeux.

Ajrarn le conduisit jusqu'à un pavillon d'argent, où les tapis étaient aussi épais que des fougères, et parfumés comme les bois pendant la nuit, et où des tapisseries sombres et brillantes pendaient comme des nuages sur la lune.

En ce lieu étrange, en partie réel, en partie mystérieux, Ajrarn considéra une nouvelle fois la beauté vierge et adulte de son hôte, caressant le corps d'ivoire et peignant de ses doigts les cheveux d'ambre qu'il avait chéris. L'adolescent demeurait sidéré d'extase sous l'attouchement du Démon. Il semblait baigné par la chaleur

athermique de la fontaine de feu du jardin. Il était un instrument conçu expressément pour un maître musicien. Le maître accorda alors son corps et éveilla les fibres nerveuses de sa chair à une douleur exquise et haletante. L'embrassement d'Ajram n'avait rien d'animal ni même d'insistant. Le temps éternel était du côté de son amour, des plaisirs qui frémissaient et se répandaient les uns sur les autres, incommensurables et interminables. Fondu et remodelé dans ce fourneau sans limites, l'adolescent devint enfin un simple abat-voix pour ce thème montant. Puis une note de dimension terrible et merveilleuse résonna en lui, emplissant jusqu'au bord le récipient en expectative qu'il était devenu. Le phallus du Démon (ni glacé ni brûlant) entra en lui comme un roi entre dans un royaume conquis et adorateur qui lui appartient par droit de reddition. Le phallus était une tour qui perçait la porte, les œuvres vives de son monde intérieur. Les couleurs sombres du pavillon se mêlèrent aux ténèbres de ces yeux proches et toujours ouverts qui l'observaient avec une tendresse terrifiante, cruelle et impitoyable. Le corps du mortel bondit et s'enflamma, puis se fracassa en un million de frémissements d'extase incroyable, les derniers accords de musique, le dôme de la tour qui écrasait le toit du ciel cervical. Il s'enfonça dans le délire avec le goût de la nuit, la bouche d'Ajarn sur la sienne.

2 — Plein Soleil

Ajarn donna un nom à l'adolescent. Ce fut Sivesh, qui dans la langue des démons signifie le Beau, ou peut-être le Bienheureux. Il fit de Sivesh son compagnon et lui prodigua beaucoup de talents incroyables, comme il l'avait promis. Il le rendit capable de tirer à l'arc plus loin et plus habilement que tout autre homme ou démon, et de combattre avec une épée comme s'il avait dix bras armés dans un seul. En touchant son front d'une bague de jade, il le rendit capable de lire et de parler chacune des sept langues de la Terre Inférieure, et d'une bague de perle chacune des sept langues des hommes. Grâce à un sortilège plus ancien que le monde lui-même, il le rendit invulnérable à toutes les armes, d'acier ou de pierre, de bois ou de fer, au venin des serpents, au poison végétal ou au feu. De l'eau seule il ne put le protéger, car les mers constituaient un autre royaume que la terre et possédaient leurs propres souverains et leurs propres lois. Ajarn songea même emmener un jour l'adolescent jusqu'aux terres bleues et froides de la Terre Supérieure, et pousser les Gardiens du Puits Sacré à donner à Sivesh une gorgée de l'eau d'Immortalité.

En attendant, le jeune homme avait beaucoup de choses à voir et à

faire, car il ne se contentait pas de rôder avec le Prince dans Druhim Vanashta et de participer à ses délices miraculeuses mais, à ses côtés, il parcourait à cheval les étendues désertes de la Terre Inférieure. Ajrarn lui avait fait don, entre autres, d'un cheval démoniaque, une jument à la crinière et à la queue de fumée bleue qui possédait la remarquable qualité de pouvoir courir sur l'eau. Ajrarn et Sivesh galopaient ensemble sur les lacs de la Terre Inférieure, sous les arbres d'os ou de fil d'argent, ou bien partaient chasser avec des chiens rouge sang sur les rivages du grand Fleuve du Sommeil, où le lin blanc poussait comme les joncs. Ajrarn ne chassait ni le cerf, ni le lièvre, ni même le lion, sur ces rivages, car les petites cruautés des hommes n'étaient rien comparées à l'énorme cruauté de la race des démons. Les Vazdru chassaient les âmes des hommes endormis, qui couraient en hurlant devant les chiens ; quoique ce ne fussent que les âmes des déments ou des agonisants que les chiens arrivaient à attraper et à déchiqueter, et même celles-ci finissaient par leur échapper, ce n'était là qu'un jeu pour les démons. Sivesh, qui n'avait aucun souvenir de ce qu'il était et ne connaissait nulles autres lois que les lois des Ténèbres, chassait joyeusement et plein d'insouciance avec son seigneur.

La terre d'en haut finit par manquer à Ajrarn. Et il emmena encore Sivesh. Ils voyagèrent de nuit, bien entendu, car aucun démon n'aimait la lumière du monde. Ajrarn s'éleva du puits volcanique comme un aigle, mais il avait transformé Sivesh en une plume sur son jabot. Ils s'envolèrent dans le ciel, et la plume trembla contre lui. Tout au-dessous flambaient les montagnes de feu, tout au-dessus flambait la face de la lune dans le cadre de son manteau de ciel éparpillé d'étoiles comme des diamants. *Je n'ai jamais vu un rayonnement semblable*, songea Sivesh. *La fontaine du jardin ne produit ni lumière ni chaleur*. Il était, quoiqu'il l'eût oublié, un enfant de la terre. Son âme mortelle se tendait aveuglément vers elle.

Voyant que Sivesh appréciait beaucoup le monde, Ajrarn vint y passer beaucoup de temps.

Parfois, sous l'accoutrement de voyageurs, ils visitaient les cités nocturnes des hommes, et pénétraient à la dérobee dans les trésors des rois ; toutes les pierres précieuses et les métaux qu'Ajrarn y trouvait, il les transformait en tas de poussières ou en amoncellements de feuilles mortes, car tel était son plaisir. Ils détournaient souvent de son chemin une caravane dans le désert, ou poussaient un navire sur les récifs d'une côte inhospitalière. Tout ceci n'était cependant qu'enfantillages pour Ajrarn ; sa méchanceté était d'un ordre beaucoup plus élevé et beaucoup plus subtil. Néanmoins, il était content de voir que Sivesh lui obéissait en toute chose gaiement et sans se poser de questions, et combien l'adolescent se montrait habile. Ajrarn se pliait à ses caprices comme à ceux d'un enfant qu'on adore.

Mais une nuit, comme ils revenaient des collines de quelque royaume terrestre où ils avaient laissé derrière eux le feu et le meurtre, chevauchant les chevaux démoniaques de Terre Inférieure aux crinières de fumée, ils rencontrèrent au bord de la route une vieille sorcière ratatinée. Au moment où elle posa les yeux sur les étranges cavaliers et leurs montures, elle lança : « Béni soit le nom du Seigneur Ténébreux, et qu'il ne me fasse nul mal ! »

Sur ce, Ajrarn, souriant, lui répondit : « Le temps t'a suffisamment fait de mal avec ses griffes.

— Oui, en vérité ! s'écria la sorcière, les yeux luisant d'envie. Le Seigneur Ténébreux puisse-t-il me rendre ma jeunesse ! »

Ajrarn lâcha son rire glacial. « Je n'accorde pas souvent de faveurs, la vieille. Si je ne te rends pas ta jeunesse, je veillerai cependant à ce que tu ne vieillisses plus », et un éclair glissa de sa main et frappa la sorcière. Il n'était jamais sage de demander des faveurs à un démon.

Pourtant la sorcière ne mourut point aussitôt et elle avisa Sivesh tandis qu'elle gisait sur le sol. Distinguant son beau visage et devinant qu'il était mortel, elle dit : « Méprise-moi pendant que tu le peux encore. Toi aussi, tu es fou, terrestre, d'avoir confiance en la race des démons et de chevaucher une jument de fumée et de nuit. Ce qu'aiment les démons, ils le tuent à la fin, et les présents des démons sont des pièges. Ne va nulle part avec un cheval qui s'évanouit, car tes rêves te trahiront. » Puis elle retomba en arrière et se tut.

L'aube était alors proche et Ajrarn était impatient de rentrer au centre de la terre. Mais Sivesh, qui était bizarrement troublé par les paroles de la sorcière, descendit de selle et se pencha au-dessus de son corps. Comme il s'agenouillait, une curieuse pâleur dans le ciel lui fit relever les yeux, et sur la crête de collines il aperçut un rougeoiement semblable à une rose en feu.

— Quelle lumière est-ce là ? demanda-t-il à Ajrarn, émerveillé et impressionné.

— C'est la lumière de l'aube, que j'abhorre, répondit le Prince. Viens, remonte sur ton cheval et marchons vivement, car je ne voudrais point voir le soleil.

Mais Sivesh était agenouillé sur le sol, comme en transe.

— Soit tu viens maintenant, soit je devrai te laisser ici, insista Ajrarn.

— Suis-je donc né de la terre, comme l'a dit la femme ?

— Oui. Le soleil, pour toi, peut paraître beau mais, pour le Seigneur des Ténèbres, c'est un objet d'une laideur terrifiante.

— Monseigneur ! s'écria Sivesh, laisse-moi demeurer ici pendant une journée seulement. Laisse-moi voir le soleil. Je ne trouverai de repos que je ne l'aie vu. Et pourtant, ajouta-t-il, si tu m'ordonnes de rentrer avec toi, je le devrai, car tu m'es plus cher que tout au monde.

Ceci radoucît l'humeur d'Ajrarn. Il ne désirait pas laisser le jeune homme, mais il prévoyait quelque malaise si la vue d'une journée terrestre lui était refusée.

— Reste donc, acquiesça Ajrarn, pendant une journée. Puis, lui jetant un petit pipeau d'argent ayant la forme de la tête d'un serpent, il ajouta : « Souffle dedans à la nuit ; et il m'attirera à toi où que tu sois. En attendant, au revoir. » Il enfonça alors ses éperons dans sa bête et s'éloigna au galop plus vite que la pensée, et même la jument de Sivesh, qui avait piétiné et henni nerveusement devant le ciel de plus en plus clair, s'enfuit en le suivant.

Sivesh ressentit une peur soudaine d'être abandonné dans le monde des hommes, seul sur la colline à côté du corps de la sorcière, l'éclat terrible de l'aube emplissant l'orient. Mais alors s'enfla en lui un bonheur qui crût comme une mélodie dans son cœur. C'était ce qu'il avait éprouvé lorsque Ajrarn lui avait parlé pour la première fois à Druhim Vanashta mais, cette fois-ci, il ne put en déceler la cause, en dehors de la lumière par-dessus les collines.

D'abord vint le jade, puis le rubis, puis un disque d'or qui lança des rayons semblables à des flèches de feu et enflamma le monde entier. Puis une couleur emplît la terre, que le mortel, qui avait vécu dans la Terre Inférieure, n'avait jamais vue, des verts, des safran, des rouges – tout son corps semblait s'éclairer tandis que le monde paraissait flamber sous le soleil. Jamais dans les salles nocturnes ou les rues aux ombres brillantes de la Cité des Démons, il n'avait vu de splendeur comparable. Il resta debout à pleurer comme un enfant perdu qui retrouve soudain son foyer.

Toute la journée Sivesh erra par monts et par vaux et, ce qu'il y fit, nul ne le sait. Peut-être charma-t-il les renards ou les oiseaux dans les airs pour qu'ils le suivent ; peut-être s'arrêta-t-il dans la cahute de quelque berger et y trouva-t-il une jolie fille qui lui apporta un bol de lait, ainsi, peut-être, qu'un bol plus doux encore que les dieux ont confié aux femmes. Quoi qu'il eût fait lorsque le soleil descendit dans la mer, comme une marée enflammée, il gisait, épuisé, sur la colline, et s'endormit sans se rappeler d'utiliser le pipeau que lui avait donné Ajrarn.

Ajrarn arriva bientôt à sa recherche, passant comme un vent d'encre sur les terres. Sivesh ne s'était pas aventuré bien loin ; le Prince le découvrit aisément. Ajrarn était en colère ; pourtant, en le voyant endormi, ses beaux yeux bien fermés par l'épuisement, il laissa retomber sa colère et éveilla l'adolescent d'une touche délicate. Sivesh s'assit et regarda autour de lui ; il ne tarda pas à distinguer Ajrarn dans le vent.

— Tu as omis de m'appeler, lui remontra Ajrarn, et je dois venir te chercher comme ton esclave ou ton chien.

Il n'en parla pas moins avec calme et un certain amusement.

— Que monseigneur me pardonne, mais j'ai vu tant de choses...

— Ne m'en parle point ! dit Ajrarn sèchement, je hais les choses du jour. Maintenant, lève-toi et je te ramène à Druhim Vanashta.

Ils rentrèrent donc, l'adolescent sa langue bloquée dans la bouche et la tristesse sur le visage car, aimant Ajrarn, il désirait partager avec lui toutes les joies qu'il avait ressenties devant le monde.

Que la cité parut froide, et sinistre, tous ses bijoux et sa splendeur ternis par l'éclat du soleil, alors que la lumière froide et éternelle de Terre Inférieure ressemblait à une haleine de glace sur son âme !

Ajrarn vit tout cela dans les yeux de Sivesh, mais il rejeta sa colère, comme auparavant. Il chercha à distraire l'esprit du jeune homme.

Ajrarn convoqua les Drin, les forgerons nains de Terre Inférieure, et leur fit construire pour lui, en une seule nuit, un vaste palais sur un lieu élevé de Druhim Vanashta. Il était fait d'or, métal que les démons n'affectionnent guère, éclairé par un millier de lampes multicolores et encerclé d'une douve de magma volcanique. Une telle maison était sans rivale, même parmi les splendeurs variées de la ville. Sivesh s'émerveilla devant elle, mais il ne put dissimuler ses pensées à Ajrarn, car l'or n'était pas comme l'or du soleil et le magma dans la douve ne le réchauffait point.

Ajrarn rassembla ensuite son peuple pour une fête et, guidant Sivesh avec légèreté par le bras, il marcha avec lui parmi les invités scintillants. « Il est temps que tu goûtes aux femmes, mon chéri. Tu dois prendre une épouse, dit-il. Vois, parmi les Vazdru et les Eshva se trouvent les beautés les plus magiques de mon royaume. Choisis, et n'importe laquelle d'entre elles sera tienne. » Sivesh regarda autour de lui, mais les jolies figures des démons ressemblaient à des masques en papier, leur chevelure noire morne, leurs yeux tels des mares stagnantes, leurs membres se mouvant comme des serpents. Il pâlit encore d'inquiétude profonde et ne sut que répondre. Ajrarn se contenta de lui caresser les cheveux et eut un sourire.

Il retourna seul, de nuit, jusqu'à la colline où il avait trouvé Sivesh endormi ; adoptant là la forme d'un loup noir, il creusa la terre à l'aide de ses griffes. Au bout d'un moment, il découvrit une petite graine qui était en train de germer. Il s'empara rapidement de cette semence et, sous sa forme la plus rapide, celle d'un éclair, il retourna à toute vitesse jusqu'à la Terre Inférieure. Dans le jardin sombre, à côté de la fontaine de feu, il planta la graine dans le sol et prononça au-dessus d'elle certaines paroles et la saupoudra de certaines poussières... Il fit bientôt mander Sivesh.

Sivesh se tint à côté du Prince des Démons et, au début, il ne vit rien que le parterre d'humus fraîchement remué. Alors, du centre du parterre partit une fente qui ressemblait à un ver en train de se

tortiller et, après la première, six autres. Bientôt apparut une ouverture et la pointe de quelque chose qui poussait passa à travers, tel le museau d'une taupe.

— Ô, monseigneur, qu'est-ce que ceci ? demanda Sivesh, partagé entre l'horreur et la fascination.

— J'ai planté pour toi une fleur rare, répondit Ajrarn.

Glissant son bras autour des épaules du jeune homme, il le pria d'attendre.

La pousse de la mystérieuse plante apparut alors. Dès qu'elle se fut libérée de la terre, elle se mit à arborer des feuilles et des bourgeons, qui flétrissaient presque aussi vite qu'ils se formaient. Un bourgeon, cependant, enfla comme une bulle sur sa tige, enfla pour atteindre une taille inhabituelle, et s'ouvrit alors. A l'intérieur se trouvait une fleur entièrement développée, ayant assez la forme en coupe d'un magnolia, du violet le plus pâle, mais veiné de rose.

C'était plutôt miraculeux ; le jeune homme reprit son souffle. Mais ce qui se produisit ensuite fut plus merveilleux encore.

Les pétales bien formés de la fleur s'ouvrirent doucement un par un, chacun révélant derrière lui un autre pétale d'un bleu plus foncé et plus ravissant, et la fleur fut enfin largement ouverte comme un éventail. Au cœur de la fleur reposait une fille endormie, nue parmi les flammes de sa propre chevelure.

— Puisque les femmes de mon pays ne furent pas assez belles pour te plaire, fit remarquer Ajrarn, j'ai fait pousser pour toi une femme à partir d'une fleur de la terre. Vois. Sa chevelure est jaune comme le froment, ses seins pleins comme les grenades, ses reins comme la miellée.

Conduisant Sivesh jusqu'à la fleur, il se pencha en avant et cueillit la fille ; comme ses pieds blancs quittaient le cœur de la fleur, il y eut un petit claquement semblable à une tige que l'on casse. Aussitôt la fille ouvrit les yeux : ils étaient aussi bleus que le ciel du monde.

Ajrarn, Prince des Démons, plaça sa main dans la main de Sivesh avec un sourire secret et, comme pour lui faire écho, la fille sourit également en fixant le visage stupéfait de Sivesh. Et ce sourire était si doux et sa beauté telle que Sivesh en oublia le soleil.

Elle s'appelait Ferajin, Fille-de-Fleur. Sivesh vécut avec elle en harmonie dans son palais de Druhim Vanashta pendant une année de mortel.

Ajrarn lui avait enseigné toutes les façons d'aimer. Les démons ne s'en tenaient pas à une seule route, à une chambre solitaire dans le vaste palais au trésor. La porte délicieuse d'une salle menait à une autre. Ferajin, avec le miel de ses reins, sa douceur de pomme, sa chevelure de froment capable de coucher son amant et elle-même sur

un tapis élastique d'or parfumé, était aussi mûre que la terre pour le plaisir de Sivesh.

Il est certain que tout ce temps il l'aima, et peut-être l'aima-t-elle. Elle n'était pas de la race des démons, bien qu'elle eût été façonnée par un démon. Mais elle n'était pas humaine non plus. Elle était une créature née d'une graine terrestre dans un sol surnaturel. Elle portait le sceau des deux.

Pendant une année Sivesh vécut donc comme auparavant, battant la campagne déserte de Terre Inférieure, festoyant dans la cité souterraine, montant parfois sur terre avec Ajrarn pendant la nuit, et revenant enfin auprès de sa femme-fleur par-delà les douves de magma. S'il l'adorait, il n'en vénérât pas moins le Prince des Démons avant toute autre chose, et d'autant plus en raison du dernier cadeau qu'il lui avait fait. Peut-être un sortilège fut-il aussi mis sur lui lorsqu'il prit la main de Ferajin, car il serait étrange qu'il eût oublié aussi longtemps et aussi complètement le monde du jour qu'il pouvait visiter à loisir pendant la nuit, pouvant même chasser les âmes des hommes sur les berges du Fleuve du Sommeil.

Mais le Prince des Démons ne pouvait tout prévoir, et ce fut Ferajin elle-même qui provoqua la rupture de l'enchantement. Elle venait du monde, quoiqu'elle fût façonnée par un démon, et son cœur était toujours le noyau de la graine qui obéit aux lois naturelles et aspire à l'air et à la lumière.

Soudain, le dernier jour de l'année, en se levant de leur lit, elle murmura à son mari Sivesh : « J'ai fait un curieux rêve dans mon sommeil. J'ai rêvé que je gisais dans une caverne, que j'entendais une corne de bronze qui sonnait dans le ciel et je savais qu'elle m'appelait. Je me levai donc et montai les marches raides de la caverne pour la rejoindre. Le chemin était ardu mais j'atteignis enfin une porte ; je l'ouvris et sortis sur une pelouse au-dessus de laquelle se trouvait un bol enchanté, tout bleu, avec un petit disque d'or incrusté dedans et bien que tout petit, ce disque diffusait une lumière qui emplissait la terre d'une extrémité à l'autre. »

En entendant ceci, le cœur de Sivesh parut bondir, et il se rappela aussitôt l'aube où il avait vu le soleil. C'était comme si une ombre était tombée tout autour de lui, à part dans sa poitrine et son cerveau, qui étaient enflammés. Il regarda la belle Ferajin, et elle était comme une silhouette de brume. Le palais qui les entourait était terne comme le plomb jaune. Il sortit en courant dans la cité ; sa splendeur s'était refroidie, c'était un tombeau. En parcourant, hébété, les rues du tombeau, il rencontra Ajrarn.

— Je vois que tu t'es souvenu du monde d'argile, dit le Prince des Démons d'une voix de fer. Et maintenant ?

— Ô, monseigneur, monseigneur, que puis-je faire ? s'écria Sivesh

en pleurant. La chair de ma mère m'appelle de sa tombe dans la terre au-dessus de nous. Je dois retourner sur la terre des hommes, car je ne puis demeurer en Terre Inférieure.

— Tu me dénies donc tout ton amour, dit Ajrarn d'une voix d'acier.

— Monseigneur, je t'aime plus que mon âme. Si je t'abandonne, ce sera comme si je laissais la moitié de moi-même dans ton royaume. Mais je souffre mille tourments. Je ne puis rester. Cette ville est une ombre et je suis comme un ver aveugle qui y rampe. Aie donc pitié de moi, et laisse-moi partir.

— C'est la troisième fois que tu me mets en colère, dit Ajrarn d'une voix d'hiver. Pèse bien si tu désires me quitter, car je ne réprimerai plus ma colère.

— Je n'ai nul choix, dit Sivesh, ô Seigneur de tous les seigneurs.

— Va donc, dit Ajrarn d'une voix de mort. Et souviens-toi ensuite de ce que tu as rejeté, et pour quelle raison, et qui t'aura prévenu.

Sivesh s'en fut donc avec des pas de plomb jusqu'au faubourg de Druhim Vanashta, et tout le long du chemin les démons s'écartaient de lui. Les grandes portes s'ouvrirent. Un tourbillon le souleva et le projeta par la gueule du volcan sur la terre pour laquelle il brûlait.

C'est ainsi que Sivesh revint sur le monde des hommes et marcha au soleil dans le chagrin.

3 — La Jument de Nuit

Telle fut la tragédie de Sivesh : ne pouvant supporter la vie dans la cité souterraine, il ne connaissait pourtant nulle autre vie, et tout en aspirant au soleil du monde après l'avoir quitté, il aspirait tout autant au soleil sombre de Druhim Vanashta : Ajrarn.

Il avait été prince dans un palais, avec des chevaux et des chiens, et une jolie femme. Il travaillait désormais pour les chevriers des collines et des vallées, menant toute la journée dans la chaleur les chèvres rudes, dormant sous une tente de peau ou dans une petite cahute isolée en pierre durant la nuit. Sa paie était une tranche de pain grossier, une poignée de figues ; il buvait aux torrents comme les chèvres. Tout ceci n'était rien pour lui. Le soleil était le motif de son action. Il en observait le lever, il en observait le passage semblable à celui d'un oiseau de feu, et il en observait le coucher au-delà du monde et les oiseaux de ténèbres qui s'assemblaient. Le soleil était sa joie, son bonheur. Les chevriers, en menant leurs troupeaux sur les terres, s'étonnaient de cet étrange et bel adolescent qui passait tant de temps à fixer les cieux. Il ne se fit aucun ami parmi eux, bien qu'il fût

doux et modeste. Ils pensaient que ce devait être le fils d'un homme riche qui avait connu des revers de fortune. Il ne parlait point de son passé, quoique dans son sommeil ils l'entendissent parfois lancer un nom que certains d'entre eux connaissaient, et qui frappa de terreur leur esprit. Car, dans son sommeil, l'âme de Sivesh, s'aventurant du côté du Fleuve du Sommeil, contemplait les terres sauvages de ses rêves, cherchant le Seigneur Sombre et ses chiens de chasse.

Il rejetait tout ce qu'Ajrarn lui avait dit. Sivesh ne croyait pas que le Prince pût jamais parvenir à lui faire du mal. Il l'aimait totalement et de tout son cœur de mortel, supportant la douleur de sa perte comme un fardeau pesant qu'il ne désirait pas reposer un jour. Ajrarn, qui l'avait aussi aimé, supporterait sa perte de façon similaire et, de la même manière que Sivesh ne pouvait blesser ce qu'il aimait, Ajrarn n'en était pas davantage capable. Malgré toutes ses années en Terre Inférieure, la nature généreuse et mélancolique de Sivesh avait appris peu de chose des démons.

Un jour les chevriers atteignirent une ville où ils prévirent de vendre leurs bêtes sur la place du marché. C'était une ville de la Terre et, aux yeux de Sivesh, elle était très laide et terrible. Il n'y avait eu ni pauvreté ni maladies, ni taudis ni mendiants à Druhim Vanashta, mais uniquement des jardins exceptionnels et de minces minarets de métal, tandis que la race des démons était d'une grande beauté. Au bout d'un moment, Sivesh eut des haut-le-cœur. Il abandonna les chevriers à leur marchandage, passa les portes et s'éloigna en direction du bord de mer. Il resta assis sur un rocher dans le plus profond des chagrins, et bientôt le soleil nagea derrière les eaux et la nuit se mit à souffler sur la terre.

Longtemps il avait évité la nuit, se couvrant la tête de peaux de chèvre et s'endormant promptement. Il souffrait de se rappeler qu'avec Ajrarn il avait parcouru toute la terre pendant la nuit et joué des tours démoniaques à l'humanité. Il en était aussi venu à comprendre le mal qu'ils avaient commis dans le monde sous la lune froide. Le trouble et une impression de perte terrible l'assiégeaient. Il n'en resta pas moins sur le rivage, cette nuit-là, car il lui semblait que, de toute façon, son cœur allait éclater. Il en était presque content.

Il resta donc assis. Et les étoiles souriaient comme des dagues nues. Peut-être le Sommeil, le pêcheur, vint-il lui rendre visite une ou deux fois et s'en éloigna-t-il en traînant son filet, déçu.

A minuit, un vent chuchota dans son oreille. Il parlait une étrange musique.

Sivesh écouta et se réveilla. Il entendit une curieuse mélodie heurtée, triste et rêveuse ; elle s'accordait à son humeur. Il regarda vers la mer. Il vit une merveille. La lune était tombée du ciel et flottait sur les eaux. Mais il referma les yeux et regarda à nouveau et, à

travers la pâle irradiation qui l'entourait, il vit un vaisseau incroyable. Il avait la forme d'une grande fleur d'argent martelé, mais en son centre s'élevait une mince tour d'argent pointée vers la nuit, le toit étudié pour ressembler à un diadème. Et dans cette tour, juste au-dessous du diadème, brûlait une unique fenêtre rubis. Le vaisseau n'avait ni rames ni voiles. Devant lui se trouvait un mouvement, un chatolement d'étoiles sur une peau ancienne humide, une crème de mousse : d'énormes animaux tiraient le navire parmi les vagues comme un équipage de chevaux tire un chariot. Ce dont il s'agissait – énormes baleines, dragons peut-être – Sivesh l'ignorait. Il restait bouche bée, et c'est alors que le vaisseau tourna et se rapprocha de la terre.

Tout autour de lui la jolie musique mélancolique semblait jouer. Les vastes bêtes peinaient, le vaisseau glissait derrière elles. Sivesh marcha sur une certaine distance dans l'eau, jusqu'à ce que le ressac lui heurte les genoux. Tandis qu'il regardait, la fenêtre dans la tour s'ouvrit en grand. Un visage regarda au-dehors.

La faiblesse de Sivesh était son amour de la beauté. De même que d'autres aimaient les richesses, le plaisir ou le pouvoir, lui aimait la beauté. C'est ainsi qu'il adora Ajrarn, et Ferajin, Fille-de-Fleur, pendant un temps, et ainsi adora-t-il la lumière du feu et enfin le seigneur de tous les feux, le soleil. Il leva donc les yeux sur la figure de la fille qui se penchait à la tour, et elle devint la somme de tout le reste.

Ayant parlé de tant de beauté, comment est-il possible de parler d'elle ? Il ne reste plus de mots sur Terre en aucune langue qui puissent convenir. De tels mots s'évaporèrent du monde lorsqu'il se libéra de l'océan du chaos en un cataclysme qui le remodela ainsi que l'une de ces petites balles que les enfants lancent dans les airs pour jouer.

Pourtant il y avait quelque chose de Ferajin en elle, et aussi d'Ajrarn, et elle rayonnait à sa fenêtre comme le soleil, et bientôt, comme le soleil, elle se dévoila lentement de ses plis et laissa sa nudité d'argent éblouir Sivesh pouce par pouce jusqu'à ce qu'il en tremble et que le feu emplisse ses reins.

Le grand vaisseau tourna alors de nouveau et se mit à repartir vers la mer, abandonnant derrière lui sur l'eau un reflet semblable à une piste. Sivesh appela le vaisseau à haute voix... il fixa la piste et pataugea parmi les vagues. Mais la mer mauvaise le rejeta sans pitié en arrière et le froid le ramena à ses sens.

Il se tint sur le rivage comme en transe durant toutes les heures de ténèbres, les yeux fixés sur l'horizon lointain où le vaisseau avait disparu comme une étoile qui se couche. Le soleil se leva enfin et il n'eut d'yeux que pour lui. Puis il s'allongea à l'ombre du rocher et

tomba dans un profond sommeil.

Il s'éveilla au coucher du soleil et veilla toute la nuit. Le navire passa loin au large, deux heures avant l'aube. Il lui lança des appels, mais il ne tourna point en direction des terres.

Il dormit aussi le lendemain. Les chevriers le cherchèrent sur la plage à midi, mais il ne remua pas et ils ne le trouvèrent pas. Ils avaient fait des bénéfices en ville et avaient de l'argent à dépenser. D'ailleurs, l'adolescent était étrange, c'était peut-être un simple d'esprit. Ils ne tardèrent pas à repartir. Lorsque la nuit tomba, Sivesh se tenait sur le rivage et attendait avec des yeux féroces et avides. Cette fois-ci, il ne vit point le vaisseau, qui passa cependant, car il entendit la musique. Il trembla de joie à ce son et pataugea dans la mer jusqu'à ce que celle-ci le repousse à nouveau avec colère. Il pleura alors de colère contre la mer en colère. Il était absolument furieux de désir.

Il était aussi ensorcelé. Lui qui avait vu de tels sortilèges jetés sur d'autres ne possédait plus le jugement pour se libérer de l'enchantement lorsque celui-ci tomba sur lui. Et lui qui avait vécu dix-sept années dans la cité des Démons ne pouvait se prévenir contre leur sorcellerie.

C'était l'œuvre d'Ajrarn. Qui aurait-ce pu être en dehors d'Ajrarn ?

Le Prince des Démons avait parlé avec véracité dès le début. Ce qu'un démon désirait et perdait, il le détruisait. Cela lui était aussi naturel qu'à un mortel de brûler les draps d'un malade après une fièvre, ou d'enterrer un mort.

A l'origine, le Seigneur des Ténèbres était demeuré perplexe sur la manière dont il devrait s'y prendre. A l'époque de leur association, il avait rendu le jeune homme invulnérable contre tous les périls et les armes de la terre. Ajrarn se rappela alors l'unique chose dont il avait été incapable de le doter.

L'adolescent se rendit bientôt près du rivage. Ajrarn façonna le vaisseau magique en forme de fleur avec sa mince tour d'argent, à partir de fumées et de rêves. C'était un fantôme, mais semblable aux mirages que les hommes aperçoivent dans le désert et qui paraissent aussi réels que le sable qui les entoure. Ajrarn fut très satisfait de son jouet. Il admira longuement son ouvrage, et il regarda encore plus longtemps la femme fantôme qu'il avait créée pour aller dedans et capturer le cœur et l'esprit de Sivesh. Même lui, le Prince, ressentait un émerveillement à demi amusé devant la beauté qu'il avait produite. Il l'envoya en pleine mer. Sous l'apparence d'une mouette noire, il effectua des cercles haut au-dessus du rivage et observa l'enchantement qui s'emparait de Sivesh.

Trois jours et trois nuits il laissa l'adolescent souffrir de désespoir

et de désir. La quatrième nuit, environ une heure après la chute du soleil, Ajrarn modela à son propre usage la forme d'un pêcheur et, se penchant au-dessus de Sivesh, qui était encore endormi, lui chanta doucement dans l'oreille à la manière des démons.

Sivesh se réveilla en sursaut. Il semblait qu'une voix mélodieuse et cajoleuse l'avait réveillé – il pensa que le navire d'argent était arrivé. Mais, en se levant d'un bond, il ne vit ni entendit le vaisseau ; seulement un vieux pêcheur poivre et sel sur le rivage et réparant son filet.

— M'as-tu appelé ? demanda Sivesh, car il y avait quelque chose chez ce pêcheur qui l'attirait étrangement et le poussait à parler.

— Pas moi, répondit l'homme. Quel bénéfice en tirerais-je ?

Mais sa voix était bizarre, ne semblait pas lui appartenir. Elle possédait une qualité unique, comme les yeux brillants et merveilleusement intelligents qui considéraient maintenant Sivesh. Le jeune homme se sentit réconforté par cette présence, il ne sut pourquoi. Il eut l'impulsion de se décharger de ses soucis auprès du pêcheur. Mais il était timide : il ne s'était pas du tout habitué aux hommes et aux femmes humains.

— Bonnes prises aujourd'hui ? murmura-t-il donc.

— Non, mauvaises, dit l'homme. Les poissons sont inquiets et ne veulent pas se lever. Je vais te raconter une chose merveilleuse, si tu veux bien m'écouter. Il existe un grand vaisseau d'argent qui hante la mer pendant la nuit. Je l'ai vu passer de mes propres yeux. Une fille est assise dans une tour, au centre du bateau. Elle attend un amant dont elle a entendu parler dans une prophétie, et son pied ne pourra toucher terre tant qu'il ne sera point venu la chercher. La prophétie dit qu'il aura les cheveux roux comme l'ambre et qu'il connaîtra certaines magies de Terre Inférieure qu'il aura apprises d'un Seigneur des Ténébres.

Le jeune homme devint très pâle et regarda fixement les vagues désertes.

— Dis-moi donc, chuchota-t-il, si tu connais cette prophétie, comment cet amant atteindra-t-il la fille dans le bateau ?

— Eh bien, répondit le pêcheur, selon ce qu'on raconte, il aura une jument démoniaque qui peut courir à la surface des eaux, et il chevauchera donc jusqu'à elle par-dessus la mer.

Sivesh se couvrit le visage de ses mains. Le pêcheur se leva, posa un bras sur ses épaules et lui demanda gentiment ce qui l'affligeait. Au contact du vieillard, qui semblait aussi étonnamment vibrant que sa voix et ses yeux, Sivesh ressentit une nouvelle fois l'irrésistible impulsion de lui confier son malheur.

— Je suis celui dont la prophétie a parlé, bégaya-t-il, destiné à aimer la fille sur le navire. Je l'ai déjà vue et l'aime plus que ma

propre vie. J'ai aussi vécu en Terre Inférieure et y ai appris un peu de magie ; et j'ai possédé un cheval tel que celui que tu as mentionné, qui peut courir sur l'eau. Mais j'ai renoncé à ce monde pour vivre sur terre, et maintenant je ne puis rien demander à monseigneur Ajrarn.

— Ne prononce point ce nom terrible à voix haute, l'implora le pêcheur, apparemment effrayé et faisant un signe pour conjurer le mal, les yeux luisant comme seuls luisent les yeux extrêmement terrifiés, ou ceux qui rient. Mais je vais te demander ceci. Le Démon t'a-t-il jamais donné quelque chose qui puisse te permettre de l'appeler ? Car il est des gages mystiques qui appellent ce genre de créatures, qu'elles désirent venir ou non.

Aussitôt Sivesh lâcha un cri et se mit à chercher fébrilement dans sa veste. Il ne tarda pas à sortir le petit pipeau d'argent en forme de tête de serpent qu'Ajrarn lui avait lancé lorsqu'il était resté la première fois sur Terre pour regarder le soleil se lever.

— Il m'a donné ceci, dit Sivesh, et m'a dit qu'il serait attiré par lui où que je puisse me trouver.

— Très bien, donc, dit le pêcheur. Mais ne trembles-tu point à la pensée de sa colère ? Ou bien penses-tu qu'il puisse se montrer doux avec toi, après tout ?

— Je ne le crains point. Je ne puis penser qu'à la jeune fille.

Sur ce le visage du pêcheur parut fondre un moment pour révéler derrière lui un autre visage tout de fer. Mais Sivesh ne le vit pas ; en vérité, il ne pouvait voir que ses rêves. Il porta le pipeau à ses lèvres.

— Attends ! cria le pêcheur manifestement horrifié, laisse-moi partir avant que tu ne souffles. Je n'ai nul désir de rester ici au moment de sa venue.

Sivesh attendit donc, et le pêcheur courut le long du rivage.

Peut-être, après tout, était-ce une sorte d'examen qu'Ajrarn avait fait subir à Sivesh. Si Sivesh avait été capable de résister à l'enchantement du vaisseau magique et s'était rappelé un instant son amour pour Ajrarn, ainsi que le pouvoir que possédait Ajrarn et qui le rendait si redoutable aux yeux des hommes (puisque les démons étaient si vaniteux de leur beauté et de leur pouvoir), est-il possible que le Prince se fût détourné de sa vengeance ? Mais le sortilège qu'Ajrarn lui-même avait créé était trop puissant. Sivesh ne se rappelait que son aspiration pour la jeune » fille et, dès lors, le Prince des Démons ne comptait plus pour lui. Il ne pouvait, finalement, s'attendre à aucune pitié.

Une fois que le vieillard fut hors de vue – et ne courait-il pas un peu vite pour quelqu'un d'aussi âgé ? – Sivesh reporta le pipeau à ses lèvres et souffla dedans.

Il n'y eut aucun son, du moins aucun son qui fût audible sur terre. L'air fut soudain rempli d'un bruit semblable à un battement d'ailes, et

sur le rivage tourbillonna une colonne de fumée. La fumée n'avait aucune forme. Ajrarn se refusait à apparaître de nouveau à Sivesh sous la belle forme mortelle que les démons adoptaient généralement et qui poussait les humains à les adorer et les magnifier.

De la fumée sortit une voix qui demanda froidement :

— Pourquoi m'as-tu appelé ici ? As-tu oublié que nous sommes séparés ?

— Monseigneur, pardonne-moi, je te demande une unique chose et je ne t'importunerai plus.

— Sois-en assuré. Tu n'oseras point souffler dans ce pipeau une seconde fois. Que désires-tu donc ?

— Prête-moi, pour une nuit seulement, le cheval de Terre Inférieure que tu m'avais naguère donné. La jument à la crinière de fumée bleue, qui peut courir sur l'eau.

— Ne va jamais prétendre que je ne suis point généreux, dit la voix d'Ajrarn dans la fumée. Car, cette unique nuit, tu pourras la chevaucher. Regarde, la voici qui arrive.

Et, brutalement, quelques dunes de la plage s'ouvrirent et il en jaillit la jument démoniaque, secouant le sable et la terre de son dos. Sivesh l'appela joyeusement et, reconnaissant sa voix, elle trotta jusqu'à lui et le laissa la monter. Lorsqu'il regarda en arrière, la colonne de fumée avait disparu dans la nuit et le rivage était vide. Sivesh ressentit alors un pincement de remords et de chagrin ; il n'avait même pas adressé de remerciements à Ajrarn. Mais il ne tarda pas à oublier et resta patiemment en selle au bord de la mer, la jument, impatiente de courir sur les vagues, piaffant sous lui tandis que la lune se levait et redescendait, et que les étoiles scintillaient comme l'acier d'une lame.

Il était tard lorsque le vaisseau apparut. Il était loin, près de la ligne d'horizon, et ne bougeait plus.

Sivesh entendit la musique dans le vent. Il songea : *Ma bien-aimée retient le vaisseau, elle attend que je chevauche jusqu'à elle.* Il piqua donc des deux la jument qui n'avait pas tellement besoin de cela pour s'élancer.

Ses sabots heurtaient l'écume comme des cymbales sur la piste d'argent qui se reflétait vers le rivage à partir du vaisseau-fleur.

Sivesh criait à l'adresse de la jument, de la nuit, de la jeune fille dans la tour. Il était embrasé par la sorte d'extraordinaire bonheur irraisonné que seules peuvent connaître les victimes d'un sortilège. Un bonheur comme la flamme d'une bougie qui descend en brûlant et en rougeoyant, brillant de tous ses feux un instant avant de s'éteindre.

Lorsqu'il fut à peu près à un quart de mille du vaisseau, celui-ci se mit à s'écarter paresseusement de lui. Cela ne lui sembla pas de

mauvais augure ni même curieux. C'était un genre de badinage enjoué, un jeu conçu par la fille dans la tour uniquement pour voir s'il la suivrait. D'ailleurs le bateau se déplaçait très lentement mais, apparemment, juste assez vite pour qu'il ne pût le rattraper, malgré tous ses efforts.

Alors, à travers le mugissement de la mer, la musique enchantée, le tintement du harnois, à travers tout cela, parvint à Sivesh une voix faite de vent même. Il ignorait ce qui l'apportait, il ne se rappelait pas à qui elle appartenait, mais les paroles qu'elle prononçait se répétaient sans cesse et sans cesse dans ses oreilles : « Toi aussi, tu es fou, terrestre, d'avoir confiance en la race des démons et de chevaucher une jument de fumée et de nuit. Ce qu'aiment les démons, ils le tuent à la fin, et les présents des démons sont des pièges. » Aussitôt il se vit comme s'il était une mouette en train d'effectuer des cercles au-dessus des flots – un homme à cheval marchant impudemment sur la mer, sur la piste de lumière d'un navire qui s'éloignait éternellement de lui. Un serpent froid se tortilla dans les entrailles de Sivesh. Il tira sur les rênes et regarda derrière lui. Que le rivage était loin ! Ce n'était plus qu'un trait de craie séparant l'eau de l'air. Il aperçut aussi autre chose, une chose qui, jusqu'à présent, lui avait toujours empli le cœur de joie. L'orient pâlisait, doux comme la poitrine d'une colombe. Bientôt le soleil du jour se lèverait.

Le vent, rafraîchi par l'aube, soufflait plus fort.

« Tes rêves te trahiront, chantait la voix du vent. Ne va nulle part sur un cheval qui s'évanouit. »

Sivesh lâcha un gémissement d'horreur et d'angoisse. Il fit tourner la jument démoniaque, abandonnant derrière lui le vaisseau fuyant. Dès le moment où il fit face à l'orient qui s'éclaircissait, le cheval hennit et rua de terreur.

Sivesh la maintint fermement. Il l'encouragea avec des mots doux, et aussi des injures. Il la força à se diriger vers le rivage éloigné sur la mer agitée qui devenait désormais aussi lumineuse que la nacre. Elle galopa finalement comme un tourbillon ; sa crinière lui fouettait le visage. Elle renâclait et tressautait de peur.

Sivesh jeta un coup d'œil en arrière. Le navire d'argent était devenu transparent dans le ciel de plus en plus brillant, il vacilla comme une ombre devant la lumière, puis disparut. Et le soleil se leva alors.

Il se leva comme le phénix, tout l'orient s'ouvrit comme une fleur. Les rayons de sa vaste lumière se répandirent sur toute la mer de telle sorte que ce fut une piste d'or et non d'argent qui s'y trouvait enchâssée ; et comme les flèches du feu frappaient la jument démoniaque, elle lâcha un cri plus terrible que tout son normal sur terre ; les rayons brûlants parurent la traverser.

Immédiatement Sivesh sentit les rênes se dissoudre entre ses mains, les éperons couler comme de la cire. Ensuite, le corps ferme du cheval s'écroula et se froissa comme un objet en papier. Sivesh le regarda. Ce n'était plus sous lui qu'un ruban de brume nocturne qui disparaissait au soleil.

Il tomba. La mer le reçut, ouvrant voracement ses mâchoires. Il n'était pas invulnérable vis-à-vis de la mer. Le Prince des Démons lui-même n'avait pas été capable de l'en protéger, car elle n'était pas du royaume de la terre et possédait ses propres maîtres. La seconde avant que les eaux l'engloutissent, Sivesh cria un nom très fort. C'était le nom d'Ajrarn, et dans ce nom se trouvaient toute la douleur, la solitude, le désespoir et l'accusation que pouvait exprimer une gorge mortelle. Les vagues l'avalèrent alors, et le matin fut rempli de silence.

Qui sait si Ajrarn entendit cet ultime cri ? Peut-être observait-il dans quelque miroir magique la fin de l'adolescent et le vit-il se noyer ; peut-être un instant une partie de cette terrible douleur lui fit-elle mal à la gorge, et à la bouche, qui parlait si merveilleusement et avec un tel charme ; peut-être connut-il, l'instant d'un instant, le goût de l'eau verte et salée.

On dit qu'il fut fait un grand feu à Druhim Vanashta, et que dans ce feu fut brûlé le palais qu'Ajrarn avait bâti pour Sivesh. Lorsque son toit de bijoux s'écroula, un énorme rougeoiement jaillit dans les airs et marqua au fer rouge les yeux de tous les assistants, une lumière trop violente pour être la bienvenue en Terre Inférieure, car elle ressemblait au soleil.

DEUXIÈME PARTIE

4 — Sept Larmes

Très profond en Terre Inférieure et cependant en dehors des murailles phosphorescentes et des flèches chatoyantes de Druhim Vanashta, s'étendait un large lac-miroir sombre entre des rives de roche noire. Là, durant toutes les nuits-journées inchangées, des Drin travaillaient à leurs enclumes, les forges rouges fumaient et les marteaux résonnaient.

Les Drin ne possédaient aucune des beautés des échelons plus élevés des démons, les Vazdru – qui étaient princes – ou les Eshva – leurs intendants et leurs servantes. Les Drin étaient petits, ridicules et pleins de petites plaisanteries ridicules. Ils aimaient à causer du tort, comme leurs seigneurs, mais avaient rarement des idées à eux pour le réaliser. Ils servaient donc les Vazdru, faisaient les commissions des Eshva et, lorsque des sorciers mortels puissants préparaient des philtres et prononçaient des incantations, ils se précipitaient sur terre pour les assister et, si possible, causer des catastrophes pires que celles qu'avaient désirées lesdits sorciers.

Les Drin avaient un autre don : ils étaient forgerons. S'ils n'étaient beaux eux-mêmes, ils savaient fabriquer de belles choses. Ils créaient des boucles d'oreilles pour les démons, des bagues pour les princes démons, des coupes et des clés, des oiseaux mécaniques en argent qui volaient autour des clochers du palais d'Ajrarn, Seigneur de la race des démons. Ils avaient aussi bâti une demeure en or pour un adolescent mortel qui avait eu les faveurs d'Ajrarn, bien qu'il n'en restât rien d'autre que des cendres dorées.

Il y avait un Drin nommé Vayi ; il avait des pensées ambitieuses et rôdait parfois près du lac à la recherche des pierres précieuses ou des cailloux translucides qui jonchaient par endroits les rives sinistres, en pensant : *Je fabriquerai bientôt la bague la plus merveilleuse de Terre Inférieure, Ajrarn la portera et me louera.* Ou bien : *J'inventerai bientôt un animal en métal qui fera taire toutes les langues d'ébahissement.* Car Vayi voulait, par-dessus toute chose, faire mieux que tous les autres Drin qui peinaient et martelaient sans soin, il voulait être unique et célèbre. Il rêvait parfois de vivre dans le palais d'Ajrarn, favori du Prince des Démons. Rien n'était alors trop bien pour Vayi. A d'autres moments, il pensait qu'il pourrait aller sur terre et prospérer à la cour de quelque roi renommé, connu et honoré de tous, avec une boîte de jour spéciale doublée de velours qui le protégerait du soleil désagréable.

Un jour qu'il marchait en rêvant et en marmonnant, Vayi vit soudain une silhouette qui se déplaçait le long de la rive du lac, juste

devant lui. Il sut aussitôt qu'il ne s'agissait point d'un Drin, car elle était trop grande, mince et, même vue de dos, un peu trop belle. Il était possible que ce fût quelque merveilleuse dame Eshva ou Vazdru venue lui demander un bijou extraordinaire, prête peut-être à offrir un paiement spécial très agréable pour le Drin. Vayi se glissa discrètement derrière elle, et elle ne tarda pas à s'asseoir sur un rocher face au lac. Son voile tomba en arrière et Vayi la reconnut sur-le-champ. Une longue chevelure baignait ses épaules et son visage était celui d'une fleur. Il n'y en avait aucune autre semblable à elle en Terre Inférieure, et probablement pas davantage sur la Terre du dessus. Car il s'agissait de Ferajin, Fille-de-Fleur, qu'Ajrarn avait fait pousser pour satisfaire le mortel, Sivesh, qui gisait désormais sous la mer.

Ferajin était assise au bord du lac. Elle tendit ses blanches mains vers l'eau froide et noire, puis vers le ciel immuable. Elle baissa la tête et pleura.

Vayi était fasciné. Pleurait-elle pour Sivesh ? Ou pleurait-elle, ainsi que l'avait fait Sivesh, pour le cruel soleil brûlant de la Terre ? Vayi vit alors que les larmes de Ferajin tombaient sur le rocher et y scintillaient. *Quels bijoux feraient ces larmes*, songea aussitôt Vayi, *brillantes comme des diamants et pourtant plus douces ; plutôt comme des perles et pourtant plus claires que des perles, pailletées ; plutôt comme des opales et pourtant plus pures que des opales ; plutôt comme des saphirs pâles, sans être gâchées par une couleur. Mais comment, comment les capturerai-je et les durcirai-je ?*

Vayi fouilla dans sa ceinture et en tira une petite boîte, y cracha et y répandit un sort tiré de ses mains noueuses. Puis il fonda, ramassa une larme au bout de son petit doigt et la lâcha, intacte, dans la boîte magique. Il en récupéra six autres encore et les ajouta à sa collection avant que Ferajin lève ses yeux emplis de pleurs et le remarque. Elle ne lui accorda qu'un regard apeuré et courroucé et, remontant son voile sur ses épaules, elle se leva et retourna lentement vers les portes de Druhim Vanashta. Malgré toutes ses recherches, Vayi ne put découvrir d'autres larmes brillant parmi les rochers ; il courut donc derrière elle en s'écriant : « Jolie Ferajin, reviens encore pleurer et je te donnerai des bracelets et des broches et des boucles d'oreilles ! » Mais Ferajin ne lui prêta pas attention, et il s'éloigna bientôt d'elle en direction du lac en serrant contre lui la précieuse boîte et en marmottant : « Sept suffisent. Davantage serait vulgaire. Sept est rare. »

Dans sa caverne se précipita Vayi ; il raviva le feu et farfouilla parmi son trésor désordonné de métaux, de cailloux et de pierres. Il ne tarda pas à repérer une cage où dormaient trois araignées rondes, et il en racla les barreaux.

— Eveillez-vous, éveillez-vous, filles de la paresse ! s'écria-t-il.

Eveillez-vous et tissez, et je vous apporterai un gâteau imbibé de vin et le Prince des Démons viendra vous caresser de ses doigts admirables.

— Ô, seigneurs des menteurs ! s'exclamèrent les araignées, mais elles lui obéirent tout de même et bientôt la caverne ténébreuse fut ornementée des guirlandes de leurs toiles transparentes.

Heure après heure Vayi travailla dans sa forge. Le feu bondit et fuma, et d'autres feux – des feux magiques – embaumèrent aussi l'air. Il était inspiré et fit appel aux plus intimes des étranges sortilèges auxquels les Drin avaient accès. Parfois d'autres Drin venaient jusqu'à l'entrée de sa caverne pour en scruter l'intérieur avec curiosité. Mais la caverne était emplie de feu et ils ne purent saisir les paroles des sortilèges de Vayi, car tous les Drin étaient quelque peu sourds du fait de leur martèlement constant. Combien de temps Vayi travailla exactement n'est pas facile à déterminer. On trouva que cela représentait beaucoup de temps, en Terre Inférieure, et assurément sur Terre bien des saisons s'étaient succédé, et bien des années humaines s'étaient écoulées entre le commencement et la fin de son travail.

Le silence régna enfin dans sa forge.

— Les autres Drin se rapprochèrent, mais Vayi avait grossi l'une de ses araignées qui atteignait désormais une taille énorme, et avait coincé la pauvre créature dans l'entrée, de telle sorte que personne ne pouvait entrer ou sortir.

— Ho, là, Vayi ! s'écrièrent les Drin. Montre-nous ce que tu as fabriqué en tant de siècles.

— Allez vous noyer dans la boue ! répliqua-t-il grossièrement. Il n'y a rien ici qui vous regarde.

Les Drin s'en furent un peu à l'écart et grommelèrent ensemble près du lac. L'un d'eux, Bakvi, était très jaloux et très troublé, car il se rappelait les ambitions de Vayi et son désir de gagner spécialement la faveur d'Ajrarn en faisant quelque chose de plus beau que tous les autres. Tous les Drin adoraient et redoutaient Ajrarn, et Bakvi se mit à penser en lui-même : *Supposons que je sois capable de dérober l'ouvrage de Vayi et que je le donne moi-même à notre seigneur. Ce serait moi qui devrais recevoir ses faveurs.*

Ainsi, lorsque les autres Drin s'en furent en grommelant et en grondant, Bakvi se cacha-t-il derrière un rocher et attendit-il.

Au bout d'un long moment, Vayi écarta l'araignée, sortit son long nez hors des murs de la caverne et regarda nerveusement autour de lui. Supposant qu'il était seul, il émergea de son antre et courant jusqu'au rivage, il exécuta une véritable sarabande au bord du lac en hurlant de joie.

Cependant Bakvi se glissait jusqu'à l'araignée.

— Belle dame, s'extasia-t-il, que vous avez grandi ! Votre taille n'a

d'égale que votre excellence.

— La flatterie ne me touche pas, dit l'araignée. Eloigne-toi, sinon je te mordrai, car j'ai grand faim.

— Il est facile d'y remédier, proposa Bakvi. — Et il sortit de sa poche un gros gâteau au miel cuit le matin même. L'araignée se lécha les babines. — Pulpeuse dame, je vous prie, mangez ce gâteau avant de vous pâmer de faiblesse. Qui pourrait croire que vous soyez fidèle à un maître tel que Vayi, qui vous coince si irrespectueusement dans l'entrée de sa caverne et ne vous apporte aucune nourriture ?

Bakvi lui donna le gâteau et essaya de se glisser dans la caverne, mais à peine l'araignée eut-elle fini de manger qu'elle lui bloqua le chemin.

— Pauvre de moi, gémit Bakvi, je désirais seulement jeter un coup d'œil à ce que votre méchant maître a fabriqué. Il est sûrement possible de vous persuader ? Existe-t-il quelque autre service que je puisse vous rendre ?

Sur ce, il se mit à chatouiller l'araignée en une certaine partie de son anatomie. Elle ne tarda pas à être excitée et suggéra un marché. Conformément à celui-ci, Bakvi la monta et se mit à œuvrer vigoureusement. Elle soupira et cria, mais c'était une dame difficile à satisfaire. Bakvi rua et poussa de toutes ses forces et s'imagina qu'il serait bientôt en miettes si elle tardait encore à être satisfaite. Finalement, avec un sifflement violent, l'araignée le chassa de son dos et déclara qu'il pouvait s'écarter et pénétrer dans l'atelier de Vayi.

Frottant ses ecchymoses et plutôt à bout de souffle, Bakvi se traîna dans la caverne.

Là, sur l'établi de Vayi, se trouvait un collier d'argent blanc, pâle et flamboyant comme la lune, et fait de toiles d'araignée d'argent aussi fines que le plus fin des fils. Et dans ce reste étaient emprisonnées, tels des oiseaux-étoiles pris au piège, sept gemmes merveilleuses et étincelantes comme l'éclair et pourtant douces comme le lait.

— Ô très merveilleux Vayi ! s'écria Bakvi, ayant bien récupéré.

Il s'empara du collier, le cacha sous son vêtement et courut aussi vite qu'il le pouvait hors de la caverne, le long du rivage et sur les pentes sombres menant à Druhim Vanashta.

Très bientôt Vayi rentra. L'araignée était en train de se bichonner avec une délicatesse extrême à l'aide de ses huit membres couverts de fourrure, image de contentement pur, mais Vayi ne le remarqua point. Il bondit droit dans sa caverne et droit vers son établi, et alors quelles lamentations et quels cris n'entendit-on point, quels retournements de tables et de chaises, quels soulèvements de braseros et renversements de soufflets, quels grincements de dents et raclées largement distribuées aux araignées ! Vint alors le silence, puis Vayi qui se précipita hors de sa caverne, le long du rivage et sur les pentes

menant à Druhim Vanashta, hurlant et demandant justice et vengeance ; c'est ainsi qu'il arriva au palais d'Ajrarn, Prince des Démon, Premier des Seigneurs des Ténèbres.

Ajrarn était en train de se promener dans son jardin d'arbres-velours, une princesse Vazdru à sa main droite jouant d'une harpe à sept cordes plus délicatement qu'une brise vespérale jouant dans une fontaine, une princesse Vazdru à sa main gauche chantant plus harmonieusement qu'un rossignol et une alouette, tandis que tout autour les guêpes à bijoux rendaient visite aux fleurs de cristal.

Dans cette sombre harmonie pénétra une Eshva qui le salua bien bas, puis arriva un petit Drin gambadant.

— Eh bien, mon petit, fit Ajrarn en posant sur Bakvi une paire d'yeux songeurs et charmeurs, que cherches-tu ?

Bakvi s'empourpra et bégaya mais, rassemblant enfin son courage, il s'écria :

— Ô, Incroyable Majesté, je suis Bakvi et le moindre de tes sujets, et je t'apporte un présent. Pendant un nombre inconnu de siècles, j'ai œuvré en secret tandis que d'autres faisaient grand cas de leur travail. J'ai placé toute mon habileté et tout mon amour dans ce gage indigne de mon adoration. Je te supplie de daigner y jeter un coup d'œil, ô Prince de la Nuit.

Il sortit alors le collier d'argent et le tendit à Ajrarn.

Les deux princesses Vazdru lâchèrent un cri et applaudirent. Même les guêpes à bijoux se rapprochèrent. Quant à la femme Eshva, elle ferma les yeux de pur ravissement.

Ajrarn sourit, et ce sourire emplit Bakvi d'orgueil comme s'emplit une coupe mais, avant qu'une autre parole ait pu être prononcée, Vayi fit irruption dans le jardin. A la vue de Bakvi et du collier, Vayi prit la couleur du gaz bleu et émit un hurlement de rage absolument terrifiant.

— Maudits soient tous les voleurs, et maudites toutes les filles à fourrure de la gourmandise et de la luxure, mes servantes à huit jambes, et maudits soient tous les Drin à part moi !

Les Vazdru et l'Eshva se recroquevillèrent en prévision de la colère terrible d'Ajrarn qui n'allait manquer de réduire le Drin en cendres. Mais Ajrarn ne fit rien, il se contenta de rester là où il était et Vayi prit alors conscience de sa présence, telle une ombre haute projetée dans les airs. Lentement désormais, les yeux de Vayi se relevèrent pour rencontrer les charbons ardents du Prince.

— Miséricorde, ô Sans Égal, gémit Vayi, je me suis oublié dans ma fureur. Mais ce fils de chauve-souris et de hibou aveugle a volé mon ouvrage.

— Et avais-tu aussi l'intention de me donner ce collier ? dit Ajrarn,

doux comme le miel et la ciguë.

Sur ce Vayi tapa sa tête de ses poings et le sol de ses pieds.

— A qui d'autre, ô Prodigueux ? N'est-il pas beau ? N'est-il pas sans égal ? Qui d'autre devrait le posséder en dehors du Seigneur sans égal ?

— Bien, bien, fit Ajrarn. Et comment dois-je juger lequel m'a fait ce cadeau ? Dois-je vous mettre tous deux à l'épreuve ?

Bakvi et Vayi se jetèrent tous deux sur le gazon noir et glapirent miséricorde, mais Vayi ne tarda pas à cesser de mâcher l'herbe, et il releva la tête.

— Il n'existe qu'une seule façon de nous mettre à l'épreuve, Prince. S'il a créé ce collier, demande-lui donc d'où proviennent des gemmes aussi rares et lumineuses.

Ajrarn eut un nouveau sourire, un sourire différent du premier. Il regarda Bakvi d'un air songeur et dit :

— Cela me semble assez raisonnable, petit marteleur. Ces gemmes sont étranges et belles. Dis-moi, de quelle mine les as-tu tirées ?

Bakvi s'assit et regarda follement autour de lui.

— Dans une profonde caverne, commença-t-il. J'ai trouvé une curieuse faille – Et là-dessus Vayi éclata de rire. Bakvi se reprit et recommença : En flânant au bord du lac, j'ai trouvé un lézard à la peau de cuivre et en le prenant j'ai fait tomber ses yeux.

— Avait-il donc sept yeux ? aboya Vayi.

— Oui-oui-oui, bredouilla Bakvi, deux de chaque côté du nez, un en haut de la tête... euh... un sur le menton, et... hum...

— Peuh ! s'exclama Vayi en exultant. Vois comme il ment, ce misérable. Je vais te dire, ô Seigneur Fabuleux, où j'ai trouvé mes sept joyaux.

Il se rapprocha et le chuchota à Ajrarn.

— Cela est facile à vérifier, dit Ajrarn.

Il prit des mains de l'une des princesses Vazdru un miroir magique où il appela l'image de Ferajin, Fille-de-Fleur, et il lui ordonna de pleurer de sa voix basse et mélodieuse. Son commandement était à ce point irrésistible que tous ceux qui se trouvaient à portée de voix se mirent eux aussi à pleurer ; même les fleurs produisirent de la rosée. Les larmes de Ferajin tombèrent comme de la pluie, et chacune ressemblait à l'un des sept joyaux.

— Cesse de pleurer, murmura Ajrarn en assombrissant le miroir, et les Vazdru essayèrent les larmes sur leurs joues incarnates, bien que l'Eshva portât ses larmes comme des perles et que les deux Drin continuassent à pleurnicher de peur. Maintenant, dit Ajrarn, je sais que Vayi a fabriqué le collier et que Bakvi l'a volé. Comment dois-je le punir ?

Bakvi poussa des cris inarticulés et Vayi s'écria :

— Fais-le bouillir dans le venin du serpent qui est sa maîtresse, fais-le bouillir dix siècles humains ! Ensuite fais-le bouillir dans la lave pendant dix autres siècles ! Ensuite confie-le-moi !

— Du calme, petit impatient, dit Ajrarn, et Vayi pâlit. Moi seul fais justice à Druhim Vanashta. Je vois que si l'un est un voleur, l'autre est ambitieux, vantard, impétueux et bruyant. Vilains petits Drin. Bakvi devra ramper sur le ventre et sera un ver qui labourera le sol de mon jardin jusqu'à ce que je me souvienne de lui, car les voleurs ne peuvent être tentés lorsqu'ils n'ont rien à voler.

L'instant d'après Bakvi s'était ratatiné, avait rétréci, était tombé et s'était glissé loin d'eux dans les profondeurs du sol sous la forme d'un petit ver noir.

— Quant à Vayi, je décline son présent, car toute sa valeur s'est envolée dans cette querelle. Vilain petit Drin, tu es trop fier de ton intelligence. Je vais envoyer ton collier dans le monde des hommes où il provoquera bien des malheurs, ce qui te fera plaisir, et ils se douteront qu'un Drin l'a fabriqué, mais ils n'apprendront jamais ton nom et tu ne recevras aucun crédit pour ton ouvrage, nul roi ne te gardera dans sa magnificence ni te fera de boîte doublée de velours pour que tu t'y caches durant le jour.

Vayi baissa alors la tête en voyant qu'Ajrarn lisait tous ses rêves.

— Je suis puni, dit-il, et aussi récompensé. Tu es juste, comme toujours, Maître de la Cité. Laisse-moi simplement embrasser l'herbe où ton pied a reposé, et je partirai.

Ce qu'il fit, et il s'éloigna au trot et resta allongé dans sa caverne auprès du lac en pensant à Ajrarn le magnifique, et à Bakvi le ver qui creusait ses tunnels dans le jardin, et au collier d'argent aux sept larmes perdu dans le vaste monde des hommes.

5 — Un Collier d'Argent

Le secret du collier était très simple : étant magique – un objet de Terre Inférieure –, il attirait les hommes et les créatures mortelles d'une manière dont tout ornement terrestre était incapable. Plus que beauté, il était appât. Quiconque le voyait le convoitait, et d'ailleurs il était magnifiquement fabriqué – même Ajrarn, au premier abord, l'avait reçu avec plaisir. Enfin, les sept gemmes enchâssées dans le reste du collier étaient des larmes et projetaient sur lui leur pâle sorcellerie. Un collier élaboré dans l'ambition et l'orgueil et ciselé dans le chagrin ne pouvait qu'éveiller l'envie et une fureur souriante d'abord, pour provoquer ensuite des larmes.

L'un des Eshva apporta le collier sur terre. Sous la forme d'un

sombre jeune homme, il erra rêveusement d'un lieu à l'autre dans la nuit, regardant par les fenêtres éclairées, appelant les créatures de la nuit, les blaireaux et les panthères, pour jouer sur les pelouses des forêts, et fixant son propre reflet dans les étangs lavés par la lune. Dans le crépuscule lavande du matin, l'Eshva traversa la place du marché d'une vaste cité et trouva un mendiant endormi sur les marches d'une fontaine. L'Eshva éclata doucement de rire avec ses yeux et attacha le collier de Vayi autour du cou du mendiant. Puis, bondissant dans les airs, il s'enfuit vers le centre de la Terre comme une étoile noire.

Au bout d'un moment, le soleil se leva et le marché s'agita. Les pigeons volèrent jusqu'à la fontaine pour y boire et les femmes vinrent avec leurs cruches à eau pour bavarder. Le mendiant se leva et s'étira dans ses haillons, ramassa sa sébile et partit pour sa journée de travail, mais à peine avait-il fait quelques pas qu'une voix lui cria après pour lui demander ce qu'il portait autour du cou. Le mendiant marqua un temps et se palpa le cou. A peine ses doigts eurent-ils rencontré la douce rigidité de l'argent et son œil l'éclat glacé des bijoux, qu'une énorme foule s'était amassée autour de lui en poussant des clameurs.

— Mes beaux seigneurs, s'écria le mendiant, je suis surpris que vous vous intéressiez autant à cette babiole bon marché – ce n'est qu'un talisman que j'ai acheté à une veille sorcière pour me prémunir de la peste. Mais hélas, ajouta-t-il, je crains qu'il ne m'ait pas servi à grand-chose.

— Et il exhiba quelques boutons et plaies qu'il avait peints auparavant sur son corps pour pouvoir mendier. La foule, indécise, recula, le mendiant fonça et fila dans une ruelle latérale, mais au bout d'un moment la foule partit à sa poursuite en hurlant. Il se réfugia dans l'échoppe d'un joaillier et se jeta aux pieds de celui-ci.

— Au secours ! Aide-moi, doux seigneur ! s'écria le mendiant. Secours-moi simplement et je déverserai sur toi les richesses de la terre.

— Toi ? lui demanda le joaillier, méprisant, mais il ne voulait pas d'ennuis et, en entendant la foule qui arrivait, il poussa le mendiant dans un coffre dont il rabattit le couvercle et sortit se placer à l'entrée comme s'il attendait des clients le plus tranquillement du monde. La foule ne tarda point à surgir dans la rue et l'implora de lui dire s'il avait vu un mendiant courir dans cette direction.

— Moi ? fit le joaillier d'un air hautain. J'ai des choses plus intéressantes à faire !

La foule discuta bruyamment et se dispersa dans la confusion, certains descendant la rue, d'autres la remontant, et bientôt les lieux furent dégagés.

— Maintenant, lança le joaillier en ouvrant le coffre, fiche-moi le

camp aussi vite que tu peux !

— Mille mercis, dit le mendiant en sortant du coffre, mais avant de te quitter, considère ce petit collier, et dis-moi combien tu pourrais m'en donner.

Immédiatement le joaillier changea de visage. Les yeux et la bouche se rétrécirent et le nez frémit. Pour sûr, il voulait le collier plus que tout, mais il lui semblait tout à fait idiot de le payer à un mendiant. *Les créatures de ce genre n'ont pas l'habitude des pièces*, pensa-t-il. *Si je le paie ce que vaut ce collier il n'aura que des ennuis avec tout cet argent*. Il dit donc prudemment :

— Donne-moi simplement cette babiole que je l'examine un moment.

Le mendiant fit ce qui lui était demandé, mais à peine le joaillier eut-il le collier en main qu'il s'écria :

— Ah ! j'entends la foule qui revient. Vite, retourne dans le coffre ! Ne fais aucun bruit quoi qu'il advienne, et j'essaierai de te sauver.

Le mendiant, effrayé, bondit à nouveau dans le coffre ; le joaillier fit claquer le couvercle et, cette fois-ci, il rabattit les fermoirs. Puis, cachant le collier dans sa robe, il sortit dans la rue et appela deux portefaix qui rôdaient, désœuvrés, près de la cave à vin.

— Voici une pièce d'or pour chacun, dit-il, si vous acceptez de me débarrasser de cette maudite vieille caisse. Il y a des jours qu'elle me gêne pour travailler et personne n'est prêt à me l'ôter des bras du fait de son poids. Mais vous deux, vous êtes des gaillards solides, et ce genre de travail ne sera rien pour vous. Contentez-vous de la porter au bout de la rue et de la balancer par-dessus le pont dans le fleuve.

Les deux portefaix s'exécutèrent joyeusement. Le malheureux mendiant se tint tranquille pendant tout ce temps, ainsi que le lui avait conseillé le joaillier, et, en vérité, on n'entendit plus jamais parler de lui par la suite.

Sans nul doute, le joaillier avait l'intention de faire fortune avec le collier d'argent en le vendant à quelque riche seigneur ou à sa femme, peut-être même au roi de la cité. Mais au fur et à mesure qu'il l'examinait amoureuxment, la pensée de se séparer du collier lui devenait absolument horrible. Il prit bientôt une boîte d'ivoire doublée de velours, posa le collier dedans, referma la boîte et la verrouilla. Ensuite, il monta furtivement en haut de sa maison et plaça la boîte en ivoire dans une boîte en cèdre, et cette boîte en cèdre dans une grande boîte en fer, et finalement ces trois boîtes dans une grande caisse, qui ressemblait beaucoup à celle où il avait emprisonné le malheureux mendiant. Finalement, il transbahuta la grande caisse dans une pièce minuscule où l'on rangeait tous les restes de la maisonnée, se dépêcha de ressortir et verrouilla la porte. Puis il prit la

clé de la porte et la dissimula dans la cheminée. Tel était son état depuis qu'il avait acquis le collier de Vayi.

Comme il s'était assis pour s'éponger le front après tous ces efforts, la femme du joaillier entra et se mit à le dévisager.

— Eh bien, mon mari, que tu as chaud ! Tu sais, je viens de voir deux hommes qui jetaient dans le fleuve un coffre étrangement semblable à celui que nous avons en bas dans l'échoppe, et quand je me suis arrêtée pour leur demander ce qu'ils faisaient, ils ont ri et m'ont dit qu'un idiot leur avait donné une pièce d'or chacun pour faire cela.

— Silence, gronda le joaillier en se levant. Ne dis plus rien de cela, ou je te jette dehors !

La femme du joaillier fut grandement intriguée, car son mari avait toujours été un homme très pondéré jusqu'alors. Elle se mit donc à le surveiller soigneusement. Imaginez sa surprise et son extrême inquiétude lorsque, en plein milieu de la nuit, l'homme, absolument obsédé par son trésor et s'imaginant qu'elle était profondément endormie – comme elle feignait de l'être –, se glissa hors du lit et s'éloigna furtivement. Mais elle ne fut pas longue à le suivre, et elle vit exactement comment il se comportait ; d'abord il prit une clé dans la cheminée, puis l'utilisa pour ouvrir la pièce du haut où il pénétra et qu'il reverrouilla précautionneusement de l'intérieur. Chose peu surprenante, la femme du joaillier s'agenouilla et appliqua son œil au trou de la serrure : mais elle ne vit que peu de chose, seulement quelques boîtes qu'il ouvrait, et son mari accroupi au-dessus de quelque chose, en train de fredonner ; une souris traversa alors le plancher et il s'écria frénétiquement d'une voix sifflante : « Chut ! Chut ! »

La femme de joaillier se releva et rentra furtivement dans le lit, mais son mari ne fut point de retour avant trois ou quatre heures.

Qu'a-t-il donc là-haut ? se demanda la femme en se rappelant certains contes de crieurs des rues à propos d'esprits invisibles et de certains arts chatouilleurs qu'ils pratiquaient en échange de sang ou d'âmes humains.

La nuit d'après, ce fut la même chose, ainsi que la suivante, et la femme fut vraiment hors d'elle d'anxiété et de curiosité.

— Eh bien, tiens, dit-elle à son mari le quatrième jour, je crois que je vais nettoyer la pièce en haut de la maison.

— Non ! s'écria le joaillier. Je t'interdis de t'approcher de cette pièce. Ose poser un doigt dessus et je te fouette dans la rue !

— Comme il te plaira, dit sa femme, mais elle décida de découvrir ce qui pouvait bien rendre son mari aussi fou.

Ce jour-là, par hasard, le joaillier dut sortir pour affaires.

— Ferme la porte, et ne laisse entrer personne avant mon retour !

ordonna-t-il, et reste bien ici en bas pour faire ton travail, et ne va pas fureter.

— Bien entendu, ô le meilleur des maris, murmura la femme du joaillier.

Mais dès qu'il fut parti, elle fit de même ; d'abord jusqu'à la cheminée, puis en haut de l'escalier, dans la pièce, dans le coffre, dans les boîtes, et...

« Ah ! » s'écria la femme du joaillier.

Rapidement la femme du joaillier se mit à réfléchir tandis qu'elle tenait le collier entre ses mains. Un homme ou une femme pourrait pareillement porter ce collier, il m'ira donc très bien. Mais si mon mari revient et découvre ce que j'ai fait, il ne me laissera jamais le porter ; il me fouettera, ou pire. Aussi, et cela lui sembla tout à fait naturel, elle courut jusqu'aux quais, où se trouvait un petit taudis sombre, et elle y acheta une certaine drogue, puis elle rentra chez elle en courant toujours.

Lorsque le joaillier arriva à la porte, sa tendre et chère femme l'y attendait avec un gobelet plein à ras bord.

— Que tu m'as manqué ! s'écria-t-elle. Regarde, je t'ai préparé une tasse de vin aromatisé.

Le joaillier but et tomba promptement mort, car sa femme avait ajouté la drogue au breuvage.

Quelles lamentations ce fut alors, et les voisins accoururent pour réconforter la pauvre veuve, sans soupçonner quoi que ce fût. Mais à peine le joaillier était-il enterré que sa femme vendait la boutique et toutes ses marchandises et déménageait dans une belle maison où elle installa des paons qui marchaient sur les pelouses, où elle porta du velours noir, le collier magique étincelant toujours sur sa poitrine.

Le roi de la ville avait plusieurs femmes, et l'une de celles-ci était sa reine. Elle portait un voile de fils d'or cousu d'émeraudes, et chaque jour elle parcourait la cité dans son chariot tiré par des léopards. Ses esclaves marchaient derrière, devant et à côté du chariot, en criant : « Inclinez-vous devant la première femme du roi, reine de la cité ! » et tous s'inclinaient aussitôt, sinon les esclaves s'emparaient d'eux et leur coupaient les mains ou les pieds, suivant l'humeur de la reine ce jour-là.

Un après-midi, comme la reine se promenait ainsi, elle vit quelque chose qui brillait sur un balcon.

— Va, esclave à ma droite, ordonna-t-elle, et rapporte-moi ce qui étincelle là-haut !

L'esclave choisi se hâta d'obéir et revint rapidement en tirant une femme terrifiée, qui n'était autre que la femme du joaillier avec le collier d'argent autour du cou.

— Ô Maîtresse Impériale, ce joyau est ce que ta beauté a aperçu, mais cette femme refuse de le lâcher ; vois, elle m'a mordu et égratigné quand j'ai essayé de le lui prendre.

— Coupe-lui donc la tête ! ordonna la reine, car je ne souffrirai nulle méchanceté en la cité de mon mari.

Ce fut fait sur-le-champ, le collier fut lavé du sang de la femme dans de l'eau parfumée emportée dans ce but (les mains et les pieds que la reine ordonnait de couper portant fréquemment des ornements), séché sur de la soie et présenté à la reine. L'œil flamboyant, la reine plaça le collier autour de sa propre gorge.

Le soleil ne tarda pas à sombrer et la reine entra au milieu du banquet que le roi donnait chaque soir dans sa grande salle. Tous les assistants s'émerveillèrent devant le collier et plus d'un le fixa d'un regard envieux, oubliant la nourriture dans son assiette. Le roi lui-même tendait la main pour jouer avec les sept gemmes.

— Quel collier, ma tourterelle ! Comment te l'es-tu procuré ? Il a belle apparence sur ta blancheur, mais pense à l'effet magnifique qu'il produirait sur un homme car, assurément, il est trop lourd pour ton cou délicat et tu as l'intention de me le donner ?

— Pas du tout, dit la reine.

— Mais tu me le prêteras bien ? fit le roi, enjôleur. Prête-le-moi et je te donnerai une turquoise que j'ai et qui est plus grosse que la paume de ma main.

— Absurde ! rétorqua la reine, j'ai vu la turquoise en question, et elle n'est pas plus grosse que ton pouce.

— Eh bien, je te donnerai cinq diamants noirs comme les idées d'un condamné à mort. Ou un coffret de bois rare rempli de perles, chacune provenant d'un rivage différent.

— Non, dit-elle, je suis satisfaite de ce que j'ai.

Alors le roi s'échauffa intérieurement et fut pris d'une vive colère, mais il ne la montra point. Lorsque le festin fut terminé, il sortit en secret dans la nuit et monta jusqu'à un lieu élevé dans les jardins du palais. Là, à la lueur des étoiles, il se tourna à l'est, au nord, au sud et à l'ouest et émit certaines incantations qu'il avait apprises d'un magicien dans sa jeunesse. Au début, tout fut tranquille, mais bientôt survint un bruit semblable à une bise d'hiver hurlant dans le ciel, la crête des arbres du jardin étrilla la lune et une ombre large se projeta sur le sol comme un filet. Un oiseau noir terrifiant s'était posé sur le gazon, plus grand que trois aigles, avec un cruel bec recourbé, des serres qui ressemblaient à des crochets de bronze et des yeux de rubis aussi brûlants que le feu.

— Parle, dit l'Oiseau terrible, car tu m'as arraché, avec ton petit sortilège, à un festin dans les rochers de ma demeure.

Le roi frémit mais répondit :

— Ma femme possède un collier qu'elle refuse de me donner, quoique je sois son mari et aie un droit sur ce bijou. Saisis-toi d'elle et envoie-toi haut dans le ciel. Lorsqu'elle criera en implorant ta clémence, fais-toi donner le collier, puis apporte-le-moi.

— Et elle ? demanda l'Oiseau.

— Je me moque d'elle ! dit le roi, et je me moque de ce que tu en feras, dès lors que tu m'apportes ce collier et que je n'encours aucun reproche.

— Adonc, parce que tu m'as appelé par le sortilège, je devrai agir comme tu me l'as commandé.

Ce n'était pas un démon, cet Oiseau, mais une créature de la Terre, l'un de ces êtres monstrueux, fragments abandonnés par le premier accoutrement du temps. Sa place n'était réellement nulle part, ni sur la terre ni en-dessous, parcelle de chaos qui avait adopté une forme et rôdait en tous sens, boudeur et malveillant, que les hommes pouvaient appeler, s'ils l'osaient, mais qu'ils détestaient et évitaient autant que possible.

Il étendit ses énormes ailes comme de vastes éventails de palmes et s'éleva jusqu'à la fenêtre safran où la reine était assise devant son miroir, caressant le collier.

— Bien-aimée ! lança l'Oiseau avec douceur, bien-aimée, bien-aimée, seconde lune de la nuit, sors montrer ta beauté aux ombres.

Et la reine vint jusqu'à la fenêtre, intriguée et hautaine, et l'Oiseau s'empara d'elle soudainement avec ses serres horribles, puis l'emporta hurlante dans la voûte de la nuit.

L'Oiseau vola haut et loin. Près des jardins des étoiles il vola, et il caressa leurs racines d'argent du souffle de ses ailes. Au-dessous, la Terre s'étendait comme une carte enfumée, enflammée çà et là par les lampes des cités, tandis qu'à sa bordure rampait le désert violet des mers.

La reine gémissait de terreur.

— Donne-moi ton collier et je te libérerai, lui promit l'Oiseau.

Tout le reste se perdit dans la frayeur. La reine arracha l'objet précieux qu'elle avait acheté par le sang et l'Oiseau le saisit dans son bec. Puis, fidèle à la parole donnée, il la libéra effectivement et elle tomba vers le monde. Certains disent qu'elle périt ainsi, d'autres disent qu'un esprit élémentaire vagabond de Terre Supérieure eut pitié de ses cris et la transforma elle-même en un oiseau, un petit faucon vindicatif, qui voleta éternellement dans le ciel en criaillant.

Le grand Oiseau, heureux de s'être débarrassé d'elle, agita le collier dans son bec.

Après tout, il n'avait pas l'intention de donner ce collier au roi de la ville, mais il le garderait pour lui. Comme il rentrait parmi ses rochers, un orage naquit avec le soleil sur les montagnes et courut à

travers les cieux en faisant retentir ses cymbales. Un éclair frappa l'Oiseau, un simple coup oblique mais, sous le choc, le collier de Vayi tomba de son bec et se perdit. Trois fois l'Oiseau tournoya, cherchant son butin, puis, ne trouvant rien, il continua de voler furieusement à l'occident, vers les haillons traînants de la nuit.

Le collier chut comme une météorite. Des collines embrumées, teintées par le soleil, s'ouvrirent et s'écartèrent, un fleuve étincela, une forêt s'étendit comme une bête à la verte fourrure. Il y avait une vallée, murée de hautes tours rocheuses, tapissée de fleurs en son fond. Là, près d'une chute d'eau étroite, un petit temple blanc se dressait dans un bosquet d'arbres.

Les sept gemmes tintaient tandis que le collier tombait, et ce, comme des clochettes. Il s'accrocha soudain à des branches et sa descente fut arrêtée.

Qui sait quel dieu était adoré en ce lieu ? Trois prêtresses s'occupaient de son sanctuaire et conservaient la flamme sur son autel. Elles n'avaient d'autre compagnie qu'elles-mêmes et un petit serpent, que l'on disait être l'oracle du dieu. Au moment des fêtes, le peuple de la vallée et des collines environnantes venait jusqu'au temple ; les prêtresses prenaient alors le petit serpent – qui leur était cher et qu'à tout autre moment elles traitaient comme un animal de compagnie – et le plaçaient sur un plateau de marbre couvert de sable. Elles posaient certaines questions concernant les récoltes, les naissances, les décès et les fortunes et, quand le serpent se tortillait, elles lisaient les marques faites dans le sable, interprétation de l'oracle, réponse du dieu. Elles extrayaient aussi le venin du petit serpent qu'elles utilisaient pour fabriquer un encens spécial. Elles effectuaient ceci en toute sécurité car, quoique venimeux, il ne les mordait jamais parce qu'il les aimait trop. Elles le nourrissaient de gâteaux au miel et de crème.

Chaque matin l'une des prêtresses se rendait à l'étroite chute d'eau avec une aiguière, et ce jour-là ce fut la plus jeune qui y alla. Tous les oiseaux de la vallée chantaient, ainsi que la jeune prêtresse. Pourtant, comme elle s'approchait de l'eau, elle aperçut quelque chose qui scintillait dans le bosquet d'arbres.

« Une étoile a dû tomber du ciel dans la nuit », se dit-elle mais, en se rapprochant, elle distingua ce dont il s'agissait. L'aiguière tomba de ses mains, avec lesquelles elle applaudit, et ses yeux devinrent très brillants. Tout ce qu'elle voulait au monde, c'était prendre ce collier et le mettre autour de son cou pour que les bijoux brillent sur sa poitrine, mais elle ne pouvait atteindre le rameau auquel était accroché l'objet précieux. Tandis qu'elle se tenait là, la deuxième prêtresse vint la chercher.

— Eh bien, ma sœur, que regardes-tu aussi fixement ?

— Rien du tout. Il n'y a rien ici ! s'écria la plus jeune. Bien entendu, la deuxième prêtresse leva les yeux et vit aussitôt. Il est à moi ! s'écria la plus jeune. Je l'ai trouvé la première. Tu ne l'auras pas !

— Pas du tout ! glapit la deuxième. Je suis plus âgée que toi et je *veux* l'avoir !

Là-dessus, elle saisit l'aiguïère au sol et en frappa la jeune prêtresse d'un coup si fort que celle-ci tomba morte.

C'est alors que la prêtresse la plus ancienne, en entendant ces bruits de violence, se précipita jusqu'au bosquet.

« Voici l'autre peste », marmotta la deuxième prêtresse qui reprit l'aiguïère et se cacha derrière un arbre. Il ne fallut pas longtemps avant que la prêtresse la plus ancienne subisse le même sort que la première. Alors, oubliant son sinistre ouvrage autour d'elle sur l'herbe en fleurs, la deuxième prêtresse s'assit devant l'arbre et regarda fixement le collier.

« Bientôt, murmura-t-elle, j'imaginerai un moyen de te faire descendre et je te porterai à ma gorge, mais, en attendant, je me contente de te surveiller. »

Le soleil s'éleva très haut et elle était toujours assise sous l'arbre. Les tours rocheuses se transformèrent en or, puis en écarlate comme le jour avançait en faisant battre ses ailes vers l'occident. Puis tout empourprement disparut de la terre et du ciel, et le crépuscule vert emplît la vallée. Et la dernière prêtresse était toujours assise sous l'arbre, ne voyant rien d'autre que le collier parmi les branches.

Bientôt le petit serpent sortit du temple en se tortillant, solitaire, affamé et de mauvaise humeur, car personne ne l'avait caressé ni nourri. En voyant la dernière prêtresse dans le bosquet, il s'avança joyeusement et s'enroula autour de sa cheville. Mais elle ne lui prêta point attention. Là-dessus, le serpent leva les yeux et vit ce qui se trouvait dans l'arbre.

Ce fut comme si une étincelle s'était allumée dans son cerveau. Tel était le collier de Vayi que toute créature terrestre, humaine ou autre, le convoitait. Comme saignant d'une blessure mortelle, la moindre goutte de douceur quitta le serpent. *A moi*, pensa-t-il, comme l'avaient fait tous les autres et, de ses crocs venimeux, il mordit la dernière prêtresse au talon, de telle sorte qu'elle ne tarda point à être, elle aussi, allongée sans respirer sur le sol.

Le serpent ressentit un moment de désolation terrible et de vide, puis une impression de colère et de puissance. Sa solitude désespérée se changea en orgueil bouillonnant. Il s'étira pour encercler le large tronc de l'arbre et se mit à grandir. Il s'enfla de haine et d'arrogance, il s'allongea et grossit. Trois fois trois fois son corps sinueux s'enroula

autour du tronc, et il reposa sa tête plate et cruelle sur le rameau où était pendu le collier.

La nuit vint et noircit la face du monde ; le serpent noircit aussi pour prendre la couleur de son dépit furieux, et ses yeux se transformèrent en fentes argentées à force de regarder les sept bijoux brillants.

Les années passèrent, des années mortelles. Le toit du temple s'écroula, les piliers s'effondrèrent ; c'était maintenant devenu une ruine. La chute d'eau tarit à sa source et les fleurs moururent, les arbres se desséchèrent et moururent aussi. Seul le grand arbre, l'arbre au collier dans les branches, continuait de vivre et de pousser, quoique, comme le serpent, il fût devenu noir et disgracieux. Le serpent vivait aussi. Tant que sa colère et son orgueil jaloux persistaient, il ne pouvait mourir. Il ne dormait jamais, enlaçant l'arbre et, lorsque des hommes approchaient avec des torches, des chants ou des couteaux, il crachait de sa gueule grinçante un poison riche en haine qui détruisait tout ce qu'il touchait. L'herbe était desséchée et pleine de fleurs nouvelles toutes blanches : des os.

Un fléau frappa la vallée. Les gens l'abandonnèrent, elle fut désertée. La légende grandit d'un trésor dans un arbre et d'un serpent qui le gardait jalousement. Puis vinrent les héros.

Certains vinrent avec des armées, d'autres seuls ; certains vinrent à cheval, en armure, protégés par des sortilèges, avec des épées de métal bleu ; certains à pied avec une astuce innée et un cœur sauvage. Tous périrent. Les fleurs d'os s'ajoutèrent à toutes celles qui reposaient dans l'herbe, abondantes, et leur nom devint mythe, ou fut oublié. Au bout de cinq siècles, ou dix, les héros cessèrent de venir.

Et après le temps des héros, ce fut le temps de la vacance.

Le serpent était étiré de toute sa noire longueur autour de l'arbre, ses mâchoires dégouttant d'un venin apprêté, pensant uniquement : « Ce trésor est à moi, rien qu'à moi. Vous ne l'aurez pas ! »

Mais derrière cette pensée, une douleur naquit, une douleur dans son âme de serpent. Une douleur pour quoi ? Il l'ignora tout au long des siècles qu'il resta les yeux grands ouverts. Parfois, lorsque le vent sec agitait les herbes, il s'élançait vers le haut et crachait la mort contre le vent, avide de voir un nouveau héros. Puis il se lassa, et il demeura allongé, sa tête plate sur le rameau, ébloui et aveugle, pensant : « A moi, rien qu'à moi. Personne ne me prendra mon trésor ! »

Bien qu'il eût alors oublié ce qu'était son trésor.

Un jour, alors que le ciel ressemblait à une coupole de verre saphir au-dessus de la vallée stérile, le serpent entendit un pas humain à

quelque distance, sous le péristyle du temple en ruine. Il se souleva et ses yeux s'éclaircirent un peu. Il vit une ombre – il ne voyait plus désormais que des ombres – une ombre qui ressemblait à un homme. Le serpent siffla et le poison grésilla sur le sol sous l'arbre.

L'ombre s'arrêta là où elle était, non par peur mais plutôt comme si elle écoutait.

Le serpent avait appris le langage des hommes des siècles auparavant, car la haine et la jalousie doivent trouver une langue ; seules les créatures qui ne peuvent éprouver cela n'ont nul besoin de parler. Le serpent parla donc.

— Approche-toi, toi qui es né d'un homme et d'une femme, car moi, le serpent de la vallée, je puis te tuer.

Mais au lieu de s'enfuir en courant, ou de se rapprocher – comme l'avaient fait follement les aventuriers avec leurs épées – la silhouette d'ombre s'assit sur l'une des colonnes brisées du temple.

— Pourquoi désirerais-tu me tuer ? demanda l'homme, et sa voix était étrangère et nouvelle à cette vallée, non pas brûlante et hurlante, ni gémissante ou persuasive comme les voix des héros, ni rude comme le vent ou monotone comme la pluie, mais musicale et très agréable.

C'était une voix qui semblait avoir une couleur comme celle d'une topaze.

Le serpent resta absolument immobile en entendant cette voix, car elle sembla aggraver la douleur dans son âme, mais en même temps, bizarrement, elle l'apaisa.

— Je tue tous ceux qui pénètrent ici, dit le serpent néanmoins, car tous ceux qui viennent, viennent pour voler mon trésor.

— Quel trésor est-ce là ?

— Regarde parmi les rameaux de l'arbre, déclara le serpent avec un plaisir amer, et tu le verras.

Sur ce la voix éclata de rire, très doucement, presque gentiment, et ce rire fut comme de l'eau pour la terre desséchée.

— Hélas, je ne peux voir ton trésor, car je suis aveugle.

Ces paroles percèrent le serpent, aiguës comme l'épée d'un héros. Qu'un homme qui parlait d'une telle voix pût être aveugle parvenait à blesser le serpent, peut-être parce que lui aussi était devenu pratiquement aveugle.

— Es-tu né sans yeux ? demanda-t-il.

— Non, j'ai des yeux, bien qu'ils ne voient rien. Mais je viens d'un pays qui pratique une antique coutume.

— Raconte-moi, bruissa le serpent sur le rameau car, pour la première fois depuis de longues, très longues années, la pitié l'avait touché, ainsi que l'intérêt.

— Le pays qui m'a engendré, dit l'étranger, vit dans une grande terreur de ses dieux. Les gens de là-bas croient que s'il naît un enfant

d'une beauté inaccoutumée, les dieux en concevront de la colère et le terrasseront. C'est pourquoi, lors de son troisième anniversaire, chaque enfant, qu'il soit mâle ou femelle, est examiné par les prêtres, et si l'un de ceux-là est considéré comme risquant d'encourir le châtiment des dieux, on lui fait regarder un feu ardent jusqu'à ce que la vue quitte ses yeux. De cette façon, la jalousie des dieux est évitée. Et pour cette raison, dans mon pays, tous ceux qui sont beaux sont aveugles.

— Es-tu donc beau ? demanda le serpent.

— Il semble qu'on en ait jugé ainsi, répondit l'étranger, et pourtant il ne se trouvait ni rancœur ni chagrin dans le ton de sa voix.

— Approche-toi, chuchota le serpent, et laisse-moi te regarder, car moi aussi je suis presque aveugle à force de fixer un feu d'argent. Je ne te ferai nul mal, ne me crains en rien. Tu as été suffisamment lésé.

L'étranger se leva. « Pauvre serpent », dit-il, et il s'approcha, sans aucune crainte, en tâtant son chemin de ses mains et à l'aide d'une mince canne sur laquelle il s'appuyait. Bientôt, ayant atteint l'arbre, il tendit les mains, non vers le collier d'argent, mais pour caresser le corps du serpent. Le serpent descendit sa tête et le contempla. L'étranger était un jeune homme, beau en vérité comme un dieu aurait pu l'être. Ses cheveux étaient pâles comme l'orge sous le blanc soleil printanier. Ses yeux ne manifestaient nullement qu'ils étaient aveugles ; ils étaient aussi verts et clairs que le jade le plus pur. Son corps était mince et robuste.

Le serpent, ressentant une grande lassitude, reposa sa tête allongée sur l'épaule de l'aveugle.

— Dis-moi qui t'a pris ta vue, dis-moi quel est ton nom et le leur, afin que je puisse les maudire par égard pour toi.

Mais l'étranger caressa la tête du serpent et dit :

— Je m'appelle Kazir ; quant aux autres, ils sont suffisamment tourmentés. Ils m'ont pris mes yeux, mais mes autres sens ont crû. Quand je touche quelque chose, je le connais. En marchant à travers cette vallée, j'ai appris toute son histoire uniquement par la caresse des hautes herbes sur mon poignet ou une pierre chaude prise sur la piste. Et, en te touchant, je perçois ta tristesse et ton fardeau bien mieux que si je t'avais vu et avais eu peur de toi.

— Ah, tu me comprends, soupira le serpent, sa face contre son cou. Jadis j'étais heureux et innocent. Jadis j'étais aimé et aimant. J'ai languï si longtemps sans connaître d'espérance. Oh, donne-moi la paix, aveugle Kazir, donne-moi le repos.

— Repose donc, dit le jeune homme, et il chanta au serpent une chanson calme et dorée. Elle parlait de vaisseaux faits de nuages, et du pays somnolent où le sommeil se leva comme une brume pour apaiser le chagrin du monde. En l'entendant, le serpent s'endormit, le premier

doux sommeil depuis des siècles, et dans son sommeil sa jalousie et sa fureur moururent, et bientôt il mourut également, aussi doucement et agréablement qu'il avait dormi.

Kazir sentit la vie du serpent qui le quittait et, ne pouvant faire davantage, il embrassa sa tête froide et se détourna. Soudain une branche craqua derrière lui et un bruit de clochettes emplît l'air. Kazir tendit la main avant de réfléchir et le collier de Vayi tomba dans celle-ci.

Il ne le tint qu'un instant.

Cet objet est maudit, pensa-t-il, c'est l'œuvre d'un démon. Il a causé beaucoup de mal et en causera encore à moins que je ne le cache dans le sol. Alors, ses doigts l'examinant, il toucha les sept bijoux magiques.

D'autres, en les voyant, en avaient eu envie. Mais Kazir ne voyait que grâce à l'extrémité de ses doigts, et ceci par son curieux pouvoir. Un instant il retint son souffle, puis il dit :

« Sept larmes répandues de désespoir sous la terre, sept larmes répandues par une fleur qui est une femme. »

A cette seconde il sut tout – non seulement l'histoire sanglante du collier, mais ce qui s'était passé auparavant, le petit Drin martelant dans sa forge, Bakvi le ver dans le jardin d'Ajrarn. Mais plus encore, il connut Ferajin, Fille-de-Fleur, qui pleura au bord du lac en Terre Inférieure, pour Sivesh et pour le soleil.

6 — Kazir et Ferajin

De nombreux mois Kazir erra par toute la terre, Kazir le poète aveugle, Kazir le chanteur d'or. Il cherchait un chemin menant à la Terre Inférieure, un chemin menant à Ferajin. Un sortilège avait été jeté sur lui, non d'avarice mais de compassion, et d'amour. Mais qui pouvait lui dire ce qu'il devait savoir ? Le nom d'Ajrarn n'était que bredouillé dans l'ombre et dans des chuchotements ; d'ailleurs, il avait tant de noms : Seigneur des Ténèbres, Maître de la Nuit, Porteur d'Angoisse, Aile d'Aigle, le Beau, l'Indicible. L'entrée de son royaume était le cœur d'une montagne au centre de la terre, mais qui pouvait trouver ce lieu, quelle carte l'indiquait ? Et qui oserait y aller, oserait guider un aveugle dans un tel lieu où des cheminées de roches crachaient des flammes et où le ciel n'était que fumée vermeille ?

Kazir ne désespérait point, bien que son cœur fût lourd. Il gagnait son pain en faisant des chansons, et parfois ses chansons guérissaient les malades ou les fous, car telle était sa magie. Bien qu'il fût aveugle, presque toutes les demeures étaient heureuses de l'accueillir et, bien qu'il fût aveugle, presque toutes les femmes qui le voyaient auraient

été heureuses de passer le restant de leurs jours à son côté. Mais Kazir passait comme passent les saisons, ne faisant que chercher le chemin qui menait à Ferajin.

Il portait le collier caché sous sa chemise, ayant compris quel mal il apportait aux hommes, mais lorsqu'il était seul il le prenait et touchait les sept joyaux ; alors, dans son esprit se glissait la présence de Ferajin. Il ne la voyait pas, même avec un œil interne, car il avait été aveuglé trop jeune pour se rappeler grand-chose des images, des couleurs ou des formes visibles. Disons qu'il la connaissait comme d'autres peuvent connaître une rose en sentant son parfum dans un jardin assombri, ou une fontaine en percevant sa fraîcheur qui joue sur leurs mains.

Un jour, au crépuscule, haut sur un plateau dénudé, il se trouva devant une maison en pierre. Il vivait là une vieille femme qui avait jadis pratiqué l'art de la sorcellerie et, bien qu'elle eût sagement écarté enfin tous ses livres, une senteur de sortilèges s'attachait toujours aux lieux.

Kazir frappa. La vieille sortit. Elle avait conservé une bague ensorcelée : lorsque les mauvais se rapprochaient elle brûlait, lorsque les bons étaient tout près la pierre virait au vert. Or elle brillait maintenant comme une émeraude, et la vieille pria son visiteur d'entrer. Elle vit qu'il était beau et aveugle ; ses années de sorcellerie l'avaient rendue astucieuse. Elle posa de la nourriture devant son hôte et ne tarda point à dire :

— Tu es Kazir, le fou qui cherche le chemin de la Terre Inférieure. J'ai entendu dire que tu as occis un terrible serpent dans une vallée déserte et que tu as emporté un trésor fabuleux.

— Sage dame, dit Kazir, le serpent est mort de vieillesse et de chagrin. Le trésor est baigné du sang des hommes et n'a aucune valeur. Je ne suis ressorti de cette vallée qu'avec l'angoisse dans le cœur à cause d'une damoiselle qui pleure en Terre Inférieure après la lumière et l'amour.

— Une belle damoiselle, dit la sorcière, une damoiselle créée à partir d'une fleur. Je connais peut-être le chemin qui mène jusqu'à elle. Seras-tu assez brave pour le suivre, aveugle Kazir ? Assez brave pour chercher sans yeux le long de la lisière de la mort ?

— Dis-moi seulement quel est ce chemin et j'irai. Je ne trouverai le repos qu'elle ne le trouve aussi, ma belle sous la terre.

— Mon tarif est de sept chansons, dit la sorcière. Une chanson pour chacune des larmes de Ferajin.

— C'est avec joie que je te paierai, dit Kazir.

Kazir chanta donc, et la sorcière l'écouta. Sa musique supprima la raideur de ses articulations et les boules de ses mains, et un peu de jeunesse lui revint, comme un oiseau qui vole devant la fenêtre.

Lorsque les chansons furent terminées, elle dit :

— En Terre Inférieure, à la frontière du royaume d'Ajrarn, serpente un fleuve aux eaux lourdes comme le fer et de la couleur du fer, et du lin blanc pousse sur ses rives. Il s'agit du Fleuve du Sommeil et, sur ses rives, s'aventurent parfois les âmes des hommes endormis. Là les princes des démons chassent ces âmes avec des chiens. Si tu l'oses, je peux te préparer un breuvage qui t'enverra rapidement dans l'abîme du sommeil, et projeter ton âme sur ces rivages. C'est un lieu plein de pièges, mais si tu peux échapper à ses dangers et aux chiens de chasse des Vazdru et traverser la plaine, tu atteindras la Cité des Démons et affronteras, si tu le veux, Ajrarn lui-même. Demande-lui alors où est ta fille créée à partir d'une fleur. Si Ajrarn accède à ta requête – et il le peut, car qui peut deviner l'humeur dont il fera montre ce jour-là ? – il te renverra rapidement en toute sécurité jusqu'au monde des hommes. Mais s'il est sans pitié et cruel à l'heure où tu le trouveras, tu seras alors perdu, et les dieux seuls savent vers quelle douleur ou quel tourment il t'enverra.

Kazir tendit seulement la main vers celle de la sorcière et il répondit en la serrant fermement :

— L'enfant peut craindre de naître et la mère de lui donner naissance, pourtant aucun des deux ne peut choisir lorsque l'heure est venue. Ils n'ont nul choix. C'est là ma seule piste. Prépare donc ton breuvage, gentille sorcière, et fais-moi reprendre la route ce soir.

Kazir traversa la maison du sommeil comme tout le monde, inconscient, et s'éveilla au bord du grand fleuve.

Parfois, en dormant, les aveugles peuvent voir, s'ils ont vu en quantité suffisante avant leur cécité, et qui pourrait douter que toutes les âmes peuvent voir lorsqu'elles sont pour toujours libérées du corps ? Mais le corps de Kazir était toujours vivant et avait vu peu de choses avant que la vue ne lui soit ravie. C'est pourquoi son âme même, en se déplaçant sur ce rivage froid et sinistre, était aussi aveugle que sa forme terrestre. En fait, l'âme se rappelait exactement la chair de Kazir, possédait ses yeux clairs, portait même ses vêtements et tenait dans sa main le fantôme de sa canne d'aveugle.

Il se tenait donc sur la rive du Fleuve du Sommeil où poussaient les lins blancs, il sentait l'odeur glacée de l'eau et entendait ses sonorités de fer ; loin de lui s'étendaient les terres noires avec leurs arbres d'ivoire et de métal doré, bien qu'il ne les vît point.

Kazir se mit à genoux et posa la main sur un caillou de la rive.

— De quel côté se trouve la Cité des Démons ? demanda Kazir.

Il sentit le caillou qui s'échauffait très légèrement d'un côté ; il se leva donc et partit dans cette direction qui l'éloignait du fleuve en tâtant son chemin à l'aide de sa canne.

Il marcha une bonne distance, pourtant il tendait parfois la main et touchait l'écorce métallique d'un arbre pour savoir quelle piste il devait suivre et à quelle distance était la Cité. Aucun bruit pendant tout ce temps, sauf le vent de Terre Inférieure. Mais il sentit soudain une présence qui tourbillonnait comme de la fumée, et une voix murmura :

— Mortel, tu es venu bien loin dans ton rêve. Je suis l'Oubli, esclave du sommeil. Me cherches-tu ? Laisse-moi t'enlacer et absorber tous tes souvenirs dans la coupe de ton cerveau pour que, à ton réveil, lorsqu'on te demandera qui tu es, tu ne puisses t'en souvenir. Pense à la paix que je t'offre – aucun crime, aucune honte passés pour t'obscurcir l'esprit, libre comme l'air de la terre, rejetant ton ancienne vie comme un vêtement.

Mais il ne se trouvait ni crime ni honte dans le passé de Kazir qu'il eût besoin d'oublier.

— Non, je ne te cherche point dit Kazir, je cherche Ajrarn, le Prince.

— Va donc, dit la créature de fumée. Si tu dois lui appartenir, tu ne dois pas être mien.

Kazir continua donc mais, plus tard, arriva une autre présence, plus douce et plus persuasive que la première :

— Mortel, tu es venu plus loin que loin dans ton rêve. Je suis l'Imagination, enfant du sommeil. Me cherches-tu ? Laisse-moi t'envelopper de ma chevelure et emplir la coupe de ton cerveau de danseuses et de palais pour que tu me supplies de ne pas t'éveiller et de pouvoir continuer à marcher éternellement dans mes boules multicolores. Pense aux délices que je t'offre, un deuxième monde plus joli que le premier.

Mais Kazir comprenait l'imagination, car il en enveloppait toutes ses chansons.

— Non, je ne te cherche point, dit-il, quoique je te connaisse bien. Je cherche Ajrarn, le Prince.

— Va donc, dit cette douceur. Si tu dois lui appartenir, tu es déjà mien.

Après ceci, Kazir trouva une route. Elle était de marbre, et longée de piliers, et son contact lui apprit qu'elle menait jusqu'aux portes de Druhim Vanashta, la Cité des Démon.

Mais il n'y avait pas longtemps qu'il était sur la route de marbre quand il entendit derrière lui un bruit tellement horrible, tellement effrayant, tellement semblable au hurlement des loups – et pourtant pire, bien pire – qu'il sut que les chiens des Vazdru avaient trouvé sa piste.

Au lieu de fuir ou de chercher à se mettre à l'abri, Kazir s'arrêta et leur fit face. Il entendit les grondements et les aboiements qui se

rapprochaient, le martèlement des sabots démoniaques, les clochettes des harnais, les cris des Vazdru. Alors Kazir, élevant doucement sa propre voix au-dessus de ce tintamarre, se mit à chanter. Et l'âme de Kazir chanta avec toute la beauté de sa voix mortelle, et plus encore peut-être. Il chanta, mais ce qu'il chanta s'est perdu. Quoi qu'il en fût, les chiens cessèrent de courir et s'allongèrent sur la route, les chevaux baissèrent la tête, et même les princes restèrent assis en selle, attentifs, leur visage pâle et beau reposant sur leurs mains couvertes de bijoux.

Lorsque la chanson fut terminée se produisit un silence, et dans ce silence vint une autre voix, une voix aussi merveilleuse que la voix de Kazir, mais une voix qui ressemblait à de la neige tombant sur la flamme chantante du poète, et non de couleur dorée mais noire comme la nuit.

— Rêveur, dit la voix, tu t'es bien écarté de ton chemin.

Devant cette voix, Kazir leva son regard opaque et ses yeux aveugles reposèrent sur l'être qui avait parlé, inutilement et pourtant avec une sorte de courtoisie.

— Non, répondit Kazir, puisque j'ai voyagé ici pour te rencontrer, Seigneur Ajrarn, Prince des Démon.

— Quoi, es-tu aveugle ? demanda Ajrarn. Ame aveugle, tu as été folle de t'aventurer en un lieu à l'idée duquel tremblent même les hommes aux yeux grands ouverts. Que peux-tu désirer de moi ?

— Te rendre, Seigneur des Ténèbres, quelque chose que ton peuple a fabriqué, répondit Kazir.

Et il sortit l'ouvrage d'argent de Vayi qu'il avait emporté jusqu'en Terre Inférieure car le collier, ayant été fait d'objets d'ombres et en terre d'ombre, pouvait revenir par le Fleuve du Sommeil alors qu'un objet mortel – de chair ou de métal – en était incapable. Kazir tendit donc le collier, puis le laissa tomber sur la route devant les Vazdru.

— Ô Prince, dit Kazir, reprends ceci, ton jouet, car il a bu assez de sang pour que toi-même en sois satisfait.

— Prends garde, dit Ajrarn, doux comme le velours, doux comme une patte de chat où toutes les griffes seraient prêtes, prends garde, faiseur de chansons, à ce que tu me dis.

— Seigneur Prince, fit Kazir, si tu le désirais, tu me lirais comme un livre. Sachant que je ne puis te cacher mes pensées, je parlerai sincèrement. Les vertus de la race des démons sont différentes des vertus des hommes. Je ne dirai la vérité qu'en cette matière : le collier a provoqué beaucoup de mal et de morts dans le monde, ce qui est juste ton désir. Réjouis-toi donc, Prince inimitable, bien que moi, étant mortel, je doive me lamenter.

Alors Ajrarn eut un sourire et Kazir, sans le voir, perçut ce sourire.

— Tu es brave, âme aveugle, et sincère, comme tu le dis. Oseras-tu aussi pénétrer dans ma cité aux tours effilées pour y chanter pour

moi ?

— Je chanterai pour toi avec plaisir. Mais je demanderai salaire, souigna Kazir.

Ajrarn éclata de rire. Un tel rire fut-il jamais entendu par l'âme d'un homme durant son sommeil ?

— Hardi héros aveugle, dit le Prince, ton salaire risque d'être trop élevé. Quel est-il ? Dis-le-moi et je verrai.

— Une fille pleure dans ta cité. Ses larmes sont dans ce collier de sang. Elle est fleur et aspire au soleil. Mon salaire est sa liberté d'errer sur les terres des hommes.

Ajrarn ne répondit pas avant un long moment. Seul le harnais des chevaux démoniaques tinta. Le poète aveugle demeura immobile, appuyé sur sa canne.

— Je passerai un marché avec toi, décida soudain Ajrarn. Viens dans ma demeure et je te poserai une question, et tu me chanteras ta réponse, et si la chanson est vraie et la réponse correcte, tu auras Ferajin, et Ferajin aura le soleil. Mais si tu échoues, j'enchaînerai ton âme dans l'oubliette la plus noire de Terre Inférieure, et là mes chiens te déchireront jusqu'à ce que ton corps soit poussière sur la terre du dessus, et plus longtemps encore. Maintenant, ou tu acceptes mon marché ou tu t'en vas. Je te laisserai aller sans te poursuivre, car tu m'as distrait.

— Il n'y a pour moi aucune route en solitaire, Sombre Seigneur, lui répliqua Kazir. Conduis-moi dans ta cité, pose-moi ta question et je te chanterai ma réponse de mon mieux.

Kazir pénétra donc dans Druhim Vanashta, où les mortels ne venaient généralement pas.

Partout jouait une étrange musique et d'étranges encens embaumaient l'air. Les Vazdru le conduisirent jusqu'à la vaste demeure d'Ajrarn.

Ajrarn fut très courtois. Il avait placé devant son visiteur des nourritures délicieuses et des vins mystérieux ; il lui signala que tel gobelet était en malachite avec des rubis, que telle assiette était du verre le plus fin, combien de bougies brûlaient autour de lui dans les chandeliers d'argent, la couleur de toutes les tentures et le sujet de toutes les mosaïques sur le sol. Il parla aussi des Vazdru princiers, des Eshva adorateurs, des beaux démons, de leur beauté et de leur subtilité ; il décrivit les princesses et les demoiselles de compagnie, la jolie forme de leurs seins, le parfum de leurs cheveux et de leurs membres.

Il conduisit alors Kazir à travers le palais et, se tenant aux endroits élevés, lui apprit quelles tours scintillaient au nord et au sud, et quels parcs déroulaient leurs tapis à l'est et à l'ouest. Il lui parla aussi des sujets innombrables de sa ville, des chevaux impossibles à recenser, de

l'étendue impossible de son pouvoir, de sa magie et de ses connaissances.

Ceci prit beaucoup de temps et, lorsqu'il eut fini, Ajrarn dit avec douceur :

— J'ai tout cela, âme de poète. Et je pourrais avoir davantage encore, si je le désirais. Maintenant je vais poser ma question et tu me répondras par ta chanson.

— Je suis prêt, dit Kazir, et il entendit tous les bruissements produits par les Vazdru et les Eshva qui attendaient.

— Supposes-tu, fit Ajrarn, qu'il existe quelque chose, malgré tout ce qui m'entoure, dont je ne puisse me passer ?

Les Vazdru applaudirent, les Eshva soupirèrent. Ils ne virent aucune réponse possible à la question du Prince. Mais Kazir baissa la tête un moment puis, la relevant, il se mit à chanter sa réponse ainsi qu'Ajrarn avait dit qu'il le devait.

Telle fut la substance de celle-ci : malgré toutes les richesses surnaturelles d'Ajrarn, malgré tout son royaume éternel sous terre, il lui fallait une chose. Cette chose était la race humaine.

— Nous sommes tes jouets, ta distraction, lui dit Kazir. Tu reviens toujours vers nous, pour rabattre notre magnificence, pour éclater de ton rire sombre lorsque tu nous as trompés. Sans homme sur terre, le temps des démons et le temps du Seigneur des Démons seraient bien pesants.

Entendant ceci, les Vazdru lancèrent des cris de raillerie, mais Ajrarn demeura coi. Cependant la chanson de Kazir n'était point terminée.

Il chanta aux démons un rêve glacial.

Il leur chanta une calamité qui arrivait des bords du monde et en effaçait toute vie mortelle. Nul homme ou femme ne subsistait, nul enfant, nul bébé. Nulle sorcière ne caquettait au-dessus de ses philtres, nul prince ne chevauchait vers des quêtes héroïques, nulle armée ne faisait la guerre, nulle belle damoiselle ne scrutait l'horizon du haut de sa tour et nul nourrisson ne pleurait dans son berceau. Seul le vent désolé gémissait sur la terre, seules les herbes remuaient. Le soleil se levait et se couchait sur le vide. Et il chanta le Prince des Démons survolant sous la forme d'un aigle nocturne les cités silencieuses et les terres désertes. Aucune lumière ne brûlait à la moindre fenêtre, aucune voile ne voguait sur les mers. Et le Prince cherchait les hommes. Mais il ne restait plus un seul cœur généreux à corrompre, plus un seul joaillier avec qui élaborer des fourberies. Sur toute la surface de la terre, il ne restait plus une seule langue pour chuchoter avec vénération et terreur le nom d'Ajrarn.

Les démons étaient retombés dans le silence. Lorsque les dernières paroles du poète dérivèrent parmi eux, ils parurent paralysés et glacés.

Kazir demeura debout dans la grande salle du Prince pendant ce long silence. Ajrarn annonça alors : « J'ai eu ma réponse. » Ni plus, ni moins, et peut-être seul le poète, avec son oreille sensible, entendit-il dans cette annonce à quel point la voix d'Ajrarn était gelée et changée... comme sous l'effet de la douleur, voire de la peur.

Mais le marché avait été conclu et bientôt un Eshva fila hors du palais pour aller chercher Ferajin qui arpentait quelque jardin obscur.

Elle pénétra dans la salle d'Ajrarn avec une humble douceur, d'un air morne, dans son voile brumeux, le visage dissimulé.

Ajrarn lui fit signe d'approcher.

— Un mortel a acheté ta liberté grâce à une chanson froide comme un tombeau. Son âme doit repasser par le Fleuve du Sommeil, mais un oiseau de nuit te transportera jusqu'au sol de la terre d'où tu es issue.

Ferajin leva les yeux.

— Et je verrai le soleil ? demanda-t-elle.

— A en être malade, lui assura Ajrarn. Et tu verras aussi ton sauveteur, car tu es destinée à lui appartenir.

Mais, bien qu'il eût parlé à voix basse, Kazir l'entendit et lança :

— Non, Seigneur Prince ! Il y a trop longtemps qu'elle est propriété d'autrui. Je ne la revendique point. Je n'ai conclu de marché avec toi que pour la libérer.

— Pourtant tu l'aimes, dit Ajrarn, autrement tu ne serais point venu.

— Depuis que j'ai trouvé ses larmes enchâssées dans le collier d'argent, j'ai aimé Ferajin, répondit calmement Kazir, et maintenant, la sentant près de moi, je l'aime plus profondément encore. Mais elle ne sait rien de moi.

Cependant Ferajin s'était retournée pour le regarder, car sa voix avait la couleur du soleil. Elle contempla son visage, sa forme, ses cheveux, ses yeux, et, s'avançant jusqu'à lui, elle vit qu'il était aveugle. Il avait risqué sa chair et son esprit pour elle et n'avait rien demandé en retour. Elle l'aima aussitôt ; comment aurait-il pu en être autrement ?

— Je viendrai à toi avec joie, dit-elle, et t'aimerai aussi longtemps que tu le désireras.

Puis elle retourna auprès d'Ajrarn et lui dit doucement :

— Tu m'as fait pousser à partir d'une fleur et je fus immortelle tant que j'ai vécu dans ton sombre royaume. Lorsque Kazir vieillira, comme le font tous les hommes, fais-moi aussi vieillir à son côté, car je ne désire pas être autre que lui et lorsqu'il mourra, comme le font tous les hommes, fais-moi aussi mourir, car je ne veux pas être séparée de lui.

— Quand tu quitteras mon pays, et iras marcher sur la terre, tu seras sujette aux lois de la terre, promit Ajrarn. Tu vieilliras et tu

mourras, et je te souhaite mille joies en cela.

— Et après la mort, serai-je avec Kazir ? insista Ferajin.

— Demande-le aux dieux, dit Ajrarn. Toutes les choses de la terre ont une âme, même les fleurs qui y poussent, mais vous risquez de vous perdre dans les brumes au seuil de la mort.

— Alors, fais-moi mourir au moment où mourra Kazir, pour que nous partions main dans la main.

Le charbon des yeux d'Ajrarn devint sombrement brillant, mais Ferajin, ses propres yeux éblouis par ses rêves, ne le vit point.

— Que ce soit donc mon cadeau ! décida Ajrarn. Dès l'instant où tu sauras que Kazir est mort, tu mourras aussi.

Ferajin le remercia. La salle s'emplit d'un battement d'ailes. Un oiseau étincelant emporta Ferajin par les portes enchantées et par la montagne jusqu'aux collines et aux vallées du monde tandis qu'un autre ramenait Kazir jusqu'au Fleuve du Sommeil par lequel il devait rentrer afin de recouvrer son corps.

Cependant, Ajrarn se tenait sur une haute tour, le collier de Vayi entre les doigts. Le Prince des Démons regarda au nord et à l'est, à l'ouest et au sud, faisant défiler dans son esprit les trésors de son royaume, mais la voix de Kazir vint le hanter en ce lieu même, chantant la terre vide et sa désolation, chantant le Prince des Princes qui, sans l'humanité, ne serait qu'une taupe sans nom au-dessous du sol. Ajrarn ne tarda point à écraser le collier entre ses mains en un objet informe fondu et le jeta dans les rues de Druhim Vanashta comme une malédiction.

Kazir se réveilla dans la maison de la sorcière aux environs de l'aube.

— Tu as dormi bien des jours et bien des nuits, dit-elle, bien que sans nul doute il t'ait semblé qu'il ne s'agissait que d'une heure ou deux en Terre Inférieure.

Pendant tout ce temps elle avait conservé son corps en bonne santé durant son sommeil grâce à des sortilèges. Lorsqu'il se leva et se débarrassa de cet assoupissement prolongé, la femme se tenait en observation à la porte ouverte.

Le soleil vogua dans le ciel qui s'alluma comme une lampe, et le long du plateau une mince silhouette s'avancait, les cheveux au vent de la couleur de ce ciel.

— Je vois une fille à la chevelure jaune comme le froment et au visage de fleur, annonça la sorcière.

Kazir sortit aussitôt et attendit devant la maison, et Ferajin vint à lui en courant, les bras tendus, riant de bonheur.

Un an durant Kazir et Ferajin furent ensemble, et leurs jours n'eurent aucune histoire, car ils furent bons, joyeux et sans

événements. Ils n'avaient aucune richesse, il est vrai, et erraient ensemble d'un pays à l'autre, comme le poète l'avait toujours fait, gagnant subsistance lui par le chant, elle par la danse car elle avait découvert qu'elle savait danser comme une fleur dans un pré au doux vent d'été. Ils n'avaient aucun palais de cristal et d'or, pourtant leur demeure était suffisamment vaste, avec son toit bleu, son plancher d'herbe brodé d'asphodèles et ses grands piliers d'arbres. Tous deux aimaient le monde et chacun aimait l'autre. Elle lui disait tout ce qu'elle voyait, il lui disait toute l'histoire des choses qu'il percevait par un attouchement, dans une pierre ou un mur en ruine. Ils s'accouplaient avidement, comme les jeunes chez qui l'amour est un fleuve insondé. Ils connaissaient la perfection du contentement.

Puis, au crépuscule d'une des dernières journées de cette année, un petit garçon vint à leur rencontre sur la route.

Il était très jeune, ce gamin, et beau, avec de grands yeux sombres et perçants. Il s'avança lentement, comme hésitant. Puis il dit :

— Se peut-il que tu sois Kazir, le poète aveugle, dont la voix guérit les maladies ?

— Je suis Kazir, répondit celui-ci. Quant au reste, ce n'est point moi qui m'en vante.

Mais l'enfant s'agenouilla sur la route et saisit l'ourlet de la robe de Ferajin.

— Dame, je te supplie de m'aider. Mon père gît malade dans notre maison et ne laisse personne s'approcher de lui – il n'appelle que Kazir nuit et jour. Il dit qu'une prophétie dans sa jeunesse disait qu'il tomberait malade et mourrait à moins que Kazir l'aveugle ne vienne le soigner avec une chanson. Persuade donc le poète de venir le sauver.

Kazir fronça les sourcils. Les paroles du gamin le dérangèrent. Mais il dit : « Je viendrai avec toi si tu le désires. »

Le gamin bondit et courut pour leur montrer le chemin. Bientôt la route passa devant une belle maison au portail en fer ouvert. Dans la cour extérieure jouait une fontaine, et près de la fontaine était assis un chien mince et noir.

— Maintenant, il faut que tu entres seul, dit l'enfant à Kazir, et la dame devra attendre dans la cour. Mon père ne laisse entrer personne dans la maison en dehors de moi, et même moi je n'ai pas le droit de pénétrer dans la pièce où il est allongé.

— Très bien, dit Kazir, bien que, sans savoir pour quelle raison, cette idée ne lui plût guère. – Ferajin s'assit cependant avec sérénité auprès de la fontaine, et tendit la main pour caresser le chien noir, mais il était apparemment timide et s'enfuit en courant dans la maison en compagnie de l'enfant.

A l'intérieur se trouvaient de nombreuses marches, et une porte.

— Père ! lança le gamin, j'ai trouvé Kazir. – Comme personne ne

répondait, le gamin murmura : Il est très faible. Entre, chante pour lui et guéris-le si tu peux, nous te bénirons pour toujours.

Kazir pénétra dans la pièce. Pourtant il ne chanta point. Il lui sembla que l'endroit était vide, il ne perçut aucun invalide à proximité, et soudain l'air fut rempli d'un encens sombre et étrange. Il lui rappela d'autres parfums qu'il avait rencontrés auparavant... lorsque son âme parcourait les rues de Druhim Vanashta.

Aussitôt Kazir fit volte-face pour quitter la pièce, mais quelque chose entra en contact avec ses jambes – cela avait la forme d'un chien mais, en le touchant, Kazir reconnut ce dont il s'agissait : de la chair démoniaque. L'instant suivant, un néant résonnant se précipita dans le cerveau de Kazir tandis que la drogue ténébreuse lui emplissait les poumons. En vain, il s'efforça de la repousser, d'atteindre la porte, de crier à l'adresse de Ferajin pour l'avertir. Les aigles de la nuit l'étouffèrent. Il s'écroula et s'allongea comme s'il était mort.

Ferajin se redressa en sursaut dans la cour. Aucun bruit n'avait pu l'inquiéter, pourtant elle avait peur tout à coup. C'est alors que de la maison sortit le petit garçon, le chien sur les talons.

— Ferajin, dit l'enfant, Kazir est mort.

Et le chien noir aboya.

Aussitôt elle les reconnut : l'un des Vazdru sous la forme de l'enfant, tandis que le chien d'encre... elle regarda ses yeux de charbon et y aperçut Ajrarn. La maison tremblotait autour d'elle comme de la fumée. Puis tout disparut, maison, cour, fontaine et les deux silhouettes. Elle était au flanc d'une colline près d'un petit torrent, froid sous les étoiles, et devant elle gisait Kazir.

Elle courut jusqu'à lui. Elle ne s'arrêta point pour réfléchir. Elle prit ses mains glacées, caressa de ses doigts les paupières closes. Elle ne sentit aucun battement de cœur et n'entendit aucun souffle.

— Maintenant, je sais que tu es mort, chuchota Ferajin et, comme le lui avait promis Ajrarn, elle sentit ses mains devenir de pierre, son cœur et son souffle s'arrêtèrent ; ses paupières se fermèrent et elle tomba morte à côté de Kazir.

Mais Kazir n'était pas mort. Il vivait encore, comme l'avait voulu le Seigneur des Démons. Petit à petit la drogue de Terre Inférieure le quitta, il remua et s'éveilla. Il sentit alors le coteau à l'air libre, la lueur des étoiles. Se souvenant de ce qui s'était passé auparavant, il appela le nom de Ferajin. Elle ne lui répondit pas. L'homme aveugle s'assit, tendit la main et la découvrit. Il la prit entre ses bras et comprit aussitôt que toute vie l'avait quittée.

Pendant une année, il avait connu le bonheur parfait, maintenant il connaissait un chagrin parfait. Il comprit la tromperie, nul doute n'existe ; peut-être songea-t-il de nouveau au Fleuve du Sommeil et à un voyage au palais d'Ajrarn, mais il se ravisa, car Ajrarn ne ferait

désormais preuve d'aucune clémence, puisque c'était là sa vengeance. Kazir imagina l'âme de Ferajin, son âme de fleur, perdue sur le seuil brumeux de la mort, errant seule, cherchant et appelant en vain la sienne. Tout empli de douleur qu'il fût, il frémit devant ce que devaient être sa douleur et sa peur à elle.

Il y avait un village de l'autre côté de la colline et bientôt des hommes vinrent sur le coteau en rentrant du travail. Lorsqu'ils virent le bel étranger aveugle tenant la belle défunte dans ses bras, ils furent touchés de pitié et de détresse. Avant le lever de la lune, ils avaient creusé auprès d'un petit torrent une tombe pour Ferajin et l'y avaient couchée et recouverte ; sur son corps leur prêtre prononça les quelques paroles de consolation et de prière qu'il connaissait. Ils supplièrent ensuite Kazir de rentrer avec eux ; chacun eût été heureux de l'héberger et de s'occuper de lui, mais il ne voulut point quitter le bout de terre où elle était allongée. Lorsqu'ils l'implorèrent, il se mit à chanter son amour pour elle, et l'amour qu'elle avait eu pour lui, leur année parfaite et le désespoir qui la suivait. Les notes débordaient de sa gorge comme des larmes, pourtant il ne pleurait point, son chagrin était trop cruel pour les larmes. Seuls les villageois pleurèrent et, compréhensifs, le laissèrent à son deuil, dans la solitude et le silence.

Toute la nuit il resta assis près de sa tombe. Un rossignol se percha dans un arbre et fit de la musique, mais il ne l'entendit pas.

Avant l'aube, il sombra dans le sommeil.

Il rêva.

Il rêva à la sorcière qu'il avait rencontrée, qui l'avait envoyé en Terre Inférieure pour réclamer Ferajin, la vieille femme à la bague.

— Eh bien, Ajrarn t'a donc dupé, dit-elle, et ta femme aux cheveux de froment gît dans la terre. Allons, où pourrait bien être couchée une fleur à la fin de sa saison ? Le Prince des Démons a sa magie, et toi aussi, la magie de tes chansons. Tu as passé une année avec Ferajin, maintenant attends une année près de sa tombe, si tu en as la patience. Apporte de l'eau du torrent et arrose la tombe, arrache les herbes qui y poussent. Mais surtout, chante chaque jour à son monticule funéraire à quel point tu l'estimais. Sois fidèle en ceci, et qui sait ce qui poussera en ton jardin ?

Kazir se réveilla au moment où le soleil colorait le ciel ; il le sentit sur son visage, tel l'attouchement d'une main chaude et suave.

Les villageois, inquiets pour lui, avaient laissé un peu de pain et du lait dans une cruche. Kazir vida le lait – peut-être le but-il, peut-être le versa-t-il seulement sur le sol. Il se dirigea, en se guidant comme toujours à l'aide de sa canne, jusqu'à la rive du torrent. Il emplit la cruche et, l'apportant jusqu'à la tombe, la répandit comme on fait pour arroser une fleur. Alors, s'asseyant à côté, il se remit à chanter la

première de nombreuses chansons à Ferajin sous la terre.

« L'aveugle est malade, disaient les gens du village. Son chagrin l'a rendu fou. Il ne bouge pas de la tombe. Il va chercher de l'eau tous les matins, à deux reprises lorsqu'il fait très chaud. Il a formé une piste jusqu'au torrent à force d'aller et venir. Il s'est construit une petite cahute d'argile et de feuilles. Il chante une fois à l'aube et une fois à minuit à l'adresse de la défunte. »

Pourtant ils n'avaient pas oublié le pouvoir de sa musique qui les avait fait pleurer pour lui. Un homme avait une toute petite fille qui tomba malade et refusait de manger ; il s'approcha de Kazir au moment où le jour fraîchit et l'implora de venir la distraire par une histoire ou une chanson. Kazir vint, Kazir chanta : l'enfant éclata de rire et fut guérie dans l'heure. Après cela, ils demandèrent souvent à Kazir de les aider. Il était peut-être fou, mais il était aussi poète et guérisseur. Ils s'attachèrent beaucoup à lui et en temps d'abondance ils l'auraient couvert de présents, mais il n'acceptait rien, à part de petites quantités de nourriture et le droit de s'occuper de la tombe de Ferajin.

Les mois s'enfuirent. Un jour, à midi, un berger qui passait près de la cahute avec sa troupe laineuse lança à Kazir : « Quelque chose pousse, là où gît ta dame ! » Kazir tendit la main et toucha doucement le rejeton. « Ah, Ferajin, soleil de mon monde aveugle... » Les villageois ne tardèrent pas à avoir un nouveau sujet de conversation.

« Il y a un arbrisseau qui croît sur sa tombe. Un arbre couvert de feuilles argentées. On dirait un arbre à fleurs, mais il n'y en a aucune. »

Les mois s'ajoutèrent aux mois. Les vents allèrent et vinrent, chauds ou froids, secouant les feuilles de l'arbre sans fleurs, remuant les cheveux pâles du poète qui chantait au-dessus. L'an fut tissé sur le métier, fini et plié sur la pile d'années des grands coffres du temps.

Cette nuit-là, le poète n'apporta point d'eau à l'arbre. Il pleura dessus et les larmes vinrent nourrir les racines de même que les chansons les avaient nourries.

A minuit se produisit une modification. Une transformation difficile à définir – il eut une impression de marée qui tourne. Kazir toucha l'arbre et découvrit un rêve qui se débattait et oscillait à l'intérieur de son écorce. « Une fleur, murmura Kazir à l'arbre, une seule. » Il ne la vit point, mais il connut le gonflement argenté sur sa tige, l'éclatement de cet argent et la coupe violette qui se déployait, pétale sur pétale, jusqu'à ce que le cœur apparaisse à nu.

Elle était arrivée en un lieu sombre et blafard. C'était un lieu de fantômes, le seuil de la mort et de la vie. Pourquoi les mystères y

grouillaient-ils ainsi ? Il lui eût été difficile de répondre à cette question. Des âmes, à demi formées, qui hurlaient pour naître, des âmes folles de frayeur ou de colère qui explosaient comme des feux gris vers leur libération de l'existence.

Ferajin demeura tout à fait immobile dans les brumes flottantes et appela Kazir. Il ne lui répondit point. Nulle main ne saisit la sienne, nulle voix ensoleillée ne vint éclairer les ténèbres. Seules les ombres voletaient autour d'elle comme des chauves-souris.

— Kazir ! Kazir ! s'écria Ferajin, mais seules les voix aux ailes de chauve-souris répondirent :

— Continue, continue, sifflaient-elles, continue de nous suivre dans ce terrible et grandiose voyage !

Et d'autres, des âmes sombres perturbées par un corps malade ou une vie cruelle, lançaient :

— Viens, tu ne peux t'attarder ici ! Ici, c'est le Néant. Ici tu oublieras tout, tout ce que tu fus et tout ce que tu pouvais être. Ici tes pensées mourront comme l'a déjà fait ton cerveau terrestre. Oublie, oublie, personne ne se souvient de toi, et viens !

Mais Ferajin se contenta d'errer parmi les brumes, suppliant Kazir de la retrouver.

Le temps ne passait pas dans ce genre de lieu, pourtant il passait une sorte de temps. Ferajin ne s'envola point avec les autres voyageurs, qui se précipitèrent à travers cette porte. Elle chercha jusqu'à n'être plus que recherche, elle lança un nom jusqu'à n'être plus qu'un unique cri, tel un oiseau dans le désert. Elle désespéra et devint désespoir. Elle oublia effectivement toute chose. Elle s'oublia, oublia le chemin venant du seuil et oublia même Kazir, finalement.

Puis, dans ces limbes descendit un fil invisible semblable à de la soie qui s'enroula autour de son cœur de telle manière qu'elle se rappela qu'elle en possédait un. Lentement, et pourtant inexorablement, le fil se mit à la tirer, à la ramener vers cette porte mouvante et monstrueuse par laquelle elle était entrée. Petit à petit, fragment par fragment, le fil la hala. Il lui sembla entendre de la musique et voir de la lumière, et elle les aima, bien qu'elle ne se souvînt pas de ce qu'elles étaient.

Vinrent alors une souffrance, une peur et une joie gigantesques. Elles l'envahirent, la noyèrent, l'emportèrent avec elles. Elle dégringola à travers les mers de feu et de flammes de douleur, elle se recouvrit de chair comme d'un vêtement brûlant et des couteaux lui déchirèrent les paupières pour qu'elle aperçoive un ciel noir et éclatant.

Elle se tenait dans le calice d'une vaste fleur, comme la première fois. Elle vit un homme, comme la première fois. En le voyant, en le découvrant, elle se rappela tout.

Kazir l'enlaça et la souleva jusqu'à lui. Ils s'accrochèrent l'un à l'autre comme le tronc de l'arbre s'attachait à la terre. Qui a besoin de savoir ce qu'ils se dirent et se promirent en cet instant ?

Mais peut-être une porte noire claqua-t-elle comme le tonnerre dans quelque cité souterraine.

LIVRE DEUXIÈME

LES FOURBES

PREMIÈRE PARTIE

1 — Le Fauteuil d'Incertitude

Il était un roi en Orient, dans la ville de Zojad ; il s'appelait Zorashad. Il aimait lever des armées, il avait un talent pour cela. Il semblait, en vérité, lui pousser des armées, de même qu'il pousse des herbes dans un champ. Et c'étaient des herbes robustes, de bronze et de fer, qui paraissaient terrifiantes lorsque le soleil étincelait sur leur marche d'airain, leurs engins de guerre et les nuages de poussière qui s'élevaient en avant et en arrière. Leur bruit était terrifiant lorsqu'on entendait le martèlement des pieds, le grondement des roues, le mugissement des cornes de taureau et les trompettes. Les rois et les princes les plus braves, et leurs capitaines les plus doués, sentaient leur colère guerrière se dissoudre à leur approche.

En vérité, Zorashad ne perdit pas une seule bataille, et parfois il n'eut même pas à combattre. Des plus grands seigneurs s'agenouillaient devant lui et se rendaient sans qu'un coup fût échangé. Non seulement les armées, mais lui-même semblait arborer un air impérieux – il était inaccessible et sans pitié. Ceux qui s'agenouillaient tout de suite, il les épargnait et en faisait ses vassaux ; ceux qui résistaient, il les vainquait sans merci, puis passait des familles entières au fil de l'épée, brûlait les palais royaux, rasait les cités et ravageait les campagnes. Dans sa fureur, il ressemblait à un dragon courroucé, destructeur et inaccessible à la raison. Sa passion était vanité, mais l'on disait que c'était aussi un magicien.

Cette rumeur était due à une mystérieuse amulette. Personne ne savait comment Zorashad se l'était procurée ; certains disaient qu'il l'avait découverte dans le désert dans la grande salle désolée d'une ruine, sous une colonne abattue ; certains qu'il la tenait d'un esprit qu'il avait abusé ; d'autres qu'une nuit, bien des années auparavant, il avait rencontré un animal mort sur une route solitaire, une créature qui ne ressemblait en rien à une autre bête que l'on eût aperçue sur terre et que, guidé par quelque instinct ou prophétie, il avait pourfendu la vésicule biliaire du monstre et y avait trouvé l'amulette sous la forme d'une pierre bleue, lisse et dure comme le jade. Mais quelle qu'en fût l'origine, le roi se mit à porter l'amulette suspendue à son cou, et qui pourrait en nier l'efficacité ? Il fut bientôt souverain de dix-sept pays, un empire qui s'étendait du nord au sud et de l'est à l'ouest pour atteindre de tous côtés les flots d'azur de la mer. On racontait que même le lion s'écartait de son chemin.

Comme les années de Zorashad s'ajoutaient aux années, sa vanité

s'ajoutait à sa vanité et peut-être que, sous le poids de celle-ci, il devint aussi un peu fou. Il imposa à ses vassaux des tributs exorbitants et se fit construire un temple où tous ses sujets étaient forcés de venir l'adorer comme un dieu.

Des statues en or de Zorashad furent érigées à Zojad et dans chacune des villes qu'il avait conquises, surmontant des inscriptions dorées incrustées dans le marbre blanc comme de la neige. Voici ce que disaient les inscriptions : « Contemplez avec terreur Zorashad, le Puissant entre les Puissants, Souverain des hommes et Frère des Dieux, dont l'égal ne se peut trouver sous le Ciel. »

Le peuple s'émerveilla et trembla, attendant à tout moment que les dieux frappent les villes d'une calamité ou de la foudre à cause de ce blasphème. Mais les dieux, à cette époque, considéraient les actes des hommes un peu comme les hommes considèrent le batifolage des tout petits enfants. Il y avait donc peu de chose à craindre du pays serein de Terre Supérieure, dont la sublime indifférence continua sans nul doute. Le danger existait, mais il prit une autre forme.

Zorashad avait pris pour caprice, lorsqu'il s'asseyait pour festoyer de nuit avec ses seigneurs, de faire amener et installer face à lui un grand fauteuil sculpté dans de l'os. Il appelait celui-ci le Fauteuil d'Incertitude. N'importe qui pouvait s'y asseoir, riche, prince ou mendiant, homme libre ou esclave, même le meurtrier et le voleur pouvaient s'asseoir à la table du roi, manger les mets les plus choisis dans des assiettes d'or et boire les meilleurs vins dans des coupes de cristal, et nul ne pouvait les en empêcher ni les traîner devant la justice. Tel était le décret de Zorashad. Mais à la fin du banquet, Zorashad pouvait leur faire ce que bon lui semblait – bien ou mal, selon son humeur ; car telle était, selon Zorashad, l'incertitude dont les dieux affublaient l'homme durant sa vie, il ignorait si le plaisir ou la souffrance, l'humiliation, le triomphe ou l'annihilation seraient son lot.

Certains de ceux qui s'asseyaient dans le fauteuil en os pouvaient être favorisés par le sort ; le roi-dieu leur donnait des pierres et des métaux précieux qu'ils pouvaient emporter.

Ils sortaient en le bénissant, heureux d'avoir tenté leur chance. Zorashad aurait pu les faire coudre dans une peau d'âne et pousser dans les rues sous le fouet jusqu'à l'aube. Il en condamnait d'autres à la hache. La position sociale ou les mérites de l'hôte ne faisaient aucune différence. Parfois les gens bien nés ou vertueux mouraient de manière horrible alors que les meurtriers repartaient en courant et en riant avec un bonnet rempli d'émeraudes. C'était un fauteuil où il fallait jouer, et la plupart des joueurs étaient des hommes désespérés, considérant que tout valait mieux que la vie que les circonstances les forçaient à subir. Pourtant, à l'occasion, un sage venait en s'imaginant

pouvoir mettre en défaut l'astuce du roi et devenir célèbre ainsi dans tout le pays. Nombreuses furent les têtes qu'ils laissèrent derrière eux, piquées sur la grande porte. En général, on peut supposer que le fauteuil en os demeurerait vide.

Un soir, juste après le coucher du soleil, un étranger entra dans la ville de Zojad, un homme de haute taille enveloppé dans une cape noire. Il passa dans les rues aussi silencieux qu'une ombre, mais, lorsqu'il parvint aux portes du palais où les gardes croisaient leurs lances, les chiens du roi se mirent à hurler dans leur chenil, les chevaux à piaffer et à hennir dans les écuries et les faucons à crier dans leur volière. Les gardes, inquiets, regardèrent autour d'eux à la hâte ; lorsque leurs yeux se reportèrent sur la rue, l'étranger s'était évaporé.

Il était dans la grande salle splendide de Zorashad. L'éclat de deux mille chandelles jouait sur sa cape et ne pouvait la transpercer. Il traversa la salle et les ménétrières se turent pour le regarder passer, même les oiseaux magnifiques dans leurs cages d'or cessèrent de chanter ; ils placèrent la tête sous l'aile comme s'ils ressentaient l'approche de l'hiver. L'étranger s'arrêta devant la table du Roi Zorashad.

— Je demande une faveur, ô roi, dit-il. M'asseoir dans le Fauteuil Incertain.

Zorashad éclata de rire. Il était heureux de cette distraction inattendue.

— Assieds-toi, je t'en prie, dit-il. — Et il commanda des bassins d'eau de rose pour que l'hôte s'y trempe les mains, qu'on lui donne les meilleurs rôtis et légumes et qu'on verse dans son gobelet des vins semblables au rubis et à la topaze.

L'étranger tira alors en arrière le pli de sa cape qui avait dissimulé son visage. Aucun de ceux qui le virent ne songea à s'émerveiller devant son extraordinaire beauté. Sa chevelure était d'un noir bleuté comme la nuit, ses yeux semblables à deux soleils noirs. Il souriait, mais ce sourire avait quelque chose de désagréable. Il caressa légèrement la tête du chien favori du roi, et l'animal s'enfuit pour aller s'abattre dans un coin.

— Ô roi, dit-il de sa voix qui ressemblait à une sombre musique, j'ai entendu dire que les hommes risquaient leur vie pour goûter à ce qui est servi à ta table. Te moques-tu de moi ?

Zorashad rougit de colère, mais les cris de ses seigneurs le firent regarder les assiettes que ses serviteurs avaient placées devant l'étranger. Là où avaient reposé le rôti et les pousses tendres était lové un serpent onduleux d'un vert de vase.

Zorashad cria. Un esclave fit disparaître le plat et en jeta le contenu dans un brasero ; assurément il craignait plus son roi que le

venin d'un serpent. Une nouvelle assiette fut apportée et les domestiques la couvrirent une nouvelle fois de nourriture à l'arôme riche. Pourtant, lorsque l'étranger prit son couteau, une fumée sembla entourer la table et, soudain, le plat grouilla de scorpions en colère.

— Ô roi, murmura l'étranger, plein de douceur et de reproche, il est vrai que seuls les hommes désespérés viennent manger dans ton fauteuil d'os en sachant que la mort est le prix possible de leur repas, mais ai-je l'air si affamé que je puisse me régaler de cette vermine, avec tous ses dards ?

— Il y a une sorcellerie dans mon palais ! vociféra Zorashad, et sa cour pâlit ; mais l'étranger demeura impavide.

On apporta un plat après l'autre, mais l'étranger se refusa à les manger, et nul ne pouvait lui en vouloir. Toutes sortes d'horreurs sortirent de ses assiettes, même les sucreries se transformèrent en cailloux et en guêpes. Quant au vin, le gobelet de blanc renversé puait l'urine et celui de rouge était indubitablement rempli de sang.

— Ô roi, dit l'étranger d'un ton chagrin, je pensais que tu avais coutume de répartir le destin avec impartialité, mais je vois que tu préfères habituellement occire tes hôtes à table.

Le roi bondit.

— Tu as gâché toi-même ta nourriture. Tu es un magicien !

— Et toi, sire, tu es un dieu, c'est du moins ce que l'on m'a dit. Un dieu ne peut-il se défendre du genre de tours infantiles dont peut être capable le premier voyageur venu ?

Zorashad, envahi par la rage, gronda à l'adresse de sa garde :

— Emparez-vous de cet homme et tuez-le !

Mais avant qu'un pied d'airain ait pu faire un pas, ou qu'une main gantée de bronze ait pu saisir une épée, l'étranger dit d'une voix des plus suaves : « Ne bougez pas », et aucun homme ni femme ne put remuer, et tous demeurèrent assis dans leur siège comme si leurs membres se transformaient en pierre.

Un silence profond tomba alors sur la table, tel un oiseau gigantesque qui replie ses ailes.

L'étranger se leva et alla se placer à côté du roi en train de se ratatiner et pourtant paralysé dans son fauteuil, s'inclina très bas et prononça d'un ton caressant les termes de l'inscription.

— Contemplez avec terreur Zorashad, le Puissant entre les Puissants, Souverain des hommes et Frère des Dieux, dont l'égal ne se peut trouver sous le Ciel.

Seuls les yeux du roi pétrifié pouvaient remuer. Dans toute la salle seuls les yeux remuaient, suivant tels des poissons étincelants et frénétiques l'avance du terrible étranger. Il fit le tour de la table en souriant.

— J'attends, roi magnifique, dit-il, la hache de ta vengeance. Je

t'en prie, lève-toi et punis-moi. Suis-je à ce point ton inférieur pour que tu ne daignes m'humilier davantage ? Suis-je destiné à devoir endurer éternellement la honte de ta pitié ? Parle.

Zorashad découvrit qu'il en était de nouveau capable. Il chuchota :

— Je vois que je t'ai fait du tort, ô Puissant. Relâche-moi et je t'adorerai, je te construirai un temple qui touchera le ciel. Je t'apporterai une tonne d'encens à l'aube et au crépuscule, et je sacrifierai toujours en ton nom.

— Je m'appelle Ajrarn, Prince des Démons, dit l'étranger, et à ces mots les deux mille chandelles vacillèrent et s'éteignirent. Je ne suis pas adoré mais craint par les hommes qui ne sont point dieux. Sous le ciel, sur terre ou dessous, moi et moi seul suis sans égal.

Zorashad gémit comme un chien battu.

Dans le rougeoiement réduit des braseros qui restaient seuls à brûler dans la salle, il vit la main du Prince qui venait vers lui et sentit l'amulette magique arrachée à sa poitrine. « Ceci est ta puissance, dit Ajrarn en la gardant dans sa paume, ceci, et rien d'autre. C'est ceci qui t'a fait craindre des hommes, c'est ceci qui t'a fait t'aimer. » Il cracha alors sur la pierre et la laissa tomber sur la table.

Aussitôt une flamme d'argent dansante jaillit là où il avait craché. La flamme mordit l'amulette ; elle rougeoya et sembla être chauffée à blanc, puis frissonna pour tomber en morceaux.

Il y eut un grondement dans la grande salle du roi. Les hommes, libérés du charme de la pierre, bondirent sur pied en se bousculant. Seul le roi demeura affalé dans son fauteuil, tel un vieillard malade de fièvre.

L'étranger avait, bien entendu, disparu.

Cette nuit-là se produisirent bien des miracles. Dans le palais de seize rois, seize présages. Beaucoup, endormis, s'éveillèrent en sursaut en criant à l'adresse de leurs prêtres pour qu'ils viennent déchiffrer un rêve. Dix d'entre eux parlèrent d'un énorme oiseau qui, ayant pénétré dans leur chambre, leur avait murmuré quelque chose d'une voix musicale. Dans cinq royaumes un serpent jaillit du foyer enflammé et prononça son message à voix haute. Et, au nord, un roi jeune et très beau, marchant sans sommeil sous la lune, rencontra dans son jardin un homme en cape noire dont le port était princier et qui lui parla comme un ami ou un frère et l'embrassa avant de le quitter, un attouchement aussi redoutable et excitant que le feu.

Et la substance de tous ces miracles, la nuit des seize rois, fut la suivante : l'amulette de Zorashad le Tyran est détruite et son pouvoir est mort.

La vassalité de Zorashad ne leur avait pas été douce. Les lourds tributs les avaient épuisés. Leur fierté était douloureuse comme une

vieille blessure. Ils s'unirent et livrèrent bientôt contre Zorashad, à l'est, une bataille colossale. Zorashad n'était plus un dieu. Sa main tremblait, son visage était blanc comme le papier. Son armée d'airain se déroba et l'abandonna ; il ne tarda pas à être lui-même occis. Mais ses anciennes cruautés ne furent pas oubliées. Tels des vautours les seize rois fondirent sur Zojad et la rasèrent. Le palais brûla, les salles du trésor furent pillées et le Fauteuil d'Incertitude fut réduit en esquilles. La famille de Zorashad fut passée au fil de l'épée, comme il avait passé lui-même tant de familles au fil de l'épée. Sept fils, douze filles et toutes les femmes de Zorashad périrent cette nuit-là, les vainqueurs abattirent même ses chiens et ses chevaux, même les oiseaux qui nichaient dans ses arbres, tant étaient fortes leur haine et leur peur. Ils se réjouirent ensuite d'avoir assassiné tout être vivant ayant appartenu au roi-dieu de Zojad. Mais un être vivant leur avait échappé.

Un enfant naquit cette nuit, la treizième fille de Zorashad. La mère, les soldats la découvrirent et l'occirent, mais une vieille, une nourrice, s'était emparée du bébé et enfuie avec elle. Elle courut sur la grand-route qui sortait de Zojad, entre les statues de Zorashad le dieu. Tout en courant, elle l'injurait. Avant l'aube, son cœur fragile céda en elle et elle tomba morte. L'enfant s'abattit sur les pavés de la route. Sous le choc, ses deux bras furent cassés et son visage mou à peine formé fut fracassé par les pierres pointues et les ronces qui le griffèrent tandis qu'elle roulait parmi elles. Ce ne fut que par hasard que les yeux furent épargnés. Elle émit un faible cri aigu de souffrance, mais seul le vent l'entendit, le vent et les chacals qui se glissaient vers la cité en cendres.

2 — La Fille du Roi Zorashad

Un homme vivait dans les collines qui dominaient Zojad. C'était un ermite, un prêtre. Son logement était une caverne, meublée d'effets simples, des tapisseries tissées en toile grossière, un lit de paille, et aussi un peu de magie. Les gens des villages alentour lui amenaient leurs malades pour qu'il les guérisse, ou bien venaient lui demander conseil. Une fois ou deux par an, il allait d'un lieu à l'autre prononcer quelques paroles pour les récoltes et prier pour avoir de la pluie ou du soleil, selon ce qu'il leur fallait. En retour, ils lui donnaient de menus objets : un bout de corde, un bol en terre cuite, et tous les deux ou trois jours on laissait non loin de chez lui un pot de miel, un pain ou un panier de fruits. Personne ne s'approchait de la caverne. Si l'on désirait lui parler, on se tenait sur le coteau proche et on l'appelait,

car, bien qu'ermite, il ne vivait pas tout à fait seul. Les animaux venaient parfois partager sa caverne, loups, ours, et même lions. Il ne les craignait nullement, ce saint homme, et eux pas davantage. Ils allaient et venaient comme bon leur semblait, et leurs regards se rencontraient fréquemment, l'œil doré de la créature avec l'œil sombre et tranquille du prêtre.

La nuit où Zojad brûla, le prêtre sentit la fumée et entendit le tonnerre lointain. Il monta en haut de la colline et vit le rougeoiement au bord du ciel. La lune était bleue de fumée et, à un moment donné, un gros oiseau vola devant et ses ailes produisirent dans l'air un bruit de rire sec comme l'os.

Le prêtre resta toute la nuit en observation sur la colline. Avant l'aube, il tomba dans une sorte de rêverie ou de transe. Il vit la fumée sur la longue route pavée qui menait à Zojad, et entendit les chacals qui aboyaient et un horrible gémississement aigu s'éleva des buissons en bordure de cette route.

Le prêtre revint à lui dans un choc. Il se leva et se hâta, sous l'effet d'une impulsion, de descendre de la colline en direction de la ville.

Le soleil se levait lorsqu'il atteignit la route. Elle était absolument déserte, il y avait un bon moment que personne n'était sorti de Zojad, pas même les soldats des seize rois qui avaient encore beaucoup à faire. Trois chacals avaient découvert le corps de la vieille femme... mais à côté d'eux le prêtre remarqua sur le pavé un bracelet en or qu'ils avaient rejeté, n'en ayant pas l'usage. Il vit ensuite un quatrième chacal, et celui-ci serrait entre ses mâchoires le corps minuscule d'un bébé.

L'enfant ne criait plus. Il était pratiquement mort et pendait de la gueule du chacal comme une poupée désarticulée. Néanmoins, avec cette curieuse compréhension typique de ce genre d'hommes, le prêtre-ermite sentit qu'il en émanait un soupçon vacillant de vie.

Il demeura absolument immobile et dit au chacal :

— Mon frère, je suis navré de te le refuser, mais ce que tu portes vit encore et ne peut donc t'appartenir.

Le chacal raidit les oreilles et son regard affronta celui du prêtre. Ce qu'il y vit, seul le chacal le sait, mais il déposa le bébé très précautionneusement, secoua ses pattes de devant comme s'il voulait les débarrasser de la poussière ou de l'admonestation, et courut rejoindre les trois autres à leur banquet sinistre mais sans reproche.

Le prêtre s'avança et prit l'enfant dans ses bras.

Il regarda ses blessures, le couvrit de sa cape et rentra chez lui à grands pas. Là, dans la caverne, il la soigna, redressa de son mieux ses pauvres membres bien qu'il sût que ses bras ne pourraient jamais être normaux, pansa la terrible défiguration de son minuscule visage et lui donna à boire une médication mêlée de lait de chèvre. Il travailla avec

habileté et compassion. Il ne perdit pas de temps en lamentations ou en colère inutiles, bien que l'état de l'enfant eût de quoi susciter les unes et l'autre chez quiconque. Il possédait une tendresse exempte de pitié. Il ne pleurait ni pour les morts ni pour les vivants. Il faisait ce qu'il pouvait et comptait fermement que les dieux feraient de même.

Tant qu'elle fut petite, la fille de Zorashad fut assez heureuse, bien que d'une étrange manière, compatible avec son milieu et son existence. Car la vie dans la caverne était calme, obscure et absorbante, et elle y apprit des leçons calmes, obscures et absorbantes – les pouvoirs de la magie blanche de la terre que pratiquait le prêtre. Elle apprit aussi les voies de la magie dont elle devait se méfier – la sorcellerie, la nécromancie, toutes ces avenues que les hommes approchaient au péril de leur santé mentale, de leur âme et de leur personne même, mais elle ne les considérait que comme une rangée de portes noires fermées à jamais et n'avait aucun désir d'aller y frapper ou d'en trouver les clés.

Durant cette période elle l'ignorait, comme seule peut le faire une créature perdue dans les choses extérieures. En fait, elle avait à peine conscience d'elle-même – elle était tout oreille, œil et pensée. Elle n'avait jamais regardé dans un miroir, n'avait jamais contemplé son visage en lambeaux ; elle n'avait jamais pleuré d'horreur outragée devant la chair cicatricielle distordue et ne s'était pas davantage émerveillée devant le front lisse comme la crème, les grands yeux et la chevelure de cuivre que son destin pervers lui avait laissés.

Malgré ses bras infirmes, elle avait un corps magnifique ; elle ne le remarquait pas, il exigeait peu d'elle. Bien que parfois ces bras, sinueux comme des arbres d'hiver, fussent taraudés et brûlés par la douleur, elle ne criait jamais de colère contre le sort qui la faisait ainsi souffrir. Durant sa courte vie, elle avait toujours souffert de manière intermittente, et il y avait toujours le doux prêtre avec sa pommade, et le léopard au flanc plus gravement déchiré qu'elle. Tous ses jours étaient éléments, soleil, neige, ombre, vent, eau claire, herbe volante, ramassage de simples, fabrication de charmes, heures sereines de leçons. Toutes ses nuits étaient charbons chauds rouge foncé dans le foyer, et charbons dorés des yeux d'animaux qui étincelaient doucement.

Le prêtre partait parfois en voyage et ne l'emmenait pas, mais cela lui était égal. Il la laissait pour qu'elle s'occupe de leur logement, pour soigner les animaux qui pouvaient venir. Elle n'avait jamais parlé à un humain en dehors du prêtre. Il y avait veillé car il savait, sans lui en vouloir, de quelle façon la tribu humaine la traiterait. Lorsque des hommes et des femmes venaient chercher de l'aide à la caverne, elle les regardait à travers le rideau en compagnie du renard et de l'ours,

et seul sortait le prêtre. Elle possédait une sorte d'innocence, une suavité malgré ses malformations, qui jaillissaient d'un cerveau intact et d'un cœur ouvert. Elle n'avait jamais été critiquée, ridiculisée, invectivée, haïe.

Un jour, alors qu'elle avait quinze ans, le prêtre était absent. Il était allé prier pour les récoltes des villages. A midi, alors qu'elle mélangeait des herbes dans la caverne, elle entendit un bruit de sabots à l'extérieur et alla rapidement regarder à partir de son point d'observation secret. Personne n'était jamais venu auparavant durant l'absence du prêtre, car les villageois connaissaient celle-ci et redoutaient la caverne et les animaux sauvages. Pourtant ces visiteurs ne venaient pas d'un village ou d'une ferme isolée. Même elle, qui n'avait jamais vu une telle magnificence terrestre auparavant, le comprit instinctivement, et elle fut très impressionnée.

Dix chevaux se tenaient à l'extérieur, piaffant, blancs et ébène, caparaçonnés d'or et d'argent. Chacun portait un cavalier, vêtu d'un éclat de soie, de métal et de bijoux, aussi brillant que la lune, mais le jeune homme assis sur le premier cheval ressemblait, à ses yeux, au soleil lui-même.

Elle ne s'imaginait pas qu'il pût parler, elle supposa qu'il se contenterait de passer son chemin, de la même manière que le fait le soleil, illuminant mais ne communiquant point.

Lorsqu'il appela soudain, elle en eut peur, car cela semblait trop réel.

— Tu es là, l'ermite ? s'écria-t-il, méprisant. Viens nous guérir, car nous sommes malades !

Et toute la compagnie éclata d'un rire grossier.

La fille de Zorashad le fixa à travers le rideau et une nouvelle sensation s'empara d'elle. Elle devina brutalement qu'il se moquait du prêtre, et qu'il était venu dans ce but ; mais ce n'était rien comparé à la fascination que la vue de ce jeune homme exerçait sur elle. Tout, sa réalité, sa moquerie même l'excitait. Il était prodigieux mais réel. Elle connaissait une partie de la terre. Elle devint toute joie, toute surprise. Elle n'avait rien demandé au léopard, rien que de l'adorer et de le soigner et il l'avait supportée sans broncher. Maintenant elle ne demandait qu'à adorer le jeune homme sur le cheval blanc.

Sous l'effet d'une force qui ne laissait place ni à la raison ni à la conscience de soi, tout oreille, œil et pensée, elle sortit de la caverne et se tint sur le versant de la colline pour le regarder fixement.

Sa laideur, dont on ne lui avait jamais parlé, était si terrible que les jeunes cavaliers reculèrent d'inquiétude soudaine. Mais bientôt le jeune homme, qui était roi et fils de roi, comprenant ce qu'elle était, une simple humaine hideuse et infirme, s'arrêta et se remit à rire.

— Que les dieux de l'Air Supérieur nous défendent ! s'écria-t-il.

Quelle apparition est-ce là ?

Voyant alors les grands yeux braqués sur lui, il finit par se sentir mal à l'aise et demanda :

— Que regardes-tu ainsi, monstre stupide ?

— Toi, dit-elle, parce que tu es si beau.

Elle parla sans honte ni gêne, à sa manière douce et spontanée. Mais l'un des compagnons du roi lança :

— Méfie-toi ! Elle veut te foudroyer, monseigneur, te rendre aussi horrible qu'elle. Assurément c'est une démonsse, et elle a le mauvais œil. Ses bras sont tordus comme des sarments.

Sur ce le roi prit son fouet et la frappa sur la joue et le cou. La fille de Zorashad tomba sans un mot.

— Une cicatrice de plus ne compte pas dans ce visage, lui dit le roi. Va masquée à l'avenir, autrement tu suriras le vin dans les outres, tu feras tourner le lait des vaches et tous les miroirs se briseront dans le pays !

Elle avait toujours appris promptement : tel était son don. Elle apprit vite une fois de plus.

Le roi s'en fut dans les bois avec ses amis pour chasser le cerf avec des flèches, et la fille de Zorashad demeura allongée au même endroit, la douleur du fouet lui brûlant toujours la joue, et la douleur de cet autre fouet, pire que la première, le fouet de la langue cruelle lui brûlant le cœur.

C'est ainsi que le prêtre la découvrit lorsqu'il revint au crépuscule avec des lucioles qui courtoisaient sa lampe.

Il vit qu'un grand malheur était tombé sur elle ; nul doute qu'il en devina la nature. Seule la chance lui avait permis de la protéger aussi longtemps. D'ailleurs il était désormais âgé et ne pourrait continuer de la garder ainsi. Il ne posa aucune question mais lui caressa les cheveux un petit moment, puis il entra et fit du feu. Elle ne tarda pas à le suivre et leva vers lui son visage terrible.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais dit ce que je suis ? fit-elle doucement.

— Tu es toi-même. Que dois-tu savoir de plus ?

— Non, je ne suis pas moi-même, car je me suis toujours crue semblable au reste de l'humanité. J'ai maintenant appris que je suis un monstre, avec une apparence qui fait rire et trembler, et des membres tordus – un homme est venu ici aujourd'hui et me l'a dit, ensuite je suis allée à l'étang et j'ai attendu que les vaguelettes se calment et j'ai vu tout ce qu'il a dit et pis encore. Si tu m'as découverte ainsi à la naissance, pourquoi ne m'as-tu point tuée ? Pourquoi me laisser souffrir ?

— Ce ne fut point mon choix, mais le tien. Si tu ne peux supporter de vivre telle que tu es, tu en sais assez pour te préparer un breuvage

qui mettra fin à tous tes maux, et je ne t'en empêcherai point, même si j'en éprouve du chagrin.

Alors la fille éclata en sanglots, car elle aimait la vie comme la plupart des êtres vivants qui ont connu un peu de liberté et de bonheur au monde.

Le prêtre la réconforta et dit :

— Assieds-toi, et je vais te révéler quelque chose. Tu n'es pas entière, car tu n'as aucun passé, aucune raison qui explique ton fardeau et ton malheur. Je vais te donner tout ceci. Alors tu décideras de ce qui doit être accompli.

Il lui raconta donc tout, car il savait tout. Comment il le savait n'est pas certain. Peut-être le déduisit-il d'après les bavardages des villageois, le bracelet d'or abandonné, la robe royale dans laquelle l'enfant était enveloppée. Peut-être le découvrit-il d'une autre manière, une manière plus étrange. Quoi qu'il en fût, il savait tout : et elle le sut bientôt elle aussi, de la domination de Zorashad jusqu'à la venue du Prince des Démons, de l'extinction de l'amulette jusqu'à la mort de la nourrice et au bébé défiguré.

Lorsque le prêtre eut fini, elle resta assise en silence, pendant un moment. Puis elle dit :

— Je suis donc la treizième fille d'un tyran défunt. Et sa ville de Zojad ?

— Zojad a été rebâtie sur ses propres ruines.

— Qui règne donc à la place du tyran ?

— Un roi, le fils de l'un des seize rois qui se dressèrent contre Zorashad.

— Le fils d'un roi, fit-elle. Quelque chose me dit que l'homme qui m'a parlé aujourd'hui est de cette race. Se peut-il que ce soit celui qui règne ici ?

Et le prêtre ne lui répondit point.

Elle n'était plus comme avant (comment l'aurait-elle pu ?) bien qu'elle eût repris la vie calme et utile de l'ermite. Elle ne reparla plus de sa douleur, intérieure ou extérieure. Sa spontanéité avait disparu avec sa joie. Ses yeux, regardant quelque chose de beau, une feuille, une bête, un ciel, étaient désormais emplis d'une soif vide et irréalisée. Lorsque la lune se levait tel un présage d'argent au-dessus de la terre, son visage n'arborait plus d'adoration et d'émerveillement, et quand les saisons ajoutaient leurs voiles de couleurs différentes aux forêts et aux collines, elle se contentait de dire : « Maintenant c'est l'hiver, maintenant c'est l'été », et jamais rien d'autre. Une nouvelle chose s'était modifiée en elle. Elle s'était mise à porter un masque de toile qui lui cachait tout le visage en dehors des beaux yeux et du front, et des gants sur ses mains déformées mais agiles.

Le vieux prêtre mourut alors et une belle partie d'elle-même mourut avec lui, la partie essentielle d'elle-même, toute sa résolution. Il passa sereinement hors de ce monde, elle resta angoissée en celui-ci. Elle pleura sur sa poitrine et l'enterra bientôt, demeurant seule, abandonnée dans le silence.

Les mois qui suivirent, peu nombreux furent ceux qui vinrent jusqu'à la caverne pour être soignés, uniquement des voyageurs de villages distants qui n'avaient pas encore appris la mort du prêtre. Le jour même de son enterrement, une femme s'était tenue sur la pente avec un bébé malade en criant à l'aide. Lorsque l'étrange fille masquée sortit avec sa chevelure rouge foncé et son pas pesant, la femme recula à la hâte et s'écria :

— Non, non pas toi... où est le prêtre ?

— Il est mort, répondit la fille.

Et elle ajouta automatiquement, parce qu'elle avait hérité de ses médicaments et de son devoir, sinon de la réalité de sa compassion :

— Est-ce l'enfant ?... Je peux faire...

Mais la femme, ayant perçu chez elle, malgré le masque et la voix basse, toute sa laideur et son absence de tendresse, fit un signe contre le mauvais œil et s'enfuit. Ce fut comme une blessure, une nouvelle blessure faite sur l'ancienne, non parce que la fille s'était sentie haïe mais parce qu'elle avait fait défaut au prêtre.

Un jour elle eut seize ans. C'était le tournant de l'automne. L'hiver vint.

Durant tout l'hiver la fille de Zorashad vécut dans la caverne. Même les animaux ne venaient pas à elle, ils avaient oublié la route. Seules la douleur et la solitude lui tenaient compagnie, et une sorte de rage, inexplicable et mortelle.

Chaque nuit elle restait allongée dans le berceau de noirceur et bientôt un rêve éveillé s'empara d'elle. Elle vit son père, Zorashad, vêtu de métal sombre, chevauchant dans une vaste cité, les gens s'abattant sur le visage, terrifiés devant lui, alors que les torchères flamboyaient sur le toit des palais et des temples. Bientôt le rêve se modifia quelque peu, lentement et par degrés. Au début, elle chevauchait au côté de son père dans une robe royale, tenant un beau masque de porcelaine devant sa figure détruite – un masque si excitant et vivant que tout le monde croyait qu'il s'agissait vraiment de son visage, et elle était renommée pour sa beauté. Mais quand vinrent les nuits les plus cruelles de l'hiver, transformant en épieux de jade vitreux les roseaux au bord de l'étang, son rêve aussi devint plus froid et plus cruel. Elle chevauchait désormais dans le palais de Zorashad, vêtue de fer et masquée de fer, un grand diadème sur sa chevelure. Elle régnait sur Zojad, et sur les seize cités vassales, de la même manière que lui ; elle était la fille du roi, Zorayas, reine et

impératrice, et les captifs titubaient enchaînés derrière son chariot, et parmi eux le jeune roi qui s'était moqué d'elle. Tous ceux qui la voyaient en regardant le visage masqué qui ne révélait que les beaux yeux, le front clair et les cheveux épais, chuchotaient qu'elle cachait ainsi sa beauté et non quelque laideur. Zorayas était tellement belle que si elle venait à se démasquer, sa magnificence les foudroierait comme un coup de tonnerre.

Une nuit, agitée par cette fiction glorieuse et torturante, elle se leva d'un bond, courut à l'extérieur et cria très fort d'une voix qui ressemblait à de la glace qui craque : « Que dois-je faire » et elle se jeta au sol, appuya l'oreille contre celui-ci comme si elle écoutait une réponse.

Une réponse vint. En vérité elle sembla provenir de la terre, ou de Terre Inférieure, peut-être. Elle vit devant elle une rangée de portes, toutes closes, certaines portant une clé prête à être tournée dans la serrure, d'autres aux clés empilées ensemble parmi les ombres. C'étaient les portes de la magie noire dont le prêtre lui avait dit de se méfier et que, jusqu'alors, elle n'avait jamais songé à franchir.

Mais la fille de Zorashad mit l'image de côté. Elle détourna la tête et revint dans la caverne, plus froide que la nuit froide.

Au matin, une voix la réveilla, l'appelant de l'extérieur de la caverne, appelant à l'aide. C'était la première voix qu'elle eût entendue qui l'appelât elle, et elle seulement, de cette manière. Malgré sa réserve, son cœur se sentit soulagé. Quelqu'un avait appris sa présence en ce lieu, qu'elle avait été l'apprentie du prêtre. Quelqu'un avait besoin de sa gentillesse, la suppliait.

Le besoin d'être nécessaire, d'être utile ; un présent.

Elle sortit, hésitante, sur le fil du rasoir, supposant que c'était peut-être là la réponse à sa question.

Un homme se tenait parmi les arbres givrés. C'était un colporteur, sa charrette de marchandises à proximité. Un homme basané avec de petits yeux brillants et un sourire narquois. Il s'inclina, plus poli qu'un prince.

— Quel est ton mal ? lui demanda la fille de Zorashad.

— Ah, madame, un serpent m'a mordu dans la forêt... ma botte a absorbé la majeure partie du coup, mais je crois que du poison est entré en moi. Je suis très faible, ma tête vacille. Mais j'ai entendu parler d'une prêtresse habile à guérir, par ici.

Le masque de toile ne semblait pas le gêner, ni la proximité de la caverne, car il clopina plus près.

— Je t'aiderai, dit-elle.

— Sois bénie, dame. Puis-je entrer dans la caverne ?

Elle fut surprise qu'il ne redoutât point la caverne, mais elle, il ne la craignait pas davantage. De près, il était plus grand qu'elle ne

l'avait cru et possédait une présence puissante, une sorte d'odeur et d'aura masculines. Elle avait l'habitude du prêtre, impersonnel, sans agressivité. Cet homme n'était pas du tout comme cela. Elle le fit entrer et il s'appuya lourdement sur son épaule, puis s'affala sur le matelas à côté du feu.

Elle alla prendre rapidement les pommades et de l'eau propre, et se pencha sur lui.

— Quel pied ?

— Celui-ci, dit-il, et il se saisit d'elle.

Ce fut trop brutal et la surprit. Il la projeta au sol et, comme elle se débattait, il la frappa et sa tête vacilla comme il avait dit que le faisait la sienne.

« Douce et gentille fille, dit-il en dégrafant sa ceinture et en lui liant les mains au-dessus de la tête en un clin d'œil, ce n'est pas au pied qu'un serpent m'a mordu, mais ici, – et il lui montra son aine. – Tu vois comme ça gonfle ? Est-ce que ça ne te fait pas de peine ? Regarde comme il fait saillie, et toi seule peux le guérir. » Elle se débattit et cria mais il lui enfonça son masque dans la bouche. « Ça ne me fait rien qu'elles soient laides, déclara-t-il, bien qu'avec un tel visage, tu sois vraiment repoussante. Est-ce un ours qui t'a mordu ? Eh bien, un autre ours va te mordre, maintenant ! » Il lui arracha sa robe et enfonça ses dents dans la partie supérieure de son sein, de telle sorte qu'elle cria encore, et il l'a frappa une deuxième fois ; toute énergie la quitta alors.

Elle resta couchée sous lui en une rage cauchemardesque et impuissante d'horreur, de souffrance et d'hébétément. Elle ne pouvait retrouver sa voix ni ses forces pour le repousser. Il était lourd et déterminé dans cet art.

Il lui malaxa la chair de ses mains toujours en mouvement et trépigna sur elle comme s'il voulait escalader une montagne et devait désespérément trouver des prises. Sa bouche pendait grande ouverte et il haletait pour respirer, mais ses yeux ne laissaient aucun doute quant à l'ascension et au sommet. Il bava sur ses seins, serra les dents dessus et introduisit de force son outil brûlant à travers l'étroitesse de la porte de sa virginité en trois grands spasmes d'un fol effort. Elle ne peut même pas hurler, il produisit les seuls bruits qui accompagnèrent leur union d'infortune. Ayant pénétré de force dans sa citadelle avec un bélier au bec de bronze, il arpenta violemment les ténèbres sanglantes et beugla lorsque son désir jaillit de lui, il rua, se cabra, la meurtrissant une nouvelle fois tandis que ses mains s'accrochaient à elle, et ce jusqu'à ce que la dernière goutte fût extraite.

Il la quitta, ricanant et tout à fait satisfait de son acte. Elle demeura allongée un long moment, jusqu'à ce que la lumière jaune de l'après-midi salisse la forêt. Elle se traîna ça et là, nettoyant les

blessures qu'il lui avait infligées, appliquant les pommades. Elle ne pleura point. Plus tard, elle alla lentement contempler les roseaux de jade qui crépitaient près de l'étang gelé et les arbres d'obsidienne qui s'évanouissaient dans un coucher de soleil saumâtre.

Quelque chose d'elle-même avait survécu aux trois incendies glacés, la flagellation cruelle, l'abandon par la mort et le viol transperçant. Mais ce qui avait survécu était un bâton de fer, gelé plus à cœur que les roseaux roidis et les arbres froids. Bien qu'il ne s'agît point de ce qu'elle cherchait, elle avait eu sa réponse. Elle ne tarda point à rentrer à la caverne.

Elle se débarrassa de tout l'amoncellement d'objets, tria les articles dont elle aurait besoin et effectua les préparatifs nécessaires. Un long moment, après la descente de la lune, elle resta assise à fixer la coupe de son propre cerveau, attirant avec entêtement sa volonté et son savoir.

Deux heures avant l'aube, un coup de tonnerre retentit dans la forêt ; une pluie de grêlons tomba ; un vent tourbillonnant poussa des cris rauques parmi les troncs d'arbres. Zorayas avait ouvert la première porte noire de la sorcellerie.

Une heure avant l'aube, le colporteur, qui était couché dans une cahute abandonnée à la lisière de la forêt, se réveilla en découvrant à son côté une fille qu'il distinguait mal dans la pénombre. D'une manière doucereuse et charmeuse, elle dit : « J'ai entendu dire que tu souffres d'une morsure de serpent qui a provoqué une enflure ici. » Et elle le toucha de telle manière que le colporteur s'intéressa beaucoup à elle. Pour une raison ou une autre, il ne songea point à lui demander comment elle l'avait découvert ni comment elle avait appris ce qu'il avait dit la veille à l'idiote de la caverne. Il ne tarda point à faire rouler l'étrangère sur le dos et à la monter ; il la pénétrait lorsque quelque chose le surprit : l'impression n'était pas ce qu'elle devait être. Le colporteur jeta un coup d'œil vers le bas et hurla de terreur.

Il chevauchait une bûche de bois et avait, cette fois, enfoncé son phallus dans les mâchoires grimaçantes d'une énorme vipère noire qui les referma avec un claquement venimeux.

Dans toutes les terres alentours, les choses allaient comme elles l'avaient toujours fait. Les champs furentensemencés, les troupeaux menés à paître et, dans les villes, les hommes peinaient et prenaient leur part de misère et de plaisir, les rois paressaient sur leurs couches soyeuses et les belles femmes regardaient leurs miroirs et soupiraient d'admiration en contemplant leur propre image. Au cœur de tout cela, tel le ver dans la pomme, le termite dans la marquetterie, la sorcellerie était à l'œuvre, dévorant la sève ; bientôt la pomme s'ouvrirait, la

poutre tomberait et le pays sursauterait de peur.

Peut-être certains devinèrent-ils – le chasseur qui vit des lumières clignoter au-dessus des arbres de la forêt ; la mendicante qui, passant au crépuscule près de la caverne du vieil ermite, aperçut une volute de fumée qui y entraît et prenait la forme d'une bête bien spéciale, avec le corps d'un lion et la tête d'un hibou. On racontait alors des histoires sur la sorcière masquée de la caverne, l'ensorceleuse.

Elle avait tué le prêtre, disait-on, et ses amis étaient des démons, les petits démons inconséquents de Terre Inférieure, les Drin, la lie de la sombre hiérarchie d'en bas, qui obéissaient à la volonté des magiciens puissants, n'ayant aucune véritable initiative propre. Avec l'aide des démons, cette sorcière avait occis un pauvre colporteur, et de la plus horrible des manières. Que ferait-elle ensuite ?

Il est même possible qu'à Zojad des hommes eussent entendu parler de la sorcière. Peut-être en riait-on.

Le colporteur avait été un catalyseur involontaire. Les desseins de Zorayas étaient désormais guidés par ses rêves. La fille de Zorashad, la sorcière. Elle se rappelait le jeune roi au fouet et à la langue méprisante, elle se rappelait qu'il était assis sur le trône de son père défunt. C'était son trône à elle. Ce tort la pénétrait plus profondément que tous les torts qui avaient suivi, le viol même ; ceux-ci étaient oubliés. La malédiction de la laideur et de la spoliation demeurerait.

Une nuit de plein été, alors que le jeune roi était assis à table à Zojad, les lumières de la grande salle commencèrent à baisser et à faiblir et, dans son plat, bondit la volaille qui venait d'être déposée devant lui. Elle sembla agiter les ailes, les yeux – faits de deux bouts de quartz convexes – fixés sur le roi. Il bondit sur pied et l'oiseau retomba aussitôt. Le roi, soucieux de ne pas paraître effrayé, ordonna pour plaisanter au découpeur de réduire la volaille en portions avant qu'elle ne s'envole entièrement mais, dès l'instant où le couteau l'entama, il en tomba une boule de verre qui, roulant au bas de la table, s'écrasa en morceaux sur le plancher. Et parmi le verre gisait un parchemin.

La cour resta stupéfaite devant ce miracle, mais le roi, arrogant, se pencha, prit le rouleau et le lut. Il disait :

« Qu'est-ce qu'une cicatrice de plus, ô roi ? Je te le dis : une cicatrice de plus pour moi, c'est une couronne de moins pour toi. »

Aussitôt, le roi devint gris comme de la cendre, car il se souvint immédiatement – sans être sûr des circonstances – du jour, un an auparavant, où il avait fouetté le visage de la fille infirme. Une horreur noire l'envahit. Il flaira la sorcellerie de la même manière que le lapin sent le chien de chasse.

Pourtant, rien d'autre ne se produisit cette nuit-là, ni les cinq nuits suivantes.

La septième nuit, comme le roi était assis dans ses jardins, sous les étoiles, une femme voilée se glissa entre les arbres. Il la prit pour une servante, jusqu'à ce qu'elle se rapproche et lui chuchote à l'oreille : « Me voici. » Ni plus, ni moins, mais à ces mots le roi se mit à trembler violemment et cria à la garde. Elle arriva promptement au pas de course et découvrit le roi qui tremblait dans son fauteuil avec la femme voilée à son côté. « Un instant », fit-elle, et elle effectua trois ou quatre passes dans l'air de ses mains gantées. Qui peut dire ce qui se produisit ensuite ? On dit que tous les gardes tombèrent raides morts, que des Drin au visage bleu jaillirent du sol, portant leur armure et leur épée, et qu'ils grimacèrent un sourire, prêts qu'ils étaient à servir leur maîtresse, la magicienne. Elle rejeta alors son voile et elle aussi portait une armure de fer noir ciselé d'argent, un ouvrage d'une folle beauté que ces démons lui avaient fabriqué, et sur le visage un masque de fer qui avait les traits d'une belle femme et ne laissait voir que le front, les yeux et la chevelure torrentielle. De son gantelet elle désigna le roi, et quelle transformation ne lui fit-elle pas subir ! Il sembla rétrécir, se ratatiner, s'enrouler comme une feuille morte... et bientôt il ne resta plus de lui qu'un lézard sec perdu sur le fauteuil, qui descendit soudain à toute allure et s'enfuit dans le jardin ténébreux, non sans que Zorayas lui ait écrasé la queue de son talon.

Zorayas eut un sourire sous son masque, son sourire flamboyant défiguré, mais les lèvres de fer étaient implacables et aucune émotion ne les troublait.

Accompagnée de sa garde de Drin, elle pénétra impérieusement dans la grande salle du palais et y convoqua toute la cour du roi.

— Regardez-moi ! déclara-t-elle. Je suis maintenant votre souveraine, et je vous gouvernerai comme mon père a gouverné Zojad il y a bien longtemps, car je suis Zorayas, treizième fille de Zorashad. Je ne prétends pas être une déesse, il est vrai, mais je prétends posséder davantage de pouvoirs que quiconque dans les dix-sept pays qui s'étendent en tous sens jusqu'aux flots d'azur de la mer. Servez-moi, si vous le désirez, et vous prospérerez. Défiez-moi et voyez, je vous remplacerai par mes suivants les Drin, les Petits de Terre Inférieure. Vous pouvez aussi aller chercher votre roi dans le jardin, sur ses quatre pattes de lézard, que je vous donnerai si vous désirez décamper comme il le fait maintenant avec sa queue brisée.

Sur ce, les Drin applaudirent en gloussant, et la cour au visage blême tomba prudemment à genoux pour l'adorer.

C'est ainsi que Zorayas devint reine de Zojad et que de nouvelles statues furent érigées dans la ville pour remplacer celles qui avaient été fondues par les seize rois. Pourtant elle ne prétendit jamais au titre de déesse ; ses sortilèges suffisaient à installer la crainte au cœur des hommes. Et avant longtemps les armées se remirent à pousser à Zojad,

des armées de bronze et de fer, et elle regagna les seize pays qui avaient été perdus lorsque l'amulette de Zorashad avait été détruite.

3 — Le Pavillon Étincelant

Bien des contes furent alors rapportés sur la Princesse de Fer qui chevauchait en tête de son armée ; certains étaient vrais, d'autres non. C'était une puissante sorcière, elle se couvrait le visage parce que celui-ci brûlait comme du feu, transformait en granit ou fondait comme sous l'effet de l'acide quiconque le contemplait ; mais d'autres disaient qu'elle était tellement belle qu'aucun homme ne pouvait la regarder sans perdre l'esprit, qu'un seul de ses sourires pouvait assombrir la lune et un froncement de ses sourcils tuer le soleil.

En un an, elle eut reconquis tout ce qui lui avait été arraché, et davantage encore, et elle était assise dans sa mystérieuse tour d'airain, ou sur le grand trône de Zojad avec son masque de fer ; elle régnait avec une main de fer ; si elle n'était pas heureuse, elle n'était pas impuissante sur terre et brûlait d'une flamme d'orgueil qui semblait aussi féroce que la plus grande des joies.

Vint un jour où tout fut accompli : son empire vaste et infrangible, sa renommée assurée, tous ses buts atteints, ses espoirs satisfaits et plus rien ne restait... à part un vide qui se précipita comme une mer froide et lui inonda le cœur.

Elle resta assise, songeuse, et de cette mer froide s'éleva un ultime rêve, un rêve si hardi, si impossible qu'il éclaira à nouveau son monde d'une lumière éclatante.

Elle avait exercé toutes ses vengeance – sur le roi qui s'était moqué d'elle, sur les seize autres rois qui avaient occis Zorashad et pris son patrimoine ; un seul être demeurerait qui ne lui avait rien payé en récompense de ses années de doute et d'humilité et de sa figure détruite. Cet être, celui qui avait tout commencé par sa vengeance tranquille ; le souverain des Terres Inférieures, maître des Vazdru, des Eshva, des Drin, le Premier des Seigneurs des Ténèbres : Ajarn, Prince des Démons.

Sur cette impulsion, le cœur de Zorayas bondit. Pourtant, elle ne se vanta point à voix haute ainsi que l'avait fait Zorashad. Elle ne dévoila point ses intentions et se rendit une nouvelle fois jusqu'à sa haute tour d'airain. Et là, sous les éclairs de feu d'un bleu sans éclat, elle franchit nuit après nuit les portes du Pouvoir qui désormais lui étaient familières.

Elle se tint enfin dans sa tour et appela les démons qui

apparaissaient sur terre sous la forme d'animaux étranges et de monstres, les Drindra, les Drin les plus bas, les plus bêtes et les plus malveillants de tous. Bientôt la salle octogonale fut emplie de créatures grognantes, gémissantes et caquetantes qui décampaient devant le doigt d'acier de la princesse.

— Taisez-vous et écoutez ! ordonna-t-elle, car je veux vous poser des questions.

— Nous sommes vos esclaves, incomparable maîtresse, la flattèrent les Drindra en bavant sur ses bottes et en léchant le sol à ses pieds.

— Non ! dit Zorayas d'un ton glacial, vous êtes les esclaves de votre seigneur, Ajrarn le Magnifique, et c'est lui que je veux connaître.

Alors les Drindra rougirent et frissonnèrent, car ils aimaient leur prince avec passion et aussi le craignaient avec ferveur. Zorayas savait qu'elle devait se montrer prudente, car les questions sur les us de Terre Inférieure étaient particulièrement difficiles à poser : on ne pouvait forcer aucun démon à parler sincèrement mais seulement à confirmer ou à infirmer les suppositions de l'interrogateur et, même dans ce cas, ils s'efforçaient encore de le duper.

— Il est connu, commença-t-elle donc, que certains objets particuliers subjuguent et font venir des Eshva et des Vazdru. Se peut-il qu'il existe des objets qui appellent même Ajrarn le Magnifique ?

Les Drindra caquetèrent ensemble et dirent :

— Non, non, incomparable reine, rien de semblable ne peut être fabriqué par des mortels.

— Ai-je dit des objets fabriqués par des mortels ? Je pense à de curieux pipeaux d'argent façonnés en Terre Inférieure comme jouets pour les amis et les amants. En existe-t-il, et peuvent-ils appeler Ajrarn ?

— Oui, sifflèrent les Drindra d'une voix lugubre. Il en existe.

— L'un de ces pipeaux peut-il donc se trouver sur terre ?

— Comment se pourrait-il qu'un tel pipeau eût pu atteindre la terre ?

— Ce n'est pas ce que je vous ai demandé ! s'écria Zorayas, et elle heurta ses poings de fer ; alors un éclair de feu d'acier jaillit comme un fouet et fit sursauter et cracher les Drindra.

— Sois gentille, douce maîtresse, gémièrent-ils, tu as raison, et ta sagesse rougeoit comme un joyau précieux.

— Combien existe-t-il sur terre de ces pipeaux ? Sept ? (Les Drindra se lamentèrent et ne voulurent pas répondre.) Plus de sept ? Moins de sept ?

— Oui.

— Trois ? demanda Zorayas. Deux ? — Puis avec colère : Seulement un ?

Et les Drindra approuvèrent.

— Où repose-t-il donc ? Sur terre ? Sous l'eau ?

— Oui.

— Sous la mer ?

— Oui !

Zorayas lâcha un cri de dérision et les Drindra plièrent l'échiné.

— Oui, en vérité, dit-elle, j'ai entendu parler d'un tel pipeau – la tête de serpent que votre seigneur donna à un adolescent qui lui était cher, il y a cent mille ans – Sivesh, qui gît au fond de l'océan là où Ajrarn l'a noyé, le pipeau d'argent autour de son cou délicieux, qui n'est plus qu'ossements désormais.

Les Drindra remuèrent la queue et chuchotèrent un « oui » semblable à la vapeur de l'eau jetée sur le métal brûlant.

Zorayas aurait pu se transformer en poisson et descendre à la nage jusqu'au pipeau enchanté, mais il était très dangereux pour un mortel – même un magicien – de prendre la forme d'un animal, ou toute autre forme que la sienne, car fort rapidement il oubliait ses valeurs et son raisonnement humains et se mettait à penser exactement comme la créature dont il avait pris la forme. Nombreuses étaient les histoires de sorciers qui, afin d'éviter quelque calamité ou pour découvrir quelque secret, s'étaient changés en quadrupèdes, reptiles ou oiseaux et n'avaient pas tardé à oublier tous leurs sortilèges et même qui ils étaient, et avaient donc continué à galoper, ramper ou voler jusqu'à la fin de leurs jours. Zorayas emprisonna donc l'un des Drindra par un sortilège terrible et le força à aller chercher le pipeau, ce à quoi il répugnait énormément.

— Sois rassuré, lui promit Zorayas, je ne désire qu'honorer ton Prince, et non l'irriter, car il est indirectement la cause de ma bonne fortune actuelle.

Ainsi subjugué, le Drindra descendit à travers les eaux de la mer en un lieu où des os blancs comme lait gisaient sur le sable. Là, les créatures de l'océan s'étaient rassemblées, émerveillées, mille ans auparavant, les demoiselles des mers aux tresses vert de glace avaient embrassé de leurs lèvres froides les lèvres encore plus froides de l'adolescent défunt, avaient touché de leur langue froide et pointue les deux gemmes de sa poitrine, le triple trésor de son aine. Mais Sivesh n'avait pas bougé. Seuls les courants lui peignaient les cheveux, comme l'avaient fait naguère des doigts démoniaques, et ses grands yeux paraissaient pleins de larmes de la tragédie et du désespoir. Le peuple de la mer avait fini par l'abandonner, l'eau le gomma et ne laissa plus que ses os... et le pipeau d'argent autour de son cou.

Le Drindra arracha l'objet en jacassant, revint à tire-d'aile dans la tour d'airain de Zorayas et jeta à ses pieds le pipeau autour duquel s'enchevêtraient encore des algues.

Zorayas saisit le pipeau et le regarda fixement, pendant une heure ou davantage.

Elle fit alors construire un curieux pavillon dans les grands jardins du palais, avec des murs de granit noir comme le jais. Les murs étaient dépourvus de fenêtres et le plancher était recouvert de briques d'or pur, pourtant le plafond du pavillon était ce qu'il recelait de plus étrange. Il était fait d'un verre terne et noir comme l'encre, qui ne réfléchissait pas la lumière et à travers lequel on ne pouvait rien voir ; çà et là y étaient incrustés des diamants pâles, des saphirs, des zircons, suivant les configurations exactes des étoiles. Telle était la perfection de cet ouvrage qu'en levant les yeux à l'intérieur du pavillon on pouvait penser qu'il n'y avait là aucun toit, mais seulement le ciel nocturne avec ses petits feux au-dessus de la tête. A un bout de la pièce, face à la porte à double battant, pendait une épaisse cordelette de velours.

Dans ce pavillon, près de la cordelette, Zorayas resta assise, le pipeau à tête de serpent à la main tandis que la lune se levait et que les cloches de Zojad sonnaient les heures de la nuit. Bientôt la lune sombra et elles annoncèrent le dernier quart avant l'aube. Zorayas porta alors le pipeau jusqu'à la petite fente dans son masque, et souffla.

Il n'en sortit aucun son. Du moins aucun son qu'on pût entendre sur la terre. Mais soudain l'air fut empli d'un tonnerre étincelant et la porte à double battant laissa passer un éclair. Zorayas tendit la main, tira la cordelette de velours vers la gauche et les portes se refermèrent en claquant. Cependant l'éclair se transforma en une forme qui ressemblait à un énorme dragon, de la lave en fusion dégouttant de sa bouche comme vingt langues.

Mais Zorayas se contenta de dire :

— Du calme, ô Très Glorieux. Je suis protégée de ton haleine enflammée par mes sortilèges. Ne me permettras-tu point de te voir ainsi que l'a fait mon père Zorashad ?

Sur ce, le dragon parut fondre et disparaître, et au beau milieu du pavillon se tint alors un très bel homme de haute taille avec une cape noire semblable à des ailes.

Zorayas le regarda et ses sens se troublèrent devant cette beauté, cependant que son cœur bondit, mais de triomphe.

— Seigneur des Ombres, dit-elle, pardonne à ta servante de t'avoir attiré ici. Par accident j'ai découvert ce pipeau et, sachant grâce à une fable ancienne qu'il t'appelait, comment pouvais-je résister à l'opportunité de te contempler sous ta vraie forme, ô Prince des Princes ?

Elle connaissait la vanité des Démons et s'était adressée à lui exactement comme il le fallait. Ajrarn ne semblait ni menaçant ni

interrogateur, seulement un peu amusé.

— Tu dois donc aussi savoir, souligna-t-il, que m'ayant invoqué, tu peux me présenter une requête.

— Tout ce que je demande, ô Très Incomparable, c'est de t'admirer, te remercier et te rendre ce pipeau qui t'appartient de plein droit.

Elle s'avança vers lui et lui tendit le pipeau qu'il prit, et le contact de sa main fut semblable à une flamme glacée à travers le gant même, ce qui fit crier de douleur ses pauvres doigts noueux, palpiter toutes les cicatrices de son visage abîmé ainsi que les marques qu'avait laissées le colporteur sur ses seins et entre ses cuisses, qui furent baignées de feu. C'est alors qu'elle entendit sonner à Zojad la cloche qui annonçait le lever du soleil. Quelle vague de furie et de joie ressentit-elle alors ? Elle éclata d'un rire sonore et échappa au feu.

Tout ce temps Ajrarn avait guetté prudemment la montée de l'aube dans le ciel, mais nulle lumière ne franchit le toit de verre noir qui ressemblait précisément au ciel. Cependant, en entendant la cloche, il dit à Zorayas :

— Je suis intrigué de ta courtoisie, Dame de Fer, mais je crois que le soleil est proche, et sa lumière est pour moi une abomination. Je dois donc te quitter.

— Le faut-il vraiment ? dit-elle en reculant jusqu'à la cordelette de velours et en le prenant en main. Ô Ajrarn, murmura-t-elle d'une voix souriante, mon père Zorashad fut un fou de se placer au-dessus de toi, et tu le détruisis. Je suis sa fille, et par cette destruction je perdis mon patrimoine et bien davantage. Grâce à mes connaissances en magie, j'ai pratiquement tout recouvré, mais il est une chose que je ne puis modifier, et pour cette unique chose je vais, après tout, te demander une faveur.

— Parle donc, dit Ajrarn, et il semblait désormais impatient.

— Je voudrais voir le Premier des Seigneurs des Ténèbres affronter de sa magnificence la magnificence du soleil de la terre.

Peut-être sa jubilation triomphante la fit-elle se méprendre, mais il lui sembla que le visage magnifique d'Ajrarn avait pâli.

— Ne t'ai-je point dit que j'abhorre le soleil ?

— Abhorre ou *redoute*, grand Seigneur ? Je crois que tu es terrifié par ses rayons qui, s'ils venaient à te toucher, te réduiraient en poussière, en pierre ou autre objet sans vie ni charme.

Un air d'une noirceur tellement sinistre passa alors sur le visage d'Ajrarn que même Zorayas retint son souffle.

— Femme maudite entre les femmes, penses-tu que tu ne seras point punie de ton insolence ? Redoute la nuit, folle et fille d'un fou !

Se retournant, il se dirigea vers la porte close.

— Attends ! s'écria Zorayas, et elle donna sur la cordelette un petit coup sec vers la droite.

Une fente s'ouvrit dans le toit de verre ingénieusement étudié, et il en jaillit un rayon doré solitaire qui se ficha dans le sol doré. Ajrarn ne bougea point et la regarda fixement, sa cape battant autour de lui comme un oiseau terrifié.

— J'ai appris, ajouta Zorayas avec douceur, que pour un démon, et même pour le Prince des Démons, la lumière du soleil est La Mort. J'ai aussi appris que, bien qu'il puisse rentrer en son domaine à la vitesse de l'éclair, les rayons du soleil le frapperont au passage ; et s'il creuse le sol pour rejoindre de la sorte les terres du dessous, l'or n'est pas un métal qui lui plaît et il lui demandera plus longtemps pour le disperser. S'il en venait, par exemple, à tenter d'ouvrir la terre de ce pavillon, il devrait travailler lentement à cause des briques d'or au sol, alors que je puis, moi, ouvrir le toit en grand d'une simple secousse sur cette cordelette et faire entrer une pluie de soleil qui le recouvrirait.

Nul ne sait ce qu'Ajrarn dit ou fit. Peut-être fut-ce si terrible qu'à peine les mots écrits troueraient le papier et ceux qui les liraient en seraient aveuglés. Sans nul doute menaça-t-il Zorayas de toutes sortes d'horreurs, et sans nul doute Zorayas lui assura-t-elle que, s'il en venait à l'occire, ses dernières forces réussiraient malgré tout à ouvrir le toit.

A la fin Ajrarn se tut et se tint dans le coin le plus sombre de la pièce, alors que la flèche solaire perçait le plancher devant lui. Il était à sa merci, à la merci d'une femme de la terre ; cette pensée, bizarrement, le fascina plutôt qu'elle ne l'irrita. Il y vit aussi une voie d'évasion. Elle n'avait d'ailleurs pas encore ouvert le toit de verre, cet instant était celui de la jouissance de son orgueil, et l'orgueil des mortels les détruit souvent.

Au bout d'un moment, Ajrarn lui dit de son ton à la fois le plus doux et le plus caressant :

— Tu m'as dit, fille de Zorashad, que tu as recouvré la plupart des choses que la mort de ton père t'avait fait perdre, à part une que tu ne peux modifier. Quelle peut être cette chose, brave et intelligente damoiselle, pour que ta large puissance ne puisse l'embrasser ?

Mais Zorayas ne répondit point et se contenta de jouer avec la cordelette de velours. Ajrarn eut un sourire. Il savait fort bien que sa voix, flatteuse et cajoleuse, était le son le plus doux qu'elle eût jamais entendu et que, malgré toutes ses idées de vengeance, elle ne pouvait déjà plus le réduire au silence.

— Il est bien connu, murmura-t-il donc au bout de quelques instants, que les démons concluent des marchés. Si tu venais à décider de laisser fermé ton toit ingénieux pour me permettre de retourner en

mon royaume, je pourrais t'offrir de vastes pouvoirs, suffisamment pour s'accorder à ta nature faite de splendeur.

Zorayas eut un sourire, bien que la bouche de fer n'en eût aucun.

— Mes armées, ô Prince, sont légendaires, et évitées sur toute la terre. Déjà je règne sur dix-sept nations. Dans un an je pourrais régner sur le double si je le désirais. Quant à mes autres pouvoirs, tu y goûtes toi-même, n'est-ce pas ?

— En vérité, sage damoiselle. Je vois mon erreur. Il est donc inutile de t'offrir les richesses des mines, dit Ajrarn lentement, les rubis, les diamants et les émeraudes du cœur de la terre.

— J'ai suffisamment de bijoux, acquiesça Zorayas. Tu vois, je n'en porte aucun. Mais si je le désirais, je possède tant d'esclaves qu'en un an je pourrais tripler le nombre de gemmes dans mon trésor. Lève les yeux sur les coûteux brillants que tu as pris pour des étoiles, ô Prince !

— En vérité, insurpassable damoiselle. Je ne puis après tout conclure aucun marché avec toi. Tu as tout ce à quoi aspirent les mortels : pouvoir, sorcellerie, richesse. Bien que la raison pour laquelle tu ne portes pas de bijoux m'intrigue, ainsi que cette habitude de te masquer le visage et les mains...

Et à cet instant Ajrarn vit Zorayas se raidir dans son fauteuil et son étreinte se resserrer sur le velours de la cordelette.

— Je t'adresse une requête, poursuivit Ajrarn de sa voix caressante. Ô belle et noble damoiselle, permets-moi au moins de contempler le visage de celle qui m'a vaincu. Tu dois posséder une telle beauté que tu dois l'emporter sur le soleil même dont tu me menaces, de la même manière que les rayons de tes beaux yeux.

Zorayas lâcha un cri ; il fut empli de douleur et de colère. Il n'en fallait pas davantage à Ajrarn ; il tendit la main et le masque de fer se fendit en deux et tomba en morceaux. Zorayas frissonna et, de sa main libre, cacha son visage déformé.

Ajrarn éclata de rire. A cet instant même, le fonctionnement de l'esprit du Prince fut loin d'être simple. Il ne ressentait plus aucune animosité envers la pauvre créature dangereuse vautre sur le trône. Il était agréablement provoqué par son savoir, son habileté, sa hardiesse ; il distingua aussi chez cette femme d'un tel pouvoir, aux pensées si belliqueuses, un moyen de créer de délicieux ennuis sur ce monde.

— Ô la meilleure des femmes, dit Ajrarn de sa voix la plus musicale et la plus charmeuse. Je relève un marché que je puis finalement conclure avec toi. Ouvre le toit maintenant et je périrai peut-être, tu seras alors vengée et passeras à vide le restant de ta courte vie, claustrée à jamais derrière ton masque. Les hommes s'inclineront devant toi, combattront dans les armées et te diront que tu as réduit à néant Ajrarn, Premier des Seigneurs des Ténèbres, et

durant tous ces jours ni homme ni femme ne tremblera de désir pour toi, ne t'embrassera les lèvres, ne chantera ton amour. Tu demeureras froide comme la glace, jusqu'à ce que le tombeau te dévore et que le ver prenne son plaisir là où tu n'en auras connu aucun.

Lorsqu'il prononça ceci, la fille frissonna, bien que la main sur la cordelette de velours ne faiblît point.

— Il est une autre voie, révéla Ajrarn avec douceur en se rapprochant. Aucune magie au monde ne peut remédier à ta laideur ; moi, et moi seul, possède le pouvoir de te rendre belle. Plus belle en vérité que tu ne l'as jamais imaginé, plus belle que toute autre femme sur terre, dans le passé ou l'avenir. Je peux te rendre si jolie que quiconque te regardera brûlera pour toi ; les hommes mourront avec plaisir s'ils peuvent coucher une heure avec toi. Tu n'auras plus besoin d'armées ni d'esclaves car les villes ouvriront leurs portes afin d'adorer ce visage que tu n'oses pas montrer actuellement. Les rois et les princes eux-mêmes peineront dans les mines pour déposer des trésors à tes pieds dans l'espoir d'un attouchement de ta bouche.

Zorayas fixa le Démon de nombreuses minutes, et finit par chuchoter :

— Si tu peux faire ceci, je te laisserai aller.

Ajrarn fit alors le tour de la chambre en évitant la flèche du soleil, il prit les mains infirmes de Zorayas ; les gants s'ouvrirent et une aiguille bouillante parcourut sa chair et tout son corps et, lorsqu'elle baissa les yeux, ses bras étaient droits, sans douleur, blancs et lisses comme l'ivoire, ses mains étaient gracieuses comme des colombes et ses seins semblables à des fleurs. Ensuite il posa ses paumes contre sa figure. Le feu qui parut en sortir était si terrible qu'il la fit crier, sa peau fut semblable à une terre secouée par un séisme. Le feu mourut alors et elle vit le Démon qui lui souriait d'une tendresse impressionnante et indéchiffrable. Elle porta ses propres mains à ses joues et sentit la différence.

— Trouve-toi un miroir, dit Ajrarn.

Elle lui obéit, car ce que promettait le Prince des Démons, il le tenait, et le marché avait été conclu.

Derrière le pavillon, dans le jardin, se trouvait un petit étang ; Zorayas s'y rendit, écarta les roseaux de ses mains blanches et regarda son visage comme elle l'avait fait naguère près de la caverne. Ce qu'elle vit était d'une beauté surpassant la splendeur du léopard, plus poignant que le plumage du printemps, semblable à la lune, au soleil, une beauté que seul un Démon pouvait inventer, une beauté à accabler le monde. Elle se releva, rejeta ses vêtements de fer et, vêtue de ce seul miracle, elle rentra dans le pavillon et referma la porte sur le jour.

Le sol était largement rompu et Ajrarn se tenait devant son passage

sûr vers la Terre Inférieure ; pourtant lui-même était resté pour un dernier regard.

Zorayas le regarda fixement, s'agenouilla devant lui et dit :

— Tu peux me tuer, monseigneur, je mourrai en t'adorant, et au-delà de la mort je leur dirai, s'ils écoutent dans les brumes qui enveloppent le monde, que tu es Roi de tous les rois, mon bien-aimé et mon maître, dont la malédiction m'est plus douce que le chant du rossignol.

Ajrarn la souleva alors dans ses bras et posa sa bouche sur la sienne, souriant toujours devant la séduction qu'avait exercée sur lui sa création.

— Tu t'es vue, fille de la beauté. Imagines-tu que je détruirais quelque chose d'aussi beau après l'avoir créé ?

C'est ainsi que la chair de Zorayas, qui n'avait connu que la douleur d'anciennes blessures, un fouet, un viol, le frottement du fer, connut la beauté en elle-même, et l'enlacement d'Ajrarn sur elle et en elle, sceau de la nuit noire sur son matin.

DEUXIÈME PARTIE

4 — Diamants

Deux frères étaient assis et jouaient aux échecs dans la haute tour d'un palais, tandis que derrière le treillis de jaspe de la fenêtre descendait un soleil vermillon.

Le soleil teintait tout d'un pourpre léger, les roches et les dunes du désert, le fleuve brillant aux rives garnies d'arbres, les murs et les hautes tours du palais. Même le visage des deux jeunes gens était peint de sa couleur, leur prêtant une ressemblance superficielle. Car, bien que frères, ils étaient dissemblables, Djurim, le plus jeune, étant beau et blond, l'aîné, Mirrash, d'un teint sombre, sévère et comme embrumé. Leurs tempéraments ne se ressemblaient pas davantage. Djurim était poète et rêveur, Mirrash un stratège qui n'avait pas confiance en ce monde. Leur père, aristocrate d'une ancienne famille, était mort et avait laissé ses terres en commun à ces deux frères, afin que chacun puisse contribuer, par sa valeur opposée, à un tout complet, puisque, à part ces différences, ils s'aimaient l'un l'autre. A leurs soins communs il avait aussi confié l'amas stupéfiant de diamants qui était la source de sa renommée et de sa richesse ; la moitié de cet amoncellement à chacun d'eux.

Ah, ces diamants ! Ils étaient partout en vue dans le palais ; sur les poignées des coffres et des portes, incrustés dans le sol en mosaïque. Les corniches du toit étaient ornées de diamants ainsi que les yeux des vingt lions d'ambre qui bordaient l'escalier montant entre les cèdres ; des diamants aussi petits que des pois étincelaient dans les fontaines, plus brillants que l'eau.

C'était, en vérité, un curieux spectacle que d'arriver du désert nu au fleuve brillant et d'y voir se refléter, remontant la rive, un édifice tout aussi brillant aux tours nombreuses, étincelant d'or et de bijoux sans prix, la nuit derrière lui et sa face tournée vers le soleil qui sombrait.

Alléchante pour les brigands, pourrait-on supposer, une telle demeure en plein milieu du désert ? Eh bien, non. Ces diamants, renommés pour leur beauté sans défaut, possédaient aussi une malédiction. Quiconque les volait périssait. C'était aussi simple que cela. Le voleur découvrait la gemme brûlant sa poche, sa bourse, son coffre, sa main. Les fines dagues blanches de son rayonnement se changeaient en un ton obscur de vieux sang. Dans la nuit le voleur sentait des doigts qui l'étranglaient, un poison qui lui tardaait le ventre, un coup de poignard dans le cœur. Il mourait le visage bleu et plein de remords. Telle était la rumeur. Quelques-uns n'y avaient

point cru, l'avaient mise à l'épreuve, avaient regretté de l'avoir fait et avaient été enterrés. Ce n'était qu'en tant que présent sincère que les diamants pouvaient être reçus et appréciés en toute sécurité.

Djurim avait parfois médité sur le présent de diamants dont il couvrirait sa femme lorsqu'il la découvrirait. Il y avait eu bien des jolies filles, yeux d'antilope, seins ronds, lourdes tresses soyeuses, mais comme femme il en désirait une qui fût une orchidée comparée à ces lis égarés. Il avait entendu chuchoter un nom, il n'avait osé y songer trop longuement. C'était une reine, souveraine de vingt nations, plus belle que belle, qui pavait sa route des cœurs brisés et des os des hommes – Zorayas, qui, disait-on, avait eu une étreinte avec un Démon dans un pavillon étincelant. Zorayas, qui ne pouvait être aussi malfaisante que l'affirmaient les hommes, car l'idée qu'ont les hommes d'une femme est toujours trop d'un côté et trop peu de l'autre. Djurim, simple prince d'un domaine au bord du désert, ne pouvait aspirer à une reine impératrice, mais cette pensée le distrayait et le blessait agréablement, comme les rêves oubliés à l'aube qui laissent néanmoins leur ombre sur le cerveau.

Le soleil avait presque disparu, miroitement rose à la lisière d'une nuit bleue. Il parut alors se relever.

— Regarde, dit Djurim à son frère, ou le jour revient, ou ce sont les lumières d'une caravane.

— Une caravane qui a perdu son chemin, alors, souigna Mirrash.

Très vite ils entendirent la musique, les clochettes en argent, virent les baldaquins oscillants aux longues franges pendantes, les bêtes couvertes de fleurs qui tiraient les chariots, les lampes chaudes qui rougeoyaient dans la poussière, et ils sentirent le parfum montant de l'encens et du jasmin.

— Cela ressemble davantage à une procession nuptiale qu'à une caravane, releva Djurim, prenant un air étonné, et son cœur battit la chamade au souvenir de son rêve.

La caravane inhabituelle ne tarda point à atteindre le portail. Les serviteurs et les gardes paraissaient frappés de stupéfaction. Un homme pénétra en courant dans la tour, les salua très bas et s'écria :

— Mes seigneurs, c'est étrange ! Il s'agit d'une dame d'une cité lointaine. Son entourage a perdu sa route et réclame le droit d'asile jusqu'au matin.

Djurim demeura silencieux, mais Mirrash se renfroigna.

— Qui est-elle, cette dame sortie du désert ?

— Elle préfère que vous ne demandiez pas son nom, révéla le serviteur.

— Et as-tu vu son visage ?

— Non, seigneur. Elle est voilée d'une gaze laiteuse qui lui descend jusqu'aux genoux, mais sa robe est brodée de lapis-lazuli et d'or, ses

maines portent des émeraudes et elle parle comme si elle avait de l'argent dans la bouche, comme une vraie dame. Assurément, ce n'est ni une voleuse, ni une femme de mauvaise vie.

— Je crois pouvoir deviner de qui il s'agit, en conclut Mirrash. Il y a quelque temps que je l'attends. Je regrette que nous ne puissions lui refuser notre gîte, car c'est une habile sorcière. Non, qu'elle entre. Donne-lui un appartement royal et une nourriture choisie, mais, pour ton bien, évite son regard. Quant à mon frère et moi-même, nous sommes partis pour affaires, comprends-tu, et ne pouvons donc accueillir cette dame.

Le serviteur sortit, visiblement effrayé.

Djurim intervint :

— Interdis-toi de la voir si tu veux, mon frère, mais pas moi. Je suis intrigué par ce voile. Que peut-elle dissimuler ? Peut-être est-elle laide et mérite-t-elle notre gentillesse.

— Elle fut jadis laide, si la légende est exacte, répondit Mirrash. Maintenant, rares sont ceux qui peuvent la regarder en gardant la tête froide. C'est Zorayas, la reine-sorcière de Zojad, la favorite des démons et le fléau des hommes. Il ne fait nul doute qu'elle aussi a entendu parler des diamants.

— Zorayas, murmura Djurim, et il pâlit.

Il savait qu'il était stérile de discuter plus avant, mais dans l'humus fertile du romantique, l'avertissement de son frère ne fit pousser aucune racine. Zorayas et le rêve s'y trouvaient déjà en fleur. Dans la vie de Djurim n'étaient encore venus ni accident ni grosse calamité qui lui eussent montré que le mal existait et que Mirrash était plus sage que lui.

La lumière et les pipeaux de l'entourage se déversèrent dans le palais. Une harpe se mit à jouer une mélodie rêveuse dans une chambre tapissée de soieries brodées de diamants. Là était assise une femme voilée, tout en blanc, jouant avec une grenade rosée et un couteau doré.

Djurim pénétra dans la pièce, salua très bas et fit sortir les serviteurs. Il sentit le parfum de bois de santal, de jasmin et de musc. Il trembla en expliquant qui il était et en essayant de distinguer le mal en elle. L'étrangère éclata de rire. Un bras blanc apparut, ses os et sa chair transparurent, gainés d'une peau de velours. Un bracelet d'or chanta en heurtant un bracelet de jade. Au-dessus se trouvait une épaule blanche, polie et succulente comme un fruit, sa pâleur encore mise en valeur par un serpent de cuivre sombre qui glissait d'avant en arrière, plongeant parfois à l'intérieur du voile.

— Viens et assieds-toi, près de moi, seigneur prince, dit la femme. Voudrais-tu que j'ôte mon voile ? Je le ferai, si tu le désires.

Djurim s'assit auprès d'elle et le lui demanda, et la femme écarta

comme une fumée le voile de son visage et de son corps.

Un tel spectacle s'abattit sur Djurim que ce fut comme un éclair qui déchire un nuage. Le sang quitta son cœur et le laissa à moitié mort et tout juste doué de raison. Sa beauté était semblable à la mort. Elle le dévora et l'emplit d'elle-même. Il ne pouvait plus penser qu'à sa beauté, et à rien d'autre.

De ses lèvres, elle toucha celles du prince. Il essaya de se saisir d'elle. Elle repoussa doucement ses mains et il ne put lui résister.

— Je suis Zorayas, dit-elle, et tu es très beau. Mais si nous devons être amis, il faut que tu me fasses un cadeau.

— Tout ce que je possède t'appartient ! s'écria-t-il éperdu.

— Les diamants de cette pièce, dit-elle. Je les ai comptés, il y en a cinquante. Donne-les-moi.

Djurim courut jusqu'aux murs. Il arracha les diamants aux soieries et les entassa sur les genoux de Zorayas. Elle attira sa tête sur ses seins et le caressa, puis elle l'embrassa sur son front brûlant et soupira :

— Que j'aime tes cheveux qui ressemblent à de l'or, et ton corps, qui est fort comme celui d'un cerf. Que tu es impatient, mais d'abord, me donneras-tu les diamants qui pendent comme des raisins au plafond de la grande salle ?

Djurim courut jusqu'à la grande salle. Il était aveugle et sourd à toute chose en dehors d'elle, ne pouvait plus sentir que son parfum et sa sveltesse fraîche et ronde. Il ôta les diamants du plafond et les lui apporta. Il les fit tomber autour d'elle en pluie et enfouit son visage dans ses cheveux.

Elle l'attira à elle. Il perça son torrent et sombra dans la profonde caverne marine de ses reins. Mais il n'avait nulle fin à l'appât, nulle profondeur à cette caverne. La marée le ramena, tel un débris, vers la bouche de Zorayas.

Cependant, Mirrash avait cherché Djurim et avait découvert sa disparition.

Au douzième coup de minuit, Mirrash descendit en silence et écouta à la porte de l'étrangère. Il entendit la voix de Djurim, qui suppliait et promettait. De temps à autre elle chuchotait et enfin Djurim gémissait de plaisir et ne pouvait retenir un cri semblable à celui d'une femme.

Mirrash attendit dans les ténèbres. Au bout d'un moment les portes de la chambre s'ouvrirent et Djurim et Zorayas sortirent, marchant doucement comme deux amants. Le visage de Djurim était blanc et ses yeux naviguaient comme dans des creux bleus. Mais Mirrash détourna rapidement la tête, en sorte qu'il ne pût voir la beauté horifiante du visage de la femme.

Ils parcoururent les salles sombres comme s'il s'agissait d'un marché ; Zorayas choisissait ce qu'elle désirait, des diamants gros

comme des tasses, de petits diamants à facettes qui étincelaient même dans l'obscurité, et Djurim les arrachait à leur logement et les posait dans le tablier qu'elle avait fait de sa robe, et tous deux riaient comme pour un jeu d'enfants. Ils finirent par atteindre une salle où les diamants étaient en formation serrée comme des abeilles.

Mirrash se tenait devant la porte, mais en prenant grand soin de rester au-dehors.

— Frère ! lança-t-il, rappelle-toi. Le trésor ne t'appartient qu'à moitié. Tu ne peux prendre ma moitié, sans mon consentement, et ta part est presque vide.

Djurim sursauta, comme un homme sortant d'un rêve.

Zorayas lança sèchement :

— Qu'est-ce qui gratte sur le seuil ? Est-ce un petit chien ou un chat qui n'ose entrer ? Si c'est un homme, qu'il écarte toute terreur. Je ne suis qu'une femme et ne le blesserai point !

Mais Mirrash connaissait trop bien le danger et resta dehors.

— Pardon, madame, je ne puis rester. Je désire seulement rappeler à mon frère que toute gemme qu'il te donnera sans qu'elle lui appartienne portera la malédiction aussi sûrement que si tu l'avais volée. Et maintenant, bonne nuit.

— Voilà des paroles sensées, releva Zorayas, bien que sa voix fût glacée. Tiens donc les comptes, Djurim. Je n'aime pas cette malédiction. Ne me donne rien qui ne t'appartienne.

Mirrash se rendit jusqu'à la grande bibliothèque et se creusa les méninges sur des livres de sorcellerie et d'anciennes écritures, mais en vain. Il entendait le rire de Zorayas semblable à des oiseaux éclatants dans le palais. Et, peu avant l'aube, un autre de ces cris de sensualité désespérants qui emplissaient son cœur d'une colère effrayée.

L'aube se leva du désert et transforma le fleuve en vin.

Zorayas se tenait sur le balcon et appela une ombre dans l'air qui rassembla son amoncellement de diamants et l'emporta en une volute de feu.

— Tes cadeaux ne tarderont pas à être en sécurité à Zojad, et il me faut les suivre sur-le-champ, dit Zorayas à Djurim en lui caressant les cheveux. Donne-moi aussi une boucle de cet or, que j'emporterai. Je ne désire pas t'oublier trop vite.

— Et je ne pourrais supporter que tu m'oublies ! s'écria Djurim. Reste avec moi. Un jour de plus, au moins. Rien qu'un jour. Qu'est-ce qu'un jour pour toi, qui comptes tant pour moi ? Un jour et une nuit.
— Et il l'enlaça.

— Ah, non ! lança Zorayas, je dois retourner en ma ville. Je crains de ne t'avoir fatigué trop longtemps.

— Non, non !... s'écria de nouveau Djurim en la tenant fermement

avec un regard angoissé.

— Si et si ! lança de nouveau Zorayas. D'ailleurs, je ne suis pas la bienvenue. Ton frère est enragé et me méprise. Il te refuse l'accès à sa part de diamants et tous les tiens sont partis.

— Je le supplierai de me les donner. Il n'osera refuser.

— Va donc, mon cerf doré. Mais hâte-toi !

Djurim courut jusqu'à la chambre de Mirrash ; il se jeta à genoux devant lui.

— Prête-moi une portion de ta part de bijoux, ou elle me quittera.

Un air de dégoût et d'horreur passa sur le visage de Mirrash, mais il le dissimula.

— Elle te quittera de toute façon. Laisse-la partir, et remercie les dieux de son départ. C'est une démonsse.

— Je ne pourrais supporter son départ.

— Elle t'a émasculé, lui révéla Mirrash. Mais en vérité, c'est là son habitude. Tu n'es pas pire que les autres, ô mon frère, dit-il en remettant Djurim sur pied, dis-lui de partir. La blessure guérira. C'est un poison lent, dame la mort...

— Tu me le refuses donc ? C'est ton droit. Dis-le-moi seulement.

— Oui, pour ta vie, je te le refuse.

Zorayas se contenta de sourire lorsqu'il lui rapporta cela.

— Eh bien, je possède la moitié du trésor. Si tu veux me revoir, mon petit, il faudra que tu m'envoies le tout. Et mes baisers seront d'autant plus chers avec le temps.

Elle se tenait sur le parapet et un chariot doré apparut derrière le soleil, tiré par des chiens noirs ailés. La sorcière monta sur le chariot et fut emportée, et sa suite avec elle.

Le chagrin qui s'empara alors de Djurim fut terrible à voir. En moins d'un mois, il pâlit et maigrit et devint une sauterelle ratatinée, lui qui avait été beau et fort. Il ne pouvait manger, ni dormir, ni reposer, mais arpentait le palais jour et nuit, s'appuyait de faiblesse contre les piliers et les murs, et pleurait. Il ne reprochait point à Mirrash d'avoir gardé sa part du trésor de leur père, mais Mirrash sentait le désespoir et la maladie de son frère comme s'ils étaient siens, et sa résolution finit par céder.

« Allons, donc, mon pauvre frère, prends tout ce que j'ai et tout ce qu'a le palais et donne-le-lui, puis demande-lui de revenir à toi. » Mais son cœur était froid comme le fer dans sa poitrine, car il savait qu'elle n'avait aucune pitié et que sa faveur ne durerait pas bien longtemps.

Elle ne dura même pas autant.

Djurim se rendit à Zojad avec une grande caravane ; Zorayas accepta de ses mains le présent : trois cents diamants de toutes tailles. Puis elle le pria de retourner à son désert, où elle lui rendrait bientôt visite. Djurim la supplia et elle s'irrita. Elle dit qu'il n'était plus tel

qu'elle en avait le souvenir, mais laid et ratatiné. Elle lâcha ses soldats sur lui. Il revint battu et ensanglanté sur une civière et, apercevant la main de Mirrash au portail, il haleta : « Est-elle arrivée avant moi ? » et, plus tard, gisant sur son lit : « Viendra-t-elle jamais ? »

— Si son visage était assorti à sa nature, elle ne serait vraiment pas belle, commenta Mirrash.

Une fois remis en partie de ses blessures, Djurim restait allongé près du treillis de jaspe de la haute tour, regardant vers l'ouest, la guettant. Parfois la poussière montait en volutes et prenait la couleur du soleil couchant ; il se relevait alors et s'écriait qu'elle approchait.

Il ne restait aucun diamant à Djurim ou à Mirrash : Zorayas les avait tous, tous sauf un unique diamant bleu qui était l'ornement de la porte du tombeau de leur père.

Tandis qu'il était allongé à côté de la fenêtre de jaspe, ce diamant se mit à hanter Djurim. Il finit par supplier Mirrash de desceller la gemme, de l'emporter à Zojad et de demander à Zorayas de le prendre en pitié.

— Notre père me pardonnera. Il ne voudrait pas que je meure de cet amour, qui ne manquerait pas de me tuer.

— Ne peux-tu essayer de combattre ce sort malfaisant ? lui remontra Mirrash. Elle ne te donnera plus rien d'elle-même, mais elle nous saignera de toute notre richesse ; ne nous a-t-elle pas déjà réduits suffisamment ?

Mais il vit que c'était en vérité une maladie et un sort, un ver rongeur le cœur de son frère. Djurim était devenu si frêle qu'il mourrait assurément. Si cette ultime action pouvait le reconforter, lui donner peut-être la force de survivre un peu plus longtemps, Mirrash ne pouvait la lui refuser. Peut-être aussi, bien qu'il eût fouillé en vain la bibliothèque de son père, pourrait-il découvrir dans la cité de la sorcière quelque mage habile qui aurait une cure pour cette maladie d'amour mortel.

Mirrash prit la main de son frère et la serra, et il lui dit qu'il ferait ainsi qu'il le désirait et qu'il devait garder confiance dans les dieux. Mirrash extirpa donc le diamant de la porte tombale et le dissimula dans un sac de toile pendu à son cou.

5 — Une Histoire d'Amour

Le palais était quelque peu en décrépitude. La source de richesse de cette maison avait été les diamants, qui avaient porté leur chance avec eux. Des feuilles volaient maintenant sur les dalles de marbre et des souris remontaient dans les greniers où le grain avait baissé en

quantité et en qualité. Les agriculteurs avaient quitté la frange verte du fleuve, craignant la pauvreté à venir, et les champs ne portaient plus que des plantes grossières, les vents détruisant les bonnes semences. Bien des objets précieux du palais avaient été vendus et les écuries qui avaient abrité tant de beaux chevaux étaient désormais vides ; Mirrash dut donc se rendre à pied jusqu'à la cité.

Il ne prit personne avec lui pour la longue route ardue. Il but aux sources parmi les rochers et aux petits torrents, et mangea les fruits des vallées comme un vulgaire vagabond. Aucun brigand ne le molesta, il paraissait trop misérable pour valoir le dérangement. Il n'avait emporté que deux choses : le joyau caché et un petit pain de sel.

Au bout de quelques jours il atteignit Zojad et parcourut les larges rues, entre les grandes statues, jusqu'au palais de Zorayas.

Au début, on ne voulut point le laisser entrer, devant son apparence lamentable.

— Comment un vil mendiant ose-t-il perturber la cour de notre reine sans égale ?

— Dites-lui simplement que le frère de Djurim est ici, de la maison aux diamants, répondit Mirrash, inflexible.

Lorsque ces paroles furent transmises à Zorayas, elle le fit amener immédiatement devant elle. Pas uniquement pour entendre parler de diamants, d'ailleurs, mais parce qu'elle était curieuse d'examiner ce prince qui s'était si sagement tenu à l'écart de sa personne jusqu'à présent.

Elle portait une robe toute cousue de diamants et des diamants pendaient à ses oreilles, mais son couvre-chef sur ses cheveux de cuivre était un crâne de lynx.

— Eh bien, approche, et regarde-moi enfin, dit-elle. Mais Mirrash n'avait pas perdu de temps en attendant à la porte. Il s'était frotté les yeux avec le pain de sel pour qu'ils le piquent et pleurent, afin de ne pouvoir point la distinguer.

En remarquant ceci, elle fut ennuyée par son intelligence, car elle aimait fort l'effet que produisait sa beauté, et elle eût été intéressée par son action sur Mirrash.

— Pourquoi cette affliction, Prince ?

— Je verse ces larmes pour mon frère qui est presque mort à cause de toi.

— Je ne requiers point sa mort. Je ne la demande pas.

— Non, dame. Tu demandes des diamants, qui étaient, m'a-t-on dit, déjà en très grand nombre dans tes salles avant que tu viennes en notre demeure.

— C'est exact, reconnut-elle. Mais rien ne doit m'être refusé. Je voulais vos joyaux parce qu'ils étaient réputés difficiles à obtenir. Et

d'ailleurs ce sont les plus belles pierres que j'aie acquises pour la clarté et le brillant. Et aucune d'elles n'est maudite puisque chacune fut un cadeau.

— Un cadeau fait par un jeune homme dans la fleur de l'âge, beau et vigoureux comme tu devais le savoir. Il t'a offert tout ce qu'il avait, sa richesse et lui-même.

— Cela ne suffisait point. Quant à sa beauté, j'ai été honorée par le Prince des Démons, après qui tous les hommes ne ressemblent qu'à des navires sans voiles. Mais tu as parlé de diamants ?

— Oui, dit Mirrash, j'en ai un ici. Vois. — Et il lui montra la gemme bleue du tombeau. — Cette dernière pierre est à moi, et je ne veux pas que tu l'aies, dame, car tu es déjà suffisamment inflexible et avide.

— Eh bien, un de plus ou un de moins, ce n'est rien, qu'il s'agisse de princes ou de bijoux ! lança Zorayas.

— Ainsi que je le pensais, tu n'as aucune charité en toi, répondit Mirrash.

— Sors demander la charité à la neige et au vent, tu n'en tireras pas de moi. Sors éteindre le soleil avec tes larmes de pain de sel !

En quittant la présence mandragorienne de Zorayas, Mirrash estima que son frère était perdu. Mais il n'en alla pas moins voir un sage très respecté à Zojad. Il lui dit tout, ainsi que la manière dont Djurim quitterait la vie lorsqu'il apprendrait l'ultime indifférence de Zorayas. Mais le sage très respecté se contenta de cligner ses yeux vagues et fiers et dit :

— Tout homme meurt tôt ou tard. Incline-toi devant le destin. Tu dois accepter le fardeau et la tombe. Mon tarif pour ce conseil est une pièce d'argent.

— Le seul paiement que tu recevras est mon poing entre les deux yeux ! s'écria Mirrash, et tu peux prendre ton conseil et le ravalier.

Il se rendit donc dans un temple et raconta son histoire aux prêtres. Ils l'écoutèrent solennellement, mais lorsqu'il eut terminé ils se contentèrent d'étrécir leurs yeux avides et lui dirent : « Apporte-nous une pièce d'or et nous prierons notre dieu pour ton frère. »

— Je n'ai pas d'or sur moi, répondit Mirrash, et si vous ne voulez prier qu'à ce prix, votre dieu, vous pouvez le garder ! — Il s'en fut alors.

Il arpenta les rues jusqu'à la tombée de la nuit. Fatigué, il s'assit à la porte d'une petite taverne minable.

Tandis qu'il était assis en ce lieu, les étoiles dansèrent dans le ciel comme des fleurs de feu bleu avec une lune mince, et bientôt arriva un homme avec une lanterne rouge, qui traînait les pieds.

Passant devant l'auberge, l'homme se mit à agiter sa lanterne et à

appeler des clients. Il était tout emmitouflé, mais il s'agissait visiblement d'un vieux conteur et son prix était un sou noir.

Personne ne sortit de l'auberge et il allait se détourner lorsque Mirrash le retint et lui donna une piécette.

— Tu es le premier dans cette ville à ne pas me demander de diamants ou d'or, lui dit Mirrash, et ta marchandise n'est que rêves, dont je n'ai jamais eu besoin auparavant. Mais je pourrais assurément trouver l'usage d'un rêve, d'un conte où tout finit bien, ou du moins avec justice. En as-tu ?

Le conteur s'accroupit, posa sa lanterne entre eux deux et, ouvrant le couvercle, y jeta une pincée d'encens. Il tapota d'un doigt osseux son menton à la barbe obscure.

— Je vais te raconter l'histoire de Taki le Drin et de la dame serpent.

Bercé par l'encens agréable, la chaleur de la lampe et la présence du vieux, Mirrash appuya son dos fatigué contre le mur de l'auberge et écouta.

« En Terre Inférieure, commença le conteur, là où le soleil et la lune ne brillent jamais, et où il fait pourtant toujours aussi clair qu'en plein jour, vivait un petit Drin dans une maison de roche. Il s'appelait Taki et était très laid, ainsi qu'en vérité les Drin se targuent de l'être. Il créait des images ciselées, qu'il donnait parfois aux princes Vazdru mais, en général, il les gardait chez lui pour les regarder et leur parler. On sait qu'il n'existe pas de démons féminins de la classe des Drin : ils sont le produit des princes et les caprices des seigneurs démons. Parfois une belle démonsse Eshva accepte de coucher avec un Drin en échange d'un collier ou d'une bague qu'il a fabriqués, ou alors une mortelle, qui est elle-même très laide. Mais en général les Drin expriment leur amour parmi les reptiles et les insectes de Terre Inférieure.

Taki, cependant, préférait la compagnie de ses images, car il aimait par-dessus tout l'éclat et le scintillement des gemmes et de l'émail fin.

Un jour, donc, alors que Taki se promenait dans la forêt d'arbres d'argent qui s'étend au nord de Druhim Vanashta, la Cité des Démons, il avisa une serpente qui lézardait dans l'air sans soleil sur une plate-bande de pavots en cristal. La dame serpent ne ressemblait à nulle autre qu'il eût vue. Ni rampante ni terne, mais furtive et onctueuse, et toute sa peau ressemblait aux couches merveilleuses d'un camée, noire comme l'agate, puis émeraude, puis brillante et enfumée comme une perle ; ses yeux ressemblaient à deux topazes et sa langue rouge jaillissait comme une épée scintillante de la gaine de velours rouge de sa bouche. Taki considéra avec émerveillement cet éclat et ce miroitement nouveaux ; il sut qu'il l'aimait grâce au tremblement de

ses articulations, aux palpitations de son cœur et à la sécheresse de sa bouche.

— Admirable dame serpent, dit Taki, tu es tout ce dont je rêve depuis toujours. Accompagne-moi dans ma maison de roche et je te donnerai de la soie pour te coucher, des plats crémeux à manger et un rubis pour porter à ton cou, pierre que possédait une reine jadis.

Mais la serpente eut une grimace et tourna les bijoux de sa tête.

— Va-t'en, horrible nain. Tout ce que tu dis est mensonge.

— Non, je te l'assure ! s'écria Taki. — Et il courut chez lui, se chargea de soie, de satin, de gemmes et de métal et apporta le tout à la serpente dans la forêt.

— Est-ce là tout ce que tu as à m'offrir ? lâcha la serpente.

Taki se hâta de lui apporter plus encore. Enfin, lorsque les richesses se furent accumulées aussi haut que les arbres, la serpente hocha la tête et permit à Taki d'emporter ses cadeaux à l'intérieur de son terrier dans le sol noir ; elle lui demanda alors de s'affairer à accrocher les draperies et à fixer les pendeloques sur les murs. Une fois cela fait, Taki se tourna vers elle avec impatience et elle lui répondit qu'elle était affaiblie par la faim ; Taki se précipita alors pour aller lui chercher un plat de miel et de crème et un cratère de vin noir raffiné. Lorsque la serpente eut apaisé sa faim et sa soif, elle regarda le Drin de manière provocante et lui dit d'attendre dans l'antichambre de son terrier tandis qu'elle se préparait pour la nuit.

Le cœur joyeux et les reins impatients, Taki arpenta l'antichambre (courbé en deux car le plafond était bas) jusqu'à ce qu'entre un énorme cobra noir.

— Quel balourd encombre l'appartement de ma maîtresse ? demanda le cobra ; et, saisissant Taki de ses mâchoires, il le mordit cruellement, le corrigea de sa queue et ne tarda pas à le balancer hors du terrier dont il claqua la porte.

Taki s'en fut en se traînant, et resta longtemps malade du fait du venin et de la correction du cobra. Après beaucoup de temps écoulé, il retourna chercher son amour, certain qu'il s'était produit quelque malentendu ; il découvrit dans la forêt la dame serpent et le cobra entremêlés de façon bien précise et, levant leurs yeux bridés et marquant une pause dans leur labeur, ils rirent à l'adresse de Taki et le traitèrent de tous les noms avant qu'il s'enfuie.

L'amour est une chose terrible. Taki se lamenta et dépérit dans sa maison de roche, ses larmes inondèrent le plancher et ses gémissements étaient si puissants qu'ils prirent la forme de chauves-souris et voletèrent partout en grappes. Finalement, une sinistre impulsion artistique s'empara de lui et il se mit à créer une image de sa bien-aimée, grandeur nature et lui ressemblant dans tous les détails. L'image était en ivoire et en argent pesant, et couverte d'émeraudes et

de jais. Dans les yeux il plaça des topazes, et des grenats dans la bouche. Elle pesait très lourd.

Cependant, la belle serpente en était venue à considérer qu'elle avait agi un peu trop à la hâte. Après tout, elle n'avait certainement pas épuisé le trésor de Taki. Elle retournerait donc afin de le tenter davantage, jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à donner. Et là elle pourrait rire pour de bon.

La serpente se mit alors en route pour la demeure de Taki, accompagnée de trois souris noires marchant de chaque côté pour lui tenir un parasol au-dessus de la tête, et d'une souris blanche marchant devant pour jeter sur le sol des fleurs en papier.

— Taki, mon chéri ! s'écria la serpente à la porte, Taki, mon bien-aimé, je suis venue te rendre visite !

Mais Taki était en train de sangloter dans une cave et ne l'entendit point ; la serpente se glissa donc dans la maison, renifla d'un air hautain le mobilier et siffla avec avidité devant les coffres et les boîtes, puis elle ordonna aux souris d'avalier tous les bijoux qu'elles verraient et peu importait comment il faudrait les récupérer par la suite. Inévitablement, après s'être tortillée dans ces lieux pendant une heure, elle arriva dans la pièce où se dressait l'image aux bijoux qui lui ressemblait exactement. Or l'image semblait incroyablement vivante, car les Drin sont habiles en ce domaine, et aussi étonnamment belle que l'originale. La serpente était vaniteuse et s'aimait par-dessus tout. En voyant l'image, elle haleta, et un pincement la parcourut des crocs à la queue. Oubliant tout, elle s'étira vers le haut et, enrubannant l'image de son corps d'émail, elle la cajola et la charma de ses accents amoureux. Naturellement, l'image paraissait aussi froide qu'elle au toucher et elle fut absolument convaincue qu'il s'agissait de son double, de sa sœur, de son amant prédestiné. Mais l'image ne réagit point, bien entendu. Au paroxysme de la colère, la serpente la fouetta de sa queue et l'image commença à vaciller. L'instant suivant, elle tomba en plein sur le dos de la dame serpent en la tuant.

Les trois souris, truffées de perles et de péridots, sortirent à toute allure, mais elles rencontrèrent en cours de route un corbeau qui les interrogea de près.

Le corbeau appela aussitôt tous ses amis à un dîner de serpent chez Taki, ce qui lui valut pendant de nombreuses saisons la réputation d'un hôte irréprochable.

Quant à Taki le Drin, il rencontra une mille-pattes dans la cave, une jeune personne dans le vent avec quelques idées intéressantes au sujet des jambes. Il sortit de sa réclusion en bien meilleur état et balaya hors de chez lui les étranges os blancs avec un oubli hébété, puis plaça l'image abattue dans un placard. Il ne se souvint que

rarement de la serpente, bien que les corbeaux portent encore de temps à autre des toasts à sa succulence, perchés sur les fortifications des hommes. »

Le conteur, ayant achevé son histoire, ajouta :

— Ce n'est peut-être pas une histoire joyeuse, mais elle a l'avantage d'être vraie. Peut-être devrais-tu y songer quelque peu sur la longue route du retour.

Mirrash prit le conteur par la manche et lui demanda qui il était.

— Jadis un homme riche, lui répondit-il, mais mes deux fils ont donné toutes mes richesses à une belle serpente. Je m'attends maintenant à ce que l'un de ces fils me rejoigne sur ma route où les brumes sont épaisses. L'autre est d'un métal plus robuste. Mais qu'il se rappelle mon histoire lorsqu'il replacera le diamant sur la porte.

Le vieux s'éloigna et eut disparu de la rue avant que Mirrash ait pu se reprendre. Évidemment, il alla lui courir derrière mais ne le retrouva point à l'angle, bien que la rue fût ensuite toute droite et que les murs fussent lisses, et il n'aperçut le rougeoiement d'aucune lampe.

— Se peut-il que ce soit mon père défunt qui soit venu me conseiller et m'avertir ?

Il lui sembla aussi avoir aperçu, juste au coin de la rue, deux silhouettes à la lumière de la lampe, une âgée, l'autre jeune...

Un serviteur vint quelques jours plus tard à la rencontre de Mirrash, devant le palais, et lui apprit que Djurim était mort. Il gisait près de la fenêtre au treillis de jaspé, attendant le retour de son frère, lorsqu'une ombre noire s'était introduite dans la chambre et avait lâché un diamant à ses pieds. Et l'ombre s'était écriée : « Ma maîtresse Zorayas est généreuse. Puisque tu ne la contempleras plus jamais, elle te retourne une partie de ton cadeau – achète-toi une ferme avec ça et engraisse un peu ! »

A ces mots, il s'était levé, comme ayant recouvré toutes ses forces, était descendu dans la grande salle, avait pris l'épée de son père et s'était laissé tomber dessus.

Il y avait peu de distance du mur à la tombe près du fleuve. Mirrash ne pleura point à la vue de la terre fraîchement remuée et de la piètre pierre tombale bien que, à l'époque de leur richesse, aucun prince de la famille n'eût de tombeau qui ne fût de marbre incrusté d'or et de pierres précieuses. Mirrash s'agenouilla.

— Oh, mon frère, dit-il seulement, oh, mon frère Djurim !

Lorsque la nuit brûla sa cape au lever du soleil et que le jour vint lui montrer la désolation des champs et de sa demeure à l'abandon, il entra dans le palais, pénétra une seconde fois dans la bibliothèque de sorcellerie et referma la porte.

6 — L'Amour dans un Miroir

Nombreux étaient ceux qui étaient morts par amour pour Zorayas, d'une manière ou d'une autre. Certains se lançaient dans des entreprises périlleuses pour attirer son attention, d'autres se suicidaient devant sa défaveur, et elle en tuait d'autres, par expédient, vengeance ou même par simple amusement. Ajrarn l'avait faite belle, et sa beauté lui montait à la tête comme une boisson forte. Ajrarn avait apposé son sceau sur elle, et quelque chose de sa malveillance fascinante, de sa satisfaction dans l'entremêlement des plans de l'humanité pour le simple plaisir avait imprégné ses os.

Une nouvelle mort ne signifiait rien. Elle n'aurait plus voulu entendre parler de Djurim, ni de son frère basané et taciturne, si elle n'avait commencé à apprendre une étrange histoire, qui l'irrita et l'intéressa.

Elle avait acquis une certaine connaissance du langage des oiseaux, bizarre et fruste, ressemblant davantage, pour les oreilles humaines, à une conversation de quelques esprits évaporés qu'à une langue. Zorayas s'asseyait au bord d'un étang cristallin, admirant son reflet traduit dans ses miroirs d'argent tandis que ses servantes lui peignaient les cheveux.

Pendant ce temps-là, elle écoutait le bavardage des hirondelles, des moineaux et des ibis sauvages en train de boire parmi les roseaux d'or mince. De cette manière elle ne tarda point à apprendre l'erreur qu'elle avait commise.

— Qui est cet oiseau dans l'eau ? demanda un moineau qui venait pour la première fois près de l'étang clair et picotait follement son reflet.

— Plouf ! s'écria un autre en se jetant dans l'eau.

Un troisième se lissa mélancoliquement les plumes sur le banc de marbre et dit :

— Voilà la reine de Zojad qui ne sait pas qu'elle a été volée.

— Qu'est-ce qu'on lui a volé ? Un ver ? demanda le premier moineau.

— Un diamant.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda un ibis.

— Les diamants sont ce qui tombe du ciel pour tout mouiller, dit une hirondelle. Mais les hommes les attrapent dans des cruches.

— Demain je pondrai un œuf, annonça l'ibis en passant du coq à l'âne.

— Mirrash a volé Zorayas de Zojad, reprit le troisième moineau. Il ne lui a pas donné l'unique diamant qui valait tout le reste de ce

qu'elle possède, le diamant bleu de la porte tombale de son père.

— On trouve des vers près des tombeaux, souligna le premier moineau. Mais je suppose que personne ne me remerciera de ce généreux renseignement.

— Mon œuf sera plus gros que tous les œufs jamais pondus, se rengorgea l'ibis.

— Le diamant avec lequel Mirrash a trompé Zorayas vaut tous les diamants de la terre, conclut le troisième moineau qui, ayant terminé sa toilette, s'envola.

— Quelle impolitesse ! se récria une hirondelle, mais j'ai oublié pourquoi.

Il sembla à Zorayas que le moineau qui avait parlé du diamant avait été inhabituellement lucide. Elle se demanda si Mirrash lui avait envoyé l'oiseau, ultime hâblerie pour lui avoir refusé la dernière gemme, et la plus belle.

— Mais il peut encore changer d'avis, dit Zorayas. Nous verrons.

Il est vrai que Mirrash ne l'avait pas regardée, n'avait pas laissé le charme irrésistible de sa beauté l'asservir. Il est vrai que désormais il serait, contre elle, particulièrement sur ses gardes. Elle se rappela son habileté avec le pain de sel. Mais elle n'aurait de repos qu'elle eût ce qu'elle désirait, le dernier diamant, et sa soumission de surcroît. Elle n'aimait pas que les hommes la défient, elle qui avait jadis souffert si cruellement des hommes ; semblable à une épidémie, elle s'était fait un devoir de les maîtriser en ce monde, de les brûler et les rendre inoffensifs. Elle retournerait dans le palais du désert au bord du fleuve brillant, mais pas sous son premier déguisement. Plus de dame laiteusement voilée sous un baldaquin à franges, accompagnée de clochettes, de musique et d'encens. Elle n'y retournerait pas davantage ainsi qu'elle l'avait quitté, en sorcière, dans quelque moyen de transport surnaturel tiré par des animaux peu réalistes. Cette fois-ci, Mirrash serait pris par surprise.

Une tempête fit rage à travers le désert. La poussière s'éleva dans le ciel. Le soleil devint une brume rouge, le fleuve brillant devint terne comme le bronze non poli et les arbres gémirent dans le vent.

Quelqu'un frappa à la porte du palais, dont tous les volets étaient fermés et verrouillés. Quelqu'un frappa le fer du portail, pleura et cria à l'aide. Enfin un portier, sur les ordres de l'intendant, entrouvrit le portail et tira dans les limites de la cour intérieure une créature échevelée. Une pauvre petite danseuse, semblait-il, ayant perdu quelque caravane, ses atours en haillons, le corps piqué et saignant du fait de la sévère correction infligée par le sable, le visage obscurci par la poussière et les larmes et une cascade de cheveux crasseux du noir le plus foncé. Elle se pressa dans la cour, embrassa les pieds du

portier, puis les pieds de l'intendant qui l'avait sauvée d'une mort aussi vile dans la tempête.

Il restait peu de domestiques dans le palais, la plupart étaient partis, tout comme les richesses. Le vieil intendant conduisit la danseuse jusqu'à une chambre isolée, lui montra sa couche et des aiguières d'eau, puis lui fit apporter du pain et du vin. La fille le remercia à maintes reprises.

— Je t'en prie, dit-elle, dis-moi qui est ton maître, que je puisse aussi bénir son nom.

— Mon maître est Mirrash, sur qui est tombé un grand chagrin. Toute bénédiction ne peut que lui être profitable, grande ou petite.

— Et son cœur est-il alourdi par le chagrin ? Il a peut-être perdu une personne qui lui était chère ? Mon bon monsieur, fit la fille en baissant modestement les yeux, j'ai bien triste mine, mais permets-moi de me baigner et de me nettoyer, puis laisse-moi entrer dans la chambre de ton seigneur. Mon métier m'a permis d'apprendre de bien curieux arts de l'amour. Peut-être pourrai-je le consoler, ne fût-ce que pour une heure ou deux. Ne le me refuse point, car c'est mon vœu le plus cher. Si tu le désires, offrit-elle, je te démontrerai moi-même ce que je suis capable d'accomplir.

Le vieil intendant avait dépassé l'âge de ce genre d'exercice et suggéra qu'il se contenterait de la regarder au bain. Ceci lui fut accordé et l'intendant fut extrêmement satisfait car, bien qu'il ne pût vraiment contempler son visage à travers sa chevelure, il eut une vue excellente de tout le reste, et la fille était d'une beauté inhabituelle et irrésistible. Il se montra bientôt affable et se laissa persuader d'être conduite dans le lit de Mirrash, à son insu, afin qu'elle pût l'y attendre.

Assurément, songea l'intendant en introduisant la délicieuse demoiselle dans la chambre, *je serai récompensé pour cela*.

Depuis quelques mois, Mirrash passait la majeure partie de chaque journée dans la grande bibliothèque de la demeure, bien qu'il lui arrivât aussi de s'enfermer dans une cave du palais qu'il tenait toujours verrouillée à double tour. De cette pièce s'étaient échappés, à l'occasion, des bruits bizarres, des odeurs musquées et d'étranges lueurs vacillantes. Ce soir-là également, Mirrash quitta tard la cave pour rejoindre son lit, et l'on peut supposer que la zélée danseuse se morfondait d'attendre.

Les lampes éclairaient peu de chose. Mirrash pénétra dans la pièce, se débarrassa de ses vêtements et s'allongea dans le lit. Ceci fait, il sentit un attouchement insinuant et se redressa en sursaut.

— Ne sois point alarmé, monseigneur, dit une voix suave à proximité de son oreille. Je suis ton esclave et suis ici pour te servir joyeusement à partir du puits de l'amour.

Alors Mirrash se rallongea et dit :

— Qui que tu sois, tu es la bienvenue dans ma vie.

Rencontrant son visage dans la pénombre rouge des lampes, la fille eut alors un sursaut, car les yeux de Mirrash étaient couverts de tissu.

— Monseigneur, est-ce là une sorte de jeu ?

— Non, en vérité, dit Mirrash, je suis devenu aveugle.

Les mains caressantes de la danseuse étaient immobiles.

— Quelque nouveau stratagème, murmura-t-elle. Comment cela se peut-il ? ajouta-t-elle à voix haute.

— J'ai contrarié une puissante sorcière, dit Mirrash, Zorayas de Zojad, peut-être as-tu entendu son nom ? Les démons l'aiment et, par amusement, ils m'ont attaqué et aveuglé.

Les doigts légers de la compagne de Mirrash s'étaient éveillés et se trouvaient déjà sur le bandage.

— Allons, monseigneur, fais-moi voir. Je possède quelques talents de guérisseuse. Peut-être puis-je t'aider.

— Non, d'aucune manière, dit Mirrash en s'écartant. Ne te donne point cette peine.

Alors la fille porta son attention sur d'autres secteurs du corps du prince, mais il lui dit avec tristesse :

— Douce Damoiselle, ceci aussi est inutile. Les démons m'ont rendu non seulement aveugle mais aussi impuissant.

Cependant la fille, trouvant que les choses étaient bien à l'opposé, lui assura qu'il était dans l'erreur.

— Ah, ne prête point attention à de tels signes extérieurs, c'est ainsi que les démons me torturent. Le récipient est plein à ras bord, mais à peine aurons-nous commencé à boire que nous découvrirons que le vin a mystérieusement disparu sans laisser de traces et que le récipient est flasque et vide.

— Voyons, monseigneur, le réprimanda-t-elle, ne soyons point exagérément pessimistes. Peut-être les démons ont-ils adouci leur mauvais sort.

Sans nul doute était-ce le cas, car, après de nouvelles incitations, l'épée trouva le fourreau et Mirrash apprécia la fille avec vigueur.

Zorayas – qui d'autre ? Même la tempête avait été provoquée par elle – ne fut point encline à rejoindre son ennemi dans sa passion, mais elle attendit son heure, produisant les cris et les mouvements qu'il pouvait juger plausibles en la circonstance. Enfin, l'instant suprême de l'Acte s'empara de Mirrash, et Zorayas arracha le bandage de ses yeux.

Ainsi, malgré ses dérobades, au pinacle du plaisir, il lui faudrait la contempler, ainsi que l'enchantement irrésistible de son visage encadré désormais par sa chevelure de cuivre, la perruque noire ayant été rejetée.

Mirrash gémit, s'écroula, s'injuria, l'injuria, puis la regarda de nouveau et la supplia de lui pardonner ses imprécations en déclarant qu'il serait heureux de mourir pour elle.

— Cela n'est pas nécessaire, dit Zorayas, mais un petit présent...

— Tout ce que je possède t'appartient, tout comme moi.

— L'objet que tu n'as pas voulu me donner, le diamant bleu dont tu t'es fait gloire, et qui vaut tout le reste.

Mirrash la regarda fixement. Ses yeux sombres étaient injectés de sang et tournaient follement. Elle fut enchantée de le voir anéanti à ce point.

— Le diamant qui se trouve sur la porte tombale de mon père ? Prends-le. Mais laisse-moi encore t'embrasser la bouche.

— Plus tard, peut-être, dit Zorayas. Pour l'instant, le diamant suffira.

Ils se levèrent. Il la conduisit jusqu'aux jardins obscurs où la tempête s'était éteinte, à côté d'un étang miroitant, et au portique de marbre du mausolée. Là, sur la porte en fer, quelque chose luisait d'une lumière froide et bleue. Un grand diamant, et quelque chose d'autre à côté.

— Voyons, qu'est ceci ? demanda Zorayas, blanche comme l'ivoire et rouge comme le vin dans la nuit. Quelque autre stratagème ? Allons, je sais que tu ne peux me mentir.

— Te mentir ? Je préférerais me couper la langue.

Il tomba à genoux devant elle et lui saisit les chevilles.

— Quand tu m'as montré le diamant dans mon palais, il n'avait pas de monture.

— Oui, dit-il, je l'avais arraché à sa monture, le miroir ovale, haut et large comme un homme, qui est accroché à la porte tombale.

Zorayas s'avança en l'écartant et alla inspecter l'objet sur la porte ; elle vit que c'était un ovale poli de métal bleu aussi long et large qu'il l'avait précisé, le diamant flamboyant en son centre.

— Un miroir, dis-tu ? le questionna Zorayas. Je ne vois nul reflet.

— Ce n'est que l'écrin, et le joyau est incrusté dans l'écrin. Le miroir est à l'intérieur, mais personne ne peut regarder dedans. Il appartenait à mon père, c'est un objet magique qu'il avait découvert dans un temple antique. Même lui n'a jamais ouvert l'écrin pour le regarder.

— Et pourquoi, je te prie ?

— C'était un jouet de démons, dit Mirrash en rampant à sa suite, appuyant ses lèvres contre son talon. On dit que le miroir révèle une vérité ultime. Aucun homme n'ose risquer un tel spectacle. Mais, ma dame, laisse-moi extraire le joyau et...

— Laisse ! s'écria Zorayas en fronçant les sourcils. Tous les hommes sont-ils encore si poltrons ? Les démons sont sages, mais

l'humanité n'a nul besoin de les redouter, si elle accepte d'être courageuse. Je prendrai diamant, écrin et miroir, tout à la fois. Car si aucun homme n'ose regarder ce miroir, moi je l'oserai. Viens, cesse de te vautrer ainsi et descends-le-moi, à moins que tu ne sois trop faible pour cela ?

Mirrash lui obéit. Il tituba sous le poids du miroir mais il déposa l'écrin bien fermé à ses pieds, puis essaya de lui embrasser la bouche qui demeura, elle aussi, bien fermée. Elle le repoussa.

— Tu n'es qu'un chien ! lui jeta-t-elle. Ne descends pas plus bas encore.

— Dame ! s'écria-t-il, ne crois point ce miroir, il te fera du mal. Laisse-moi encore coucher avec toi, je suis en feu... aie pitié...

— Tu ne mérites pas ma pitié, lâcha-t-elle, tu es un fou !

Elle claqua les doigts. Il se produisit un bruit de froissement. Un chariot tiré par des cygnes noirs à tête de serpent l'emporta soudain avec son butin.

Mirrash se tenait seul dans le jardin. Il ne tarda pas à se rendre jusqu'à l'étang. Un petit moineau, à qui la magie avait appris à prononcer certaines paroles, se lissa les ailes tandis que Mirrash se penchait au-dessus de l'eau et se baignait les yeux. Le bandage n'était qu'un camouflage ; avant d'entrer dans sa chambre il avait introduit sous ses paupières un certain baume qui déformait et embrouillait sa vue. Cette nuit, tout lui avait semblé n'être que monstruosité primitives et fiévreuses, allongées puis gonflées, comme à travers un cristal en spirale. Même le visage splendide de Zorayas avait eu cette apparence. Bien que son contact l'eût enflammé et son corps charmé, la soumission asservissante qu'imposait son visage l'avait manqué de loin.

En vérité, il songea que son visage avait ressemblé à sa nature. Que son frère Djurim ne l'avait-il vue de cette façon !

Zorayas dessertit le diamant et le pendit à sa gorge blanche. Elle ne s'attarda point à en chercher les pouvoirs ; elle s'intéressait trop désormais au miroir caché dont il avait orné l'écrin.

Elle effectua certains préparatifs. Elle était fière mais pas stupide. Elle percevait déjà une grande source d'énergie dans l'ovale de métal bleu, une puissance qui s'efforçait de transpercer le cadre et d'éclairer quiconque l'affronterait. Une vérité ultime. Qui ne soupirait point après celle-ci ? Elle pourrait rendre son nom encore plus terrible. Et elle le grandirait encore à ses propres yeux. Zorayas, la plus belle et la plus sage des femmes de la terre, maîtresse du Prince des Démons, propriétaire de l'Ultime Vérité.

Comme tant d'autres avant et après elle, qui avaient perdu confiance dans leurs premières années, même les brillantes pierres de

la réussite n'avaient pu construire pour elle une maison assez robuste. En elle-même, dans les régions les plus basses de son âme et de son esprit, à son insu, elle était toujours une petite voix qui pleurait pour qu'une nouvelle gloire vînt s'appliquer sur ses blessures. Elle devait l'emporter sur les meilleurs, nul ne devait lui résister, elle devait conquérir ce que les autres n'osaient affronter, avaler des océans et écraser des montagnes. Elle n'aurait pas de repos avant la mort, la dernière bataille, moquerie ultime mettant fin à toutes ses victoires.

Elle se rendit dans sa tour d'airain. Elle l'entoura, à l'intérieur et à l'extérieur, de sorts, de talismans et de symboles occultes. Elle fit brûler des parfums, parsema le plancher de vin et de sang, et y dessina les signes du Pouvoir. Elle purifia son corps, se baigna, s'oignit et prononça des paroles protectrices. Elle se tint debout, la belle sorcière, sa longue chevelure sans bijoux tombant autour d'elle, comme un églantier brûlant.

Elle huila les gonds de l'écrin en métal bleu, et fit glisser un mince couteau entre l'écrin et ce qui se trouvait à l'intérieur. Elle libéra les fermoirs.

Elle recula et laissa s'ouvrir le grand miroir haut comme un homme, et aussi large, qui contenait l'Ultime Vérité.

Sans cligner les yeux, arrogante, elle regarda le froid reflet du verre.

Et aperçut...

Simplement son image.

La bouche de Zorayas blanchit, elle crispa les poings. Elle montra les dents.

Elle avait été *volée*.

Alors, malgré sa rage, quelque chose captiva son regard. Ce qui la captiva fut la beauté pure et miraculeuse de l'image dans le miroir, la sienne. Zorayas hésita. Ses mains se détendirent et elle relâcha son souffle prisonnier en un lent soupir. Qu'elle était belle, belle ! Elle n'avait jamais vu toute sa perfection dans sa plénitude. Il y avait eu les miroirs en argent, polis à l'extrême, pour lui permettre de s'émerveiller déjà il y avait les étangs cristallins où elle pouvait se pencher pour apercevoir son visage magnifique entre les roseaux dorés et les fleurs d'albâtre, ainsi qu'elle l'avait fait jadis. Et pourtant aucun de ces reflets n'était comparable à ceci, nul ne lui avait tant montré. Toute sa personne, vêtue de musique visuelle, mirage de flamme et de glace, de métal et de soie.

Zorayas éclata de rire et se tendit en avant, sa colère entièrement oubliée. Nul verre n'avait été aussi clair, et précis. Les yeux lui rendaient son rire, telles des fleurs sombres sur fond de soleil levant, la bouche riait comme une rose. Son corps, orchidée au bout de deux tiges minces, les creux empourprés d'un rougeoiement de chandelle, le

trait dessiné entre les membres et le torse, les coups de pinceau du bassin, le renard niché dans son aine et, au-dessus, la blanche innocence des seins avec leur citadelle jumelle de connaissance.

Ah, le cadeau d'Ajrarn le Magnifique, cette fête de beauté ! Zorayas sembla tomber vers les bras tendus de la créature devant elle qui lui faisaient signe et la recevaient en silence. Ses paumes touchèrent les paumes du miroir, son ventre se mêla à la forme du blanc bassin, ses seins volèrent vers les seins du miroir, rencontre de colombes. Elle appuya sa bouche contre le verre et, un instant, sentit une texture chaude et vibrante contre son corps, une bouche qui s'offrait avidement à la sienne.

Avec un cri, Zorayas se rejeta en arrière.

Une ultime vérité ? Peut-être l'avait-elle découverte.

C'était elle qu'elle aimait, et personne d'autre. Elle perçut alors une nouvelle chose. Le miroir, qui la reflétait si bien, ne reflétait rien d'autre de la salle, pas un rayon, pas une ombre, pas une tapisserie, pas un symbole sur le plancher ni les sceaux cerclés de fumée sur les murs. Le miroir montrait Zorayas seule. Elle seulement.

Zorayas poussa sur l'écrin de métal bleu et il se referma en claquant. Elle prit son manteau et s'enfuit de la tour d'airain.

Trois jours et presque trois nuits s'écoulèrent avant que Zorayas retourne à la tour. Durant ces jours et nuits elle fit bien des choses qui étaient devenues son habitude. Elle chevaucha avec ses chiens – elle chassait les hommes de préférence aux animaux, les esclaves assez bêtes pour l'offenser – elle arpenta ses jardins et ses salles de plaisirs, marquant un temps pour caresser un livre orné de bijoux, un poignet orné de bijoux. Elle rassembla les savants et les astrologues de Zojad et discuta et disputa avec eux. Des acteurs jouèrent une pièce à son intention, elle coucha avec l'un d'eux qui l'amusa et fit pendre par les oreilles et la langue un autre qui ne lui plaisait guère.

Elle était devenue cruelle et voluptueuse. Les épreuves l'avaient instruite, le contact d'un Démon avait fait le reste.

Elle acquit quatre-vingts flamants pour peupler les étangs de son jardin. Elle ordonna un banquet où tous les plats étaient d'une couleur différente, la viande rouge fumée des crabes, les poissons rosés et le vin rouge dans des gobelets de rubis, les viandes blanches avec des amandes et du vin blanc dans des tasses de porcelaine, des gâteaux verts d'angélique, des raisins, des concombres au sucre candi et des sorbets verts dans des timbales d'émeraude. Et bien entendu, pour ses ennemis, un plat bleu de gaufres au cyanure et de l'indigo non dilué dans des récipients ayant la forme de crânes saphir.

Mais tout le temps qu'elle fit ces choses viles et exotiques, elle se souvint du miroir refermé dans la tour. Le souvenir flottait sur son

cerveau comme un oiseau, entraîné et sortait en rampant comme un serpent. Elle n'inspira, au cours de ces trois jours et nuits, nulle beauté qui égalât ce qu'elle avait vu dans le miroir, elle ne put inspirer tout à fait la même peur, malgré tous ses jeux, que celle qui avait étreint ses entrailles tandis qu'elle fuyait sa propre image.

La troisième nuit, elle appela des musiciens pour qu'ils jouent à son intention la chanson lui rappelant le corps d'une femme en train de danser gracieusement. Des paons blancs marchaient dans le jardin, leur blancheur rappelant une autre blancheur de la chair. Zorayas fit claquer ses mains. On apporta sa collection d'animaux. Elle se rendit jusqu'aux énormes cages dorées. Des panthères tachetées aux yeux de bronze vert, des tigres de cinabre aux yeux d'orichalque. Et dans chacun de ces yeux, un reflet ténu.

Elle avait en elle une terrible aspiration à satisfaire : regarder une nouvelle fois dans le grand miroir. Peut-être son imagination, sa propre magie, l'avait-elle investi de pouvoirs qu'il ne possédait point. Oui, sans nul doute, ce devait être cela. Si elle rendait visite à la tour d'airain et ouvrait l'écrin de métal bleu, elle verrait simplement un grand miroir éclatant flattant son exquise beauté, sans plus.

La lune s'était couchée. Elle grimpa l'escalier de la tour dans les ténèbres, franchit la porte de la salle de sorcellerie dans l'obscurité. L'étui du grand miroir luisait comme de la foudre bleue immobile. Zorayas s'avança jusqu'à lui, libéra les fermoirs, recula et le laissa osciller sur ses gonds.

Elle n'avait pas besoin de lampe. Le miroir étincelait, éclatant.

Quelque chose de prodigieux la regardait.

Zorayas eut un sourire qu'elle ne put retenir. L'image dans le miroir eut un sourire.

Zorayas reprit son souffle, l'image fit de même.

Irrésistiblement attirée, Zorayas effectua trois pas en avant vers l'image ; l'image effectua trois pas vers Zorayas. Elles se regardaient fixement, les lèvres entrouvertes, les yeux écarquillés. Les mains de l'image glissèrent vers le bas et écartèrent les attaches de la robe dorée. Deux lunes blanches s'élevèrent de la soie dorée. L'image dans le miroir chuchota : « viens plus près, bien-aimée. Viens. »

Zorayas restait ébahie, devant l'image, devant ses propres mains – toujours sur ses flancs ; devant ses propres seins – couverts par la soie. L'image avait fait quelque chose de différent. L'image avait parlé.

— Qui es-tu ? s'écria Zorayas, et qu'es-tu ?

— Toi-même, chuchota l'image. Viens à moi, ma bien-aimée. Je te vois et me languis de toi et j'ai envie de toi, bien-aimée de toutes les bien-aimées.

Zorayas tremblait. Ses yeux se remplirent, elle ne pouvait plus respirer. Avant de s'en être aperçue, elle avait franchi en courant la

moitié de la distance qui la séparait du miroir, les bras tendus. Quelques pas de plus et elle pourrait se presser de nouveau contre ces vallées et ces collines familières, ce paysage odorant qu'elle connaissait mieux que toutes les terres qu'elle avait conquises, mieux que tous les amants avec qui elle avait couché. Mais elle se força à stopper avant que les mains qui se tendaient puissent toucher les siennes.

Zorayas quitta de nouveau en courant la tour ensorcelée et verrouilla la porte derrière elle. Elle pleurait. C'est avec une sensation de désolation plutôt que d'évasion ou de peur qu'elle descendit l'escalier.

Elle jeta la clé de la tour dans un puits profond.

Mirrash avait fabriqué le miroir, il l'avait fabriqué spécialement pour Zorayas. Il avait été forgé dans des feux glacés et façonné avec des paroles brûlantes. Mirrash était devenu sorcier, se vouant à cette tâche grâce à des livres anciens. Ce qu'il cherchait ce n'était pas tant la vengeance, mais de débarrasser le monde de la méchanceté de Zorayas. Djurim était mort, mais il y aurait d'autres Djurim dont Zorayas pourrait se repaître, si elle subsistait. Il avait médité un temps sur l'histoire que lui avait dite le conteur et avait aussi médité pour savoir si le conteur était bien quelque messenger fantôme s'étant arraché aux limbes des âmes afin de le prévenir et le conseiller, ou simplement un sage, astucieusement informé.

En tout cas le conte avait été approprié – la beauté abusant ce qui l'adorait, la beauté séduite par sa propre vision provoquant sa propre mort.

De même que la serpente était tombée sur une image qui lui ressemblait exactement, de même Zorayas pourrait en rencontrer une, dans un miroir. Et le miroir ne serait pas mortel. Le miroir tirerait vie de ce qui le regardait, le miroir vivrait, à sa manière, et désirerait, aimerait, brûlerait pour, implorerait et attirerait l'objet de sa vie.

La nuit où elle était venue à lui, il avait prévu le comportement de Zorayas et l'avait ainsi abusée, mais il n'était plus certain désormais de pouvoir deviner son attitude. Il ignorait combien de temps il devrait attendre. Zorayas avait une volonté et une puissance remarquables, peut-être pourrait-elle résister au sortilège du miroir.

Le palais dans le désert tombait en décrépitude. Le fleuve brillant était encombré d'algues et ne brillait plus.

Peut-être Zorayas exercerait-elle son dépit à l'encontre de donateur...

Mais Zorayas avait oublié Mirrash. Elle avait oublié tout, sauf une chose. Ses actions étaient devenues celles d'une marionnette au bout de ses fils, et pourtant elle agissait beaucoup. Elle conquiert cinq

nouvelles nations, chevauchant à la tête de ses armées. Elle s'était fait construire d'énormes citadelles, des manoirs et des statues. Elle se détourna des amants humains et coucha avec des animaux. Un tiers de l'année un lion était son seigneur ; sa crinière était couverte de bijoux ; dans ses yeux, tandis qu'il la montait, elle voyait des reflets.

Une nuit, elle souhaita qu'Ajram vînt à elle. Elle fit brûler des fumées rares et prononça certaines paroles. Elle n'osa lui ordonner de venir et se contenta de l'implorer. Peut-être le Prince des Démons fût-il venu s'il avait été au courant de son appel. Mais il s'était tourné vers d'autres choses, s'était détourné d'elle pendant peut-être quelques jours, quelques mois de Terre Inférieure – une vie de mortel – et en reportant les yeux vers elle, il vit qu'elle avait disparu.

Le temps fatiguait Zorayas. Quoiqu'elle eût le visage et le corps de sa jeunesse, elle se sentait vieille, épuisée et lassée du monde. Il semblait qu'il n'y eût rien qu'elle ne pût faire, et en fait il n'était rien qu'elle n'eût fait. Nul ennemi ne pouvait lui résister, nul amant la refuser, nul royaume la vaincre. Le succès perpétuel la mettait à genoux. Maintenant la petite voix de l'incertitude en elle ne criait plus pour les victoires soulageant sa blessure ; elle murmurait : *A quoi bon toutes ces peines, si je n'en suis point adoucie ?*

Elle n'avait nul amour pour la vie, n'en avait jamais vraiment eu. En fait, elle eût été plus heureuse en ayant moins ; ses aspirations et la tristesse l'avaient rendue forte là où le pouvoir l'avait rassasiée.

Les derniers sursauts de sa détermination à survivre s'éteignirent dans des banquets orgiaques, dans des folies ensorcelées qui teintèrent en vert le ciel nocturne ou en rouge les collines bleues, firent pousser des queues au derrière des hommes, lui firent accomplir d'étranges excursions aériennes avec un vaisseau doté de roues, ou par les mers dans un chariot à la voile immense traîné par des dauphins.

Enfin l'ultime ennui descendit sur elle.

Elle gisait comme morte. Sept jours elle resta allongée sur sa couche. Alors un souvenir la fit revivre.

Zorayas appela trois géants, ses esclaves. Elle les emmena jusqu'à la tour d'airain et leur donna ordre d'enfoncer la porte verrouillée.

Cela ne prit pas longtemps, elle l'avait toujours su. Le jet de la clé dans le puits n'avait été qu'un geste symbolique.

Lorsque la porte fut béante, Zorayas chassa les esclaves et monta seule dans la pièce.

Le miroir s'ouvrit. Il ne pouvait y avoir de doute. L'image était nue, vêtue de sa chevelure roux foncé, immobile. Les yeux de l'image étaient clos. Elle ne fit aucun signe, aucun mouvement. Elle ressemblait à une icône merveilleuse, comme morte.

— Je suis là, dit Zorayas. Tu es tout ce que je cherche et tout ce que je désire.

Elle dégrafa sa mante et l'ôta, désormais nue comme l'image.

Les paupières de l'image se soulevèrent lentement. L'aube apparut sur le visage magique. Elle leva les bras, les bras de Zorayas. « Viens donc à moi. »

Sans courir, cette fois-ci, et sans se retenir, Zorayas avança vers le miroir jusqu'au point où la poitrine rencontre la poitrine, les membres frôlent les membres, les paumes touchent les paumes. Un instant elle sentit la froide résistance du verre, puis le verre parut se réchauffer et fondre. Des mains chaudes et impatientes l'encerclèrent, la serrant plus fermement contre une forme à l'haleine chaude. Ses propres mains tâtonnèrent un instant et saisirent brutalement une sveltesse soyeuse. La bouche se mêla à la bouche et la cuisse à la cuisse. Zorayas s'abandonna à une vérité ultime d'extase sans pareille qui la liquéfia dans son feu...

Les esclaves, dans le jardin, se retournèrent devant l'éclat bizarre dans le ciel. Un soleil couleur rose naissait à l'intérieur de la salle supérieure de la tour d'airain. Il enfla et s'illumina, devint une blancheur intolérable qui blessa les yeux de tous ceux qui le virent. Une explosion fracassante s'ensuivit.

Après que le tonnerre et la terrible lumière eurent disparu, ceux qui se glissèrent jusqu'à la tour d'airain ne découvrirent qu'un moignon de métal carbonisé. Rien d'autre n'était resté. Ni un carreau ni une amulette ; pas même un fragment de verre, d'os ou de cheveu féminin.

Mirrash se rendit au palais où régnait auparavant la reine de Zojad, désormais mystérieusement disparue de la surface de la terre. Certains disaient qu'elle avait été emportée par les Drin, d'autres qu'elle avait abandonné sa méchanceté pour devenir une sainte femme errante.

On se chamaillait dans la cité et le palais. Les rois de bien des nations s'étaient, une nouvelle fois, remis en marche, impatients de rompre le joug sous lequel Zorayas les avait tenus. Il y avait aussi d'autres troubles car, dans la nuit, un seigneur, qui s'était approprié l'un des gros diamants que Zorayas avait obtenus de Djurim, avait été découvert mort de manière horrible.

Tandis que les ministres se disputaient sur les marches du trône où naguère ils retenaient leur souffle devant la femme qui s'y trouvait assise, un homme sombre et sévère entra dans la salle. Comment il put franchir les gardes, nul ne sait, mais la discipline se relâchait et les soldats désertaient par escadrons entiers.

— Je suis Mirrash, déclara l'étranger. J'ai entendu dire que quelqu'un est déjà mort du fait de la malédiction des diamants. Vous verrez bien d'autres morts si vous ne m'écoutez point...

Et il leur rappela le sort qui accompagnait les diamants : seuls ceux

à qui les bijoux avaient été offerts avec sincérité pouvaient en profiter en toute quiétude.

— Mon frère a donné les diamants à Zorayas, mais elle est partie. Ceux d'entre vous qui ne les ont point reçus en cadeau et qui désirent les garder trouveront la mort un par un.

Comme toujours, quelqu'un ricana et dit qu'il se moquait de la malédiction, puis il prit un collier de diamants et se le mit autour du cou. Mirrash haussa les épaules et l'homme ne tarda pas à être retrouvé, le visage bleu, mort sans aucune équivoque.

Ils se hâtèrent tous alors de rendre les gemmes à leur propriétaire légitime. Les diamants se déversèrent dans les coffres et les boîtes que Mirrash avait apportés, coffres et boîtes furent embarqués dans des chariots auxquels étaient attelés des mulets et escortés sous bonne garde.

Bientôt, Mirrash, ayant recouvré tout le trésor de sa famille, monta sur son nouveau cheval, que l'intendant de Zorayas avait insisté pour lui donner, et chevaucha vers le désert, souriant d'un air sinistre, le dos tourné au soleil couchant.

LIVRE TROISIÈME

L'ATTRAIT DU MONDE

PREMIÈRE PARTIE

1 — Douce-Miel

Elle était si belle et si gentille qu'on l'appelait Douce-Miel... bien que son nom fût Bisuneh. Ses cheveux tombaient jusqu'au sol ; ils avaient la couleur jaune verdâtre pâle et délicate des primevères. Elle était la fille d'un pauvre érudit et ils vivaient dans une ville au bord de la mer.

Douce-Miel Bisuneh devait épouser le charmant fils d'un autre pauvre érudit. Tandis que les pères avaient marmonné dans la bibliothèque sur d'antiques volumes, la fille et le fils s'étaient avancés dans le jardin obscur parmi les rosiers et sous les feuilles vernies du vieux figuier ; d'abord leurs mains s'étaient touchées, puis leurs lèvres et leurs jeunes corps, et bientôt leurs cœurs et leurs esprits. Il s'ensuivit une série de promesses et de garanties, une série d'échanges de présents. Les noces étant chose coûteuse, d'astucieuses prostitutions artistiques eurent alors lieu : l'un des deux érudits composa une lamentation pour la mort d'un seigneur qui fit venir les larmes aux yeux – et une quantité d'argent considérable. L'autre vieil érudit dédia sa traduction de quelque poète défunt depuis longtemps à un prince dans un palais blanc – ce qui fit venir de l'or. Les femmes des deux érudits étaient mortes. Ils considéraient avec affection leurs enfants et cette invasion de la jeunesse et de la passion dans leurs maisons sèches et parfumées uniquement de poussière sur les livres.

C'était un mois avant la noce.

La belle Bisuneh et deux jolies amies étaient assises, au crépuscule, dans le jardin, sous le vieux figuier. Au-dessus, les étoiles commençaient à briller et, au-dessous, la mer ondulait comme le dos d'un crocodile sombre nageant lentement.

— Je connais un sortilège, déclara l'une des jolies amies. Il permet de savoir combien d'enfants tu auras.

L'autre amie eut peur, elle n'aimait pas les sortilèges.

— Oh, c'est simple. Quelques mots, une boucle de cheveux de Bisuneh, un caillou que l'on jette.

L'amie était toujours réticente, mais Bisuneh était curieuse. Elle voulait, déclara-t-elle, trois grands fils et trois filles minces. Ni plus ni moins.

C'est ainsi que, sous la tacheture des feuilles du figuier et des étoiles, elles firent leur magie. Ce n'était pas grand-chose. En temps normal, elle fût passée inaperçue. Mais pour un démon, la moindre bouffée de magie ressemblait à un appât.

L'un des Eshva se trouvait non loin, allant à l'aventure sur la terre

nocturne, errant près des vagues sombres du rivage. Il sentit le sortilège comme une fleur au parfum d'antan. Les Eshva étaient le plus étrange des échelons de Terre Inférieure, les plus enclins au rêve et au romanesque, et celui-ci n'était pas différent.

Sous sa forme masculine, il grimpa la route du bord de mer, vêtu de la nuit tombante et flottant dans l'air. Il atteignit le mur du jardin et regarda à travers une fente qu'un oiseau aurait eu de la peine à découvrir.

Il observa deux jolies filles et une fille resplendissante.

Un caillou bondit et sonna sur le dallage.

— Eh bien, dit la première jolie fille, il n'y a pas du tout d'enfant. Et pourtant, attends... si. Une fille, oui, une fille !

— Rien qu'une, se lamenta l'autre jolie fille. Cela peut-il signifier que Bisuneh mourra ? Ou que son mari mourra ?

La première fille la gifla avec colère.

— Silence, idiot ! Cela veut dire que le charme n'a pas fonctionné. Comment peux-tu parler de mort ?

Mais Bisuneh hocha solennellement la tête.

— Je ne crains rien. Ce n'est qu'un jeu idiot. Il y a trois jours j'ai rendu visite à la vieille sage qui habite Rue des Soyeux. Elle m'a dit que ni moi ni mon mari ne mourrions avant un âge avancé, à moins que le soleil ne vînt à se coucher à l'est, ce qui veut assurément dire que rien ne pourra nous toucher, car qui peut supposer que le soleil fasse cela ?

Les deux amies éclatèrent de rire, embrassèrent Bisuneh et lui mirent des fleurs blanches dans les cheveux. Une autre personne rit aussi, derrière le mur, en silence. Mais il n'y avait personne, rien qu'un chat de fumée, d'un noir luisant, qui s'enfuit le long de la route de bord de mer en un éclair d'yeux argentés.

L'Eshva pénétra dans une salle de jade noir, se jeta à terre devant une ombre, en embrassant les pieds, et le baiser s'épanouit comme une flamme violette dans l'obscurité.

L'Eshva leva ses yeux étincelants. Ajrarn lut en eux : une promenade dans le rêve de la terre, le monde des hommes, et une forme ressemblant à une damoiselle. Sa peau était telle que le cœur d'une pomme, sa chevelure une fontaine de primevères. Ajrarn caressa le front et la nuque de l'Eshva. Il y avait longtemps que lui-même n'était allé sur terre, de nombreux mois, peut-être un siècle de mortel.

— A quoi d'autre ressemble-t-elle ?

L'Eshva soupira au contact des doigts d'Ajrarn. Le soupir dit ceci : A un phalène blanc dans la nuit, à un lys qui fleurit la nuit. A la musique jouée par le reflet d'un cygne qui passe sur les cordes d'un lac au clair de lune.

— J'irai voir, promit Ajarn.

L'Eshva sourit et ferma les yeux.

Ajarn franchit les trois portes de feu noir, d'acier bleu et d'agate glacée. Sous la forme d'un aigle, il traversa la plaine pourpre du ciel nocturne ; une rayure d'écarlate morte marquait l'endroit où le soleil était tombé depuis longtemps. Il parvint à une cité au bord de la mer, au petit jardin d'une petite maison. L'aigle noir se posa sur le toit. Il observa de ses yeux brillants de l'un, puis de l'autre, tournant la tête de côté.

Un vieil érudit buvait du vin sous un figuier. Il cria : « Bisuneh ! » Une fille sortit. L'érudit lui tapota la main, lui montra une notation qu'il effectuait dans un énorme livre ancien à un endroit où la page était marquée par une fleur devenue papier. La lumière d'une fenêtre tissait une couleur de citrons verts dans les cheveux clairs de la fille. L'aigle regardait sans bouger, le bec telle une lame recourbée.

— Vois, ici se trouve le nom de ta mère et le mien, dit l'érudit. Et ici se trouve ton nom et le sien, celui de l'homme que tu vas épouser, qui sera mon fils.

Les ailes de l'aigle s'agitèrent doucement, sans produire davantage de bruit que la brise dans les feuilles du figuier.

Bientôt le vieux et la fille rentrèrent. Une lampe se mit à luire dans une fenêtre près du toit, puis s'éteignit. La fille se dévêtit, portant ses seuls cheveux, se coucha dans son lit étroit et s'endormit.

Dans son sommeil, un parfum merveilleux l'atteignit. Elle entendit un tapotement lointain sur un volet ouvert, un bruit semblable à des feuilles qui marchent. Une voix chanta dans son oreille, agréable comme du velours. Bisuneh se réveilla en sursaut. Elle se glissa à sa fenêtre et regarda à l'extérieur.

Un homme en noir se tenait en bas dans le jardin ; elle ne pouvait le distinguer. Enveloppée dans sa chevelure, dans l'ombre. Seuls luisaient ses yeux, reflétant quelque lumière mystérieuse.

— Descends, Bisuneh, lança-t-il doucement. — Sa voix ne ressemblait à nulle autre qu'elle eût entendue. Elle se pencha vers lui, faillit se tourner pour franchir la porte, descendre l'escalier et passer dans le jardin... mais une goutte froide tomba dans son cerveau, qui disait : « Prends garde ! »

— Viens, Bisuneh, la pressa l'étranger en bas. Il y a longtemps que je t'aime, j'ai parcouru bien des lieues pour te retrouver. Un regard de tes yeux, voilà tout ce que je demande, et peut-être un chaste baiser compatissant de ta bouche virginale.

La chair de Bisuneh répondit à la voix de la même façon que répond la harpe lorsque le musicien la prend ; ses nerfs et ses instincts la poussèrent vers la porte ou vers la fenêtre pour sauter dans les bras de l'étranger. Mais elle s'y refusa.

— Tu dois être quelque esprit mauvais pour m'appeler ainsi, lui dit-elle.

Elle claqua les volets et les verrouilla. Elle ouvrit un petit coffret et en sortit un collier que lui avait donné son bien-aimé ; elle lui parla, le caressa et l'embrassa, l'utilisant comme charme contre toute méchanceté dont la nuit pouvait la menacer. Très bientôt elle sentit une délicieuse tension disparaître de l'atmosphère. Le sommeil l'envahit. Elle s'endormit, le collier de corail entre les mains, et au matin elle prit sa peur pour un rêve.

Ajrarn fut amusé d'avoir été mis en échec par cette fille vertueuse surprise. La première fois, il fut amusé. La force de sa volonté, son incrédulité raisonnable et idiote le ravirent. Elles le ravirent la première fois.

Il revint à la nuit le lendemain. Il se trouvait des invités dans le jardin, qui festoyaient gaiement. Puis ils s'en furent et la fille resta seule à regarder en direction de la mer, le collier de corail à la gorge.

Bisuneh, qui humait le parfum des roses couleur lilas en rêvassant, remarqua soudain une femme debout sur la route du bord de mer. Elle parut sortir du néant et pourtant, en devenant distincte, elle lui sembla plus vivante et plus réelle que toute autre chose. Bisuneh ne pouvait détacher les yeux de cette femme. Elle était impressionnante, impérieuse, elle avait des cheveux d'un noir bleuté et des yeux brillants. Elle ne manifestait ni humilité ni timidité, ni réserve. Elle vint droit au mur du jardin et, fixant Bisuneh de son étrange regard captivant, elle dit :

— Laisse-moi te lire la bonne aventure, petite mariée.

La voix de la femme était grave et mélodieuse. Elle tendit la main de l'autre côté du mur et prit celle de Bisuneh, et à son contact le cœur de Bisuneh se mit à palpiter, elle n'aurait su dire pourquoi.

— Je vois que tu crains les hommes, dit la femme. Ceci est regrettable, puisque tu dois être mariée.

— Je ne crains aucun homme, balbutia la fille.

— Tu en as craint un la nuit dernière, précisa la femme.

— C'était un rêve.

— Vraiment ? Allons, pourquoi l'as-tu craint ? Il ne te voulait aucun mal.

La fille frissonna. La femme sombre se pencha au-dessus du muret et l'embrassa légèrement. Ce baiser ne ressemblait à aucun de ceux que cette fille timide avait reçus. Les baisers de son amant, la soif avide de l'adolescent ne l'avaient point émue comme cette brève caresse des lèvres. Pourtant, sous ce baiser, elle éprouva de nouveau l'inquiétude de la veille, ses sens la tirant d'un côté, sa raison de l'autre. Elle s'arracha à sa main et à sa bouche.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle, le sachant au fin fond d'elle-même et se refusant à comprendre sa propre connaissance.

— Je lis les destins, rappela la femme. (Son visage avait changé, il était devenu distant et cruel.) Tu es têtue, et l'entêtement irrite les dieux. Pourtant on t'a promis une vieillesse heureuse, n'est-ce pas ? A moins que le soleil ne sombre à l'est.

La femme se tourna et s'éloigna, mais une grande rafale de vent marin fit gonfler sa cape et elle sembla brutalement disparaître.

La fille courut jusque dans la maison. Elle prit une amulette dans sa boîte ; un saint homme l'avait donnée à sa mère. Elle la pendit à son cou et pria pour que les démons cessent de l'importuner.

La femme était Ajrarn. Il pouvait prendre la forme qui lui plaisait, étant ce qu'il était. La fille s'était maintenant refusée à lui par deux fois, et sous ses deux déguisements. Les mortels ne se refusaient pas à Ajrarn. Sa voix, ses yeux, son contact produisaient une alchimie qui agaçait leurs nerfs, les rendait fous, mettait leur volonté hors-la-loi. Mais Bisuneh luttait, et sa lutte avait cessé de le distraire. Sa vertu était devenue une gaine de soie à déchirer, sa beauté une coupe à vider.

Il y eut un dernier stratagème. Il lui plut particulièrement. Il avait vu son fiancé dans le jardin, parmi les invités. Ajrarn prit donc exactement la forme de son amant et frappa aux volets de sa fenêtre une heure avant minuit, portant sa ressemblance comme une cape.

Elle se glissa, effrayée, jusqu'à la fenêtre. En un chuchotement elle demanda de qui il s'agissait. Elle entendit une voix qu'elle connaissait. Elle ouvrit les volets, il la prit entre ses bras. La joie de sa force l'enflamma comme son amour pour lui n'avait su le faire auparavant.

— Je ne puis continuer de me retenir, dit-il. Me feras-tu attendre jusqu'à la noce ?

— Non, je ne te ferai pas attendre, si tel est ton désir.

Aucune lampe n'était allumée dans la pièce, la chambre était noire. Elle reconnut ses mains, ses bras, son corps, sa bouche tout en ne les reconnaissant point ; tout cela était nouveau, une redécouverte. Et cela la troubla, sa venue en ce lieu, la tromperie, la froide impétuosité, comme étudiées.

La lune se hissait hors de la mer. Petit à petit elle recouvrit d'argent les pétales de rose du jardin, le tronc du figuier, les tuiles de la maison. Son œil unique regardait fixement les volets ouverts. Comme elle commençait à se noyer dans les eaux du désir et que son amant l'allongeait sur le lit, Bisuneh surprit l'éclat noir d'une paire d'yeux...

Non, cela était impossible. C'étaient les yeux de son fiancé voilés par la soif vulnérable des hommes. Mais à nouveau, sous les yeux, au-delà, faisant surface comme un requin noir qui surgit des eaux d'une

mer innocente, une autre paire d'yeux se baissa sur elle, invincibles et largement ouverts.

Bisuneh se libéra d'un bond de la marée qui la noyait. Elle se jeta hors du lit et saisit l'amulette inutile. Dans la pénombre son amant remua, et sa voix était changée.

— C'est la troisième fois que tu te refuses à moi. Devines-tu à qui tu t'es refusée ?

— Au Démon !

La lune emplit la chambre d'un éclat blanc. Bisuneh vit Ajarn debout devant elle. Elle se cacha le visage devant sa beauté et son regard de pierre menaçant. Elle avait perdu sa valeur pour lui. Il était las d'elle. Il ne lui restait plus qu'à la détruire, à la façon des démons, restes rassis d'un banquet qu'il dédaignait maintenant de goûter.

— Douce-Miel, dit Ajarn, tes jours seront amers désormais.

Elle ne vit point où il partit, mais il disparut.

Bisuneh tomba en pâmoison.

Bisuneh devint pâle et silencieuse. Elle ne voulut parler à personne de ses sombres pressentiments. Elle alla souvent prier au temple. Mais le temps s'écoula sans menace ni violence. Elle se remit à penser qu'elle avait tout rêvé. Les futures mariées étaient souvent sujettes à ce genre de lubies, lui avait-on dit, les derniers jours précédant la noce. Bisuneh se rappela la prophétie de la femme sage : une vieillesse heureuse à moins que le soleil ne se couche à l'est, chose impossible.

Le jour du mariage arriva, la nuit tomba, il y eut une procession de torches, on jeta des fleurs. Le fils d'un certain érudit et la fille d'un autre furent unis et emmenés au banquet chez le père du garçon, où avait été préparée une chambre nuptiale.

Bien des présents étaient venus ; deux vases en argent, douze tasses de la porcelaine la plus fine, un grand coffre sculpté en cèdre, du vin jaune et doux d'une cave excellente, un prunier en pot qui donnerait des fruits l'année suivante, un miroir de bronze poli. Mais il y eut un cadeau dont personne ne reconnut l'origine. Et bien qu'il fût extrêmement beau et manifestement énormément coûteux, nul n'admit l'avoir envoyé. Il avait été découvert par le père du marié sur la véranda de la maison lorsqu'il s'était levé à l'aube, une gigantesque tapisserie, une scène vespérale de bois et de chutes d'eau, très vivante, exécutée dans une centaine de teintes variées d'un splendide fil de couleur. Le père, désirant en faire la surprise à son fils et sa belle-fille, avait eu une inspiration au coucher du soleil et l'avait accrochée dans la chambre où ils devaient passer leur nuit de noce, sur le mur morne sans fenêtre, et il rendit ainsi la pièce vraiment somptueuse.

Bientôt la mariée quitta le festin et, assez rapidement, le marié la suivit. On lança des souhaits et des plaisanteries. Les deux amants fermèrent la porte après avoir poliment jeté un coup d'œil plein de

gratitude à toutes les richesses, au bol de raisins pourpres, à la cruche de vin, aux coussins brodés, à la magnifique tapisserie qui étincelait sur le mur... la lampe avait baissé, ils ne virent pas grand-chose et, d'ailleurs, ils n'avaient d'yeux que pour eux-mêmes.

Ils se couchèrent dans la passion et oublièrent tout le reste.

Minuit vint et s'en fut. En bas, la plupart des invités partirent. Les rues de la cité devinrent subtilement tranquilles dans les dernières heures avant le lever du soleil. Ça et là un chat rôdait, un chien furetait, ça et là un voleur se glissait, et une kyrielle de filles aux hyacinthes flétries dans les cheveux rentraient indolemment dans leur taudis en se tenant les bras après avoir vendu leurs corps pour quelques pièces d'argent à quelque banquet seigneurial. Il y avait aussi autre chose, quelque chose de moins visible. Il décampa dans l'ombre du mur de la maison du père du mari, escalada une plante grimpante jusqu'au premier étage. Une fenêtre était entrebâillée. L'étrange forme nocturne marqua un temps et regarda à l'intérieur. On eût dit un nain. Il portait quelque chose sur le bras.

Un Drin. Le messenger d'Ajrarn, ce travail étant trop laid et grossier pour être rempli par un Eshva. Et sur le bras du Drin, un drap bigarré, semblable à la peau flasque de quelque créature, et pourtant assemblée de travers, en partie hérissée, en partie luisante d'écaillés, en partie entremêlement de poils rares. Assurément, il était impossible que quelqu'un eût choisi quelque part la peau d'un sanglier, sa poitrine et ses pattes avant, la queue d'un lézard géant, écailleuse et puante, la tête tranchée d'un loup, et eût combiné ces trois avec les mailles d'un sortilège, les rivets d'un enchantement ?

Le nain, furtif, passa comme une flèche, sur l'appui de la fenêtre de la chambre nuptiale. Il grimaça devant les deux amants encore enlacés, profondément endormis. Il fit rouler le jeune homme de côté, fit courir ses mains trapues de Drin sur le torse mince et les reins solides, fixa et tâta la silhouette de lait de la fille liée par des cordelettes de chevelure jaune. Mais l'aube était proche. Le Drin perçut son approche comme le cheval sent le feu.

Rapidement, il posa sur le corps du jeune homme l'horrible amalgame de peau, le second présent d'Ajrarn – le premier étant la tapisserie sur le mur est, où il avait influencé le vieillard, à l'insu de celui-ci, afin qu'il l'accrochât.

La peau bestiale se tortilla en se posant, parut prendre vie, puis retomba, couvrant totalement l'époux de Bisuneh. Une queue luisante palpitait maintenant là où s'étaient trouvés les jambes aux muscles durs, le ventre crotté, les sabots et le cou épais d'un sanglier s'agitaient là où la poitrine du jeune homme respirait paisiblement ; le beau visage, repu et serein, était remplacé par la face grise et cauchemardesque d'un loup à la langue pendante et aux dents jaunes.

Le Drin avait disparu. La première patine de lumière apparut à l'horizon oriental. Le rougeoiement de l'aube s'étala sur la maison et finit par pénétrer à flots par la fenêtre occidentale de la chambre des amants.

Bisuneh ouvrit les yeux. Somnolente, elle remarqua la douce luminosité de la fenêtre occidentale, regarda là où elle tombait dans la chambre, une lueur ici, un empourprement là. Puis elle vit enfin la tapisserie, pendue au mur est, recevant la lumière de la fenêtre. Cette tapisserie était vraiment merveilleuse, les bois aux arbres bien feuillus, les chutes d'eau qui éclaboussaient, si vivantes qu'il lui semblait les entendre. Au-dessus, un ciel de soleil couchant, le soleil fatigué déclinant, ce soleil plus sombre du soir que l'on ne peut prendre pour la fraîche pâleur de l'aube.

Graduellement, quelque chose d'horrible commença à s'imposer dans l'esprit à demi lucide de Bisuneh. Elle ne pouvait comprendre de quoi il s'agissait, car elle était heureuse, tranquille, et la tapisserie exquise. Elle se souvint soudain. Sur le mur est un soleil se couchait – semblait, comme dans la curieuse prédiction de la vieille sage – à l'orient.

Inévitablement, comme elle relevait les yeux, Bisuneh chercha le jeune homme à son côté. Et découvrit un monstre.

Elle hurla jusqu'à ce qu'accourent les deux pères et les hôtes étant restés dans la maison. Et elle continua de hurler tandis que tout le monde était frappé d'une terreur nauséuse, de hurler jusqu'à ce que la chose sur le lit s'agite, essaie de prononcer le nom de Bisuneh, grogne et hurle, et se fût dressée sur ses deux pieds dotés de sabots en tirant vainement derrière elle sa queue de reptile, si un homme ne l'avait frappée, puis un autre qui l'imita, et un autre encore, jusqu'à ce qu'elle tombe immobile.

Ils crurent que le monstre était passé par la fenêtre et avait dévoré l'époux d'un seul coup, avec l'intention de ravir ou de dévorer ensuite l'épouse. Le fait que l'on ne découvrit ni sang ni signe du sinistre festin ne fit qu'accroître leur horreur, ils étaient maintenant doublement terrifiés car le monstre paraissait mort, son ichor noir se répandant là où les coups l'avaient heurté, et ils redoutaient quelque obscur châtiment issu d'une source encore plus obscure – car la créature devait être manifestement d'origine démoniaque. Nul ne songea un instant que ce fût là le fruit d'une transformation, une substitution. Chose peu surprenante, car nul ne pouvait y retrouver une trace du jeune homme qu'il avait été, le fils beau et sain de l'érudit. De même que la terrible peau avait envahi et absorbé la sienne, on peut supposer que son cerveau et son cœur furent similairement refaçonnés en parodie sub-humaine.

Les hurlements de la mariée avaient laissé place aux gémissements et les femmes la conduisirent à l'écart, elles-mêmes en larmes. Les voisins, qui s'étaient rassemblés par curiosité lorsque ses cris les avaient réveillés, furent renvoyés par des mensonges. Plutôt que de penser à demander l'aide de la cité, les invités de la noce et les deux pères ne firent qu'un dans leur désir de tenir secrète cette atroce affaire, et cela non seulement en raison de leur crainte. Ils avaient honte de ce contact avec l'horreur et avaient le sentiment obscur que ce devait être le châtiment de quelque péché collectif ou particulier. Ils chargèrent la créature morte dans une charrette couverte. Le sort désigna les deux robustes fils du marchand de vins et les trois fils du maçon pour conduire la charrette et son contenu jusqu'aux limites de la ville, sous le couvert de la nuit. Là parmi les collines rocheuses, dans un ravin stérile rarement visité par l'homme, ils firent basculer le stigmaté révélateur et projetèrent dessus de la paille enflammée pour s'assurer de leur œuvre. Il ne leur vint aucunement à l'esprit que la chose pût encore vivre ; elle ne remuait point et semblait absolument morte, sa puanteur pouvant être aisément interprétée comme la puanteur de la pourriture.

Mais peut-être quelque chose d'aussi ensorcelé et déformé ne pouvait-il mourir.

Tandis que les cinq jeunes gens se hâtaient de rentrer, ils entendirent l'écho ténu intermittent d'un hurlement dans les entrailles des roches derrière eux. Les fils du maçon jetèrent un regard aux fils du marchand de vins. Non, cela ne les intéressait pas, ce bruit n'était que le tonnerre. Ils se le répétèrent jusqu'à le croire, et les bruits s'étaient alors éteints depuis longtemps dans leurs oreilles.

Bisuneh resta longtemps allongée, malade, dans la maison de son père. On craignait qu'elle n'eût perdu l'esprit. On lui apportait des fleurs pour la réconforter, et la douce Bisuneh en arrachait les corolles. On lui apporta un oiseau chanteur dans une cage, mais elle en ouvrit la porte et le libéra ; un épervier l'avisa sur-le-champ et l'occit dans le ciel ; voyant ceci, Bisuneh se contenta de hocher la tête, comme si elle ne s'était pas attendue à autre chose. Elle coupa ses beaux cheveux, ne versa nulle larme et ne prononça pas un mot. Elle se préparait, laissait sa haine et son amertume enfler en elle. Elle ne savait pas ce qu'elle faisait, ce n'était là que pur instinct.

Le médecin chuchota au père érudit :

— Il ne faut point qu'elle continue de la sorte. Tu dois l'emmener en un autre lieu. Son sein est occupé. Elle attend un enfant et s'en moque. Elle mourra et l'enfant mourra.

Bisuneh ne tirait nul réconfort de la perspective de cet enfant, dernière trace que lui avait laissée son amant. Elle était sûre que son

enfant périrait et qu'elle périrait avec lui. Elle comprenait fort bien qui l'avait blessée, et pour quelle raison. Elle maigrit tandis que son ventre croissait.

Une nuit, sa haine fut prête. Elle savait, et elle s'éveilla en le sachant. Pour la première fois depuis des mois, Bisuneh parla, et la force de sa haine déborda de ses paroles. Elle fit ce que nul mortel n'osait faire, elle le fit en espérant la mort. Elle maudit Ajrarn. Ceci étant fait, elle retomba épuisée et attendit la mort imminente.

En ce temps-là, une malédiction ou une bénédiction était comme l'oiseau. Elle possédait des ailes et savait voler. Plus forte était la malédiction ou la bénédiction, plus fortes étaient les ailes et plus loin pouvait aller l'oiseau.

La malédiction de Bisuneh fut très forte, car tout en elle, qu'on appelait naguère Douce-Miel, était devenu aussi amer que la bile. Et l'oiseau de la malédiction, qui était d'une couleur qu'aucun mortel n'avait vue à l'état pur dans son œil interne – la couleur vive de la douleur et la couleur sombre de la menace – s'envola sans se tromper vers le centre de la terre. Cet oiseau n'avait pas d'yeux, pourtant il voyait, et aucune voix. Il pénétra en Terre Inférieure grâce à des fentes dans des crevasses plus petites qu'un grain de poussière, pourtant il était bien assez grand pour que, lorsqu'il eut passé entre les tours de Druhim Vanashta, monté jusqu'à une fenêtre émeraude et se fût perché sur l'épaule d'Ajrarn, ce dernier le vît et le sentît.

Ajrarn eut un sourire. Peut-être l'hiver sourit-il lorsqu'il enfonce ses dents jusqu'à la mort dans les feuilles des arbres.

— Une mortelle m'a maudit, s'étonna Ajrarn. – Il prit l'oiseau dans sa main, le regarda, vit l'empreinte du cerveau qui l'avait formé, puis le crâne, la tête et le visage derrière lequel se trouvait le cerveau. Ajrarn embrassa alors les ailes glacées de l'oiseau. – Ne se rend-elle point compte, dit-il, que nulle malédiction ne me touche, moi qui suis père de toutes les malédictions ?

Mais la haine téméraire lui plut. Il l'avait punie auparavant à travers d'autres personnes, il pouvait recommencer.

— Petite oiselle, fit-il, pauvre petite oiselle perdue.

2 — Shezaël et Drezaëm

A l'époque où la terre était plate, l'âme ne pénétrait dans le corps de l'enfant que quelques jours seulement avant sa naissance. L'embryon grossissait dans la matrice, une plante, sans pensée ni mobile, jusqu'au moment où l'âme élue envahissait invisiblement les chambres ensommeillées. Bientôt, l'enfant à naître, inspiré par

l'arrivée de son âme, commençait à sentir sa vie et finissait par s'efforcer de naître. Parfois, aucune âme n'était prête pour l'enfant et, dans ce cas, les douleurs du travail n'étaient que le rejet par le corps d'une matière inanimée, et l'enfant était mort-né.

Mais une âme était prête pour l'enfant – une fille, ainsi que l'avait perçu l'enchantement – dans les entrailles de Bisuneh. Une âme amorphe parfaite nettoyée par le bain d'abstraction des limbes brumeuses qui s'étendent au-delà du monde, une âme mi-femme mi-masculine, comme l'étaient toutes les âmes en ce temps-là.

La route de l'âme était la vie. Mais sur le seuil de fumée qui se trouvait à l'entrée de cette avenue se tenait une forme sombre brandissant une épée sombre, barrant la route de cette âme alors que d'autres âmes filaient comme des météorites.

L'âme fut effrayée, comme un enfant eût été effrayé, puisqu'elle était destinée à un enfant. Elle ignorait que l'un des Eshva se tenait devant elle, ce que signifiait l'épée, et même pourquoi avoir peur.

L'épée fut alors maniée et l'âme fendue en deux. Il n'y eut aucune douleur mais une sensation de perte déconcertante, divisée elle aussi. La moitié féminine de l'âme, entraînée par des forces irraisonnées, fut alors balayée et poussée dans le portail de chair humaine chaude ; sombrant dans les ténèbres rouges, elle prit la position de l'embryon tandis que sa désolation se fondait avec le restant de ses souvenirs fuyants, résidus de son incorporalité. Elle s'endormit.

La portion masculine de l'âme, se tortillant d'angoisse, fut enveloppée au sein d'une fleur noire. L'Eshva, son butin dans la main, écouta attentivement à la porte de la vie. Et il entendit quelque part une lamentation de femme, une femme qui pleurait son enfant mort-né.

L'Eshva fonça sur terre à travers le non-monde. Il franchit l'air comme l'éclair, en sortit brutalement sur une plaine vide où paissaient de maigres moutons et là, dans une cabane de pierre appartenant à un berger, il découvrit la femme qui sanglotait sur son lit tandis que le mari fixait dans le berceau d'osier son fils sans vie né quelques minutes auparavant.

L'Eshva eut un sourire à la porte.

— Il faut que je l'enterre, dit l'homme. Ç'aurait été un beau garçon. Silence, ma femme, il n'y a rien d'autre à faire !

L'Eshva éclata de rire – en silence.

L'homme leva les yeux, inquiet et irrité.

— Qui ose se moquer du chagrin humain ?

L'Eshva pénétra dans la cabane. Du bout des doigts il caressa les paupières sur les yeux irrités de l'homme, et elles se fermèrent. Il souffla sur la femme qui retomba en arrière, enivrée par la suavité de son haleine. L'Eshva revint alors au berceau, ouvrit la bouche du bébé

et y introduisit de force la fleur noire. La moitié masculine de l'âme fut poussée dans le corps de l'enfant comme le jus pressé d'un fruit.

L'Eshva répandit les pétales froissés de la fleur noire sur le corps de l'enfant qui respirait désormais. Le bébé se mit à hurler et à pleurer.

Comme le berger et sa femme ouvraient les yeux, stupéfaits, une colombe noire s'envola de la cabane.

L'enfant de Bisuneh était née. Qu'elle était belle ! Elle devenait chaque jour plus belle, chaque année plus belle. Une petite fille mince comme une tige, la peau blanche, les cheveux de primevère pâle de sa mère et plus pâles encore – des fantômes de primevères – des yeux comme des lacs gris entre de sombres roseaux d'argent.

Que cette enfant était belle ! Et pourtant, qu'elle était étrange ! Elle ne parlait pas, elle n'entendait pas ce qu'on lui disait, du moins elle ne *voulait* pas parler et ne *voulait* pas entendre. Sa langue et sa gorge étaient intactes, ses oreilles étaient intactes, ainsi que ses yeux, bien qu'elle parût parfois aveugle, fixant le néant, marchant en silence à côté de la main de sa mère, de ses grands-parents ou des amis, non par malice, mais comme si elle ne voyait pas vraiment... Pauvre enfant, pauvre Shezaël. Était-ce une demeurée ou une infirme ? Était-elle possédée ?

— Je sais d'où vient son mal, disait Bisuneh d'une voix indifférente.

Personne n'en parlait. Personne ne la réprimandait ou ne lui assurait qu'elle se trompait.

Une fois ou deux, un voyageur était venu par la route des collines rocheuses et avait raconté d'étranges histoires de hurlements, de gémissements et de grognements issus d'un ravin abrupt ou d'une caverne profonde.

« L'enfant vit mais elle m'ignore, disait Bisuneh. Lorsqu'elle sera plus âgée, j'entrerai dans une communauté de prêtresses. Je n'ai rien à faire de cette existence. »

Bisuneh était devenue plus fanée et plus laide avec les années. Comme par contraste, l'enfant florissait et rayonnait. Si l'enfant l'avait aimée, Bisuneh aurait pu guérir de ses blessures, mais la belle Shezaël, avec sa moitié d'âme, fixait le néant et passait en silence. quinze années durant Bisuneh attendit. Le jour de l'anniversaire de Shezaël, Bisuneh embrassa son vieux père en larmes pour lui dire adieu, embrassa le front de la belle enfant et s'en fut vers un désert lointain. Elle finit ses jours dans un prieuré de pierre, prêtresse au crâne rasé d'un ordre sinistre et sans attrait.

Shezaël perçut son départ sans en donner le moindre signe.

Elle ne vit ceci que comme tout le reste, comme un mouvement à travers un paravent, quelque chose sans rapport avec elle. Elle avait la

portion féminine de l'âme, la portion négative de passivité et de stase, de l'obscur et de l'indécis qui, sans le contrepoids masculin que possédaient toutes les autres âmes, produisait cette inertie totale.

Les grands-pères étaient tous deux âgés, deux vieux érudits, en dehors du monde, tourmentés. Ils ne devaient plus vivre bien longtemps. Peut-être devaient-ils marier Shezaël à quelque gentil garçon qu'elle ne gênerait guère – elle était d'une beauté inaccoutumée, et beaucoup aimeraient une femme silencieuse.

Par-delà trois nations, des montagnes et beaucoup d'eau, la cabane de pierre se dressait sur la colline et les maigres moutons tiraient sur l'herbe réticente.

La femme du berger lavait des vêtements dans un torrent étroit. Elle gardait l'œil sur les moutons et le garçon. Il était censé surveiller les moutons, ce fils, mais elle ne pouvait lui faire confiance. Quelque chose risquait de le distraire, il bondissait alors comme sous l'effet d'une fureur et lançait une pierre dans les airs sans raison aucune. Son caractère était violent. Il était impétueux. Il écrasait des papillons sans réfléchir, sous son poing ; un jour il avait tué deux bêtes de leur précieux troupeau en heurtant leur tête l'une contre l'autre avec une force énorme et leur avait défoncé le crâne. Ce n'était pas de la cruauté, mais une étrange insensibilité, une sorte de cécité. La femme du berger soupira. Qui ignorait que son fils était écervelé et violent ?

Drezaëm le Fou, l'appelait-on dans le village. Depuis sa onzième année, les hommes avaient peur de lui, et les femmes s'enfuyaient à son approche ; les villageois, assurément, auraient aimé le supprimer, mais il était trop fort et trop rapide pour eux, ses instincts plus vifs que ceux d'un renard, bien que son esprit fût obtus. Pourtant ils le massacraient comme un chien enragé s'ils en avaient l'occasion, bien qu'il n'eût que quinze ans et, malgré ses folles habitudes, qu'il eût la beauté d'un prince.

La femme du berger soupira de nouveau en regardant son fils. Il était immobile, pour l'instant, mais cela ne saurait durer. Et ses cheveux, si blonds qu'ils ressemblaient à l'écorce gris argent de certains arbres ; et ses beaux yeux intimidants à du bronze brûlant ; et ses robustes membres bruns souples comme ceux d'un léopard – il était aussi destructeur et imprévisible que celui-ci. Pour la troisième fois la femme du berger soupira. Elle ne pensa point à l'adage de ce district qui déclarait : Quand une femme soupire trois fois, le malheur attend quelqu'un.

Le garçon regardait fixement comme un animal, tendu vers rien de particulier, prêt à bondir sur des ombres. Pour Drezaëm, le monde était une jungle, il ne connaissait ni peur ni loi. Lorsqu'il faisait du mal à une créature, il ressentait la brève surprise d'un regret, mais qui

ne s'attardait jamais. Ses pensées galopèrent toujours. Il lui fallait bondir de-ci, de-là, pour arriver à les suivre. Il aimait combattre ou s'accoupler, actes directs et animaux. Certaines nuits, il se levait avec la lune et courait jusqu'à s'écrouler – un long moment – dans la campagne nue et brûlée. Il avait appris à nager à la manière des chiens, en tombant dans l'eau. Il n'avait rien appris à connaître aussi aisément et soudainement que de cette rivière.

Il avait pour lui la portion masculine de l'âme fendue, la portion positive de l'action et de la versatilité, de l'énorme et de l'inébranlable qui, sans le contrepoids féminin que possédaient toutes les autres âmes, produisait ce bouillonnement total.

Subitement, s'éleva la note alarmante du grand cor de bélier que l'on ne sonnait au village qu'en temps d'urgence.

La femme du berger se releva en sursaut, empourprée, ne bougea point et se contenta d'appeler son mari. Drezaëm cependant, éveillé par la trompe, vaguement conscient de sa signification, bondissait déjà en direction du village.

Un nouveau spectacle était visible dans la rue, assurément. Cent hommes en armure de bronze brillant, des soldats du roi et un messager du roi emplumé en soieries et en ors.

Le messager lut un rouleau. Il parla de danger, de fidélité, de mort et de récompense. Il parla du décret du roi, selon lequel les dix plus braves et les plus vigoureux de chaque bourg, le plus brave et le plus vigoureux de chaque village, devaient être envoyés sur-le-champ jusqu'à une certaine montagne derrière la capitale du roi pour s'offrir en combat contre un dragon. Déjà cinq cents adolescents avaient péri, mais peu importait. Les magiciens du roi annonçaient qu'il viendrait finalement un champion qui occirait la terrible bête. Et il serait enseveli sous des monceaux de richesses. En tout cas (là, le messager eut un geste en direction de l'escorte de bronze), refuser de fournir le jeune homme demandé susciterait un désastre.

Pour Drezaëm, la majeure partie du discours ne fut pas entendue, la menace ne fut point reconnue. Mais il saisit les mots « *combat* », « *dragon* » et « *vigueur* ». Il allait se précipiter en avant lorsqu'il découvrit que les hommes du village s'étaient déjà saisis de lui et le poussaient frénétiquement.

— Voici le plus brave, aucun doute... il a occis un loup au printemps, il l'a déchiqueté de ses mains nues... regardez ses yeux ! Fou de combattre et de tuer !

Drezaëm éclata de rire. Le capitaine des soldats contempla ses belles dents blanches, son corps rude, ses yeux de lion. Habituellement, ils rencontraient réticence et résistance, voilà qui les changeait agréablement. En l'espace de quelques minutes les soldats étaient repartis au pas, Drezaëm les accompagnant, courant librement

derrière le cheval du messager. Lorsque le berger et sa femme arrivèrent dans la rue, la poussière était retombée et ils avaient perdu leur fils pour de bon.

Voilà ce qu'il en était. La montagne qui menaçait à sept milles au-delà de la capitale du roi était presque aussi âgée que la terre elle-même, et un chaudron de lave gisait en son cœur, bien que la neige couronnât sa cime. Une nuit la montagne s'agita dans son sommeil millénaire et, ce faisant, réveilla une créature qui habitait là. Le dragon aussi était vieux, presque aussi vieux que la montagne. Il provenait d'une ménagerie d'êtres abjects et hideux abandonnés au commencement des temps. La couleur du dragon était écarlate, couleur de sang, mais sa gueule et sa langue étaient noires ; même ses dents étaient noires, bien que dures comme le bois minéralisé. Il avait deux courtes cornes, et l'os au bout de sa queue était à nu, ainsi que ses plaques osseuses sur le dos. C'étaient d'affreux os jaunâtres, suffisamment acérés pour trancher un homme en deux, ce qu'ils avaient fait maintes fois. Il avait la longueur de quatre étalons, du mufler à l'arrière-train, la queue en supplément.

Il émergea sur les coteaux fertiles, parmi les bosquets, et son haleine nauséabonde détruisit les arbres et les animaux qui passaient par là. Il laissait derrière lui une piste de déchets noircis, distordus et méconnaissables. Il mangeait de l'homme. Il lui fallait un homme chaque jour de sa vie, un homme grand et fort, jeune et juteux. Il lui fallait des héros ou, du moins, des gens forcés de jouer aux héros.

Le roi ne croyait pas vraiment que l'un d'eux pût arriver à détruire le dragon. Les conscrits qu'il envoyait à la montagne étaient du fourrage, un pot-de-vin, pour écarter le dragon de la ville. S'il venait un jour où tous les jeunes paysans disponibles auraient été dévorés, alors les soldats du roi devraient tirer au sort pour déterminer qui irait nourrir le dragon. Ainsi les soldats faisaient-ils diligence pour trouver des héros parmi les taudis et les masures les plus éloignés du pays.

Certains se faisaient amener avec des cris, ou inconscients, jusqu'à la cité, étaient embarqués jusqu'à la montagne vêtus d'une armure mal ajustée et ne marquaient leur trépas que par un couinement ou un juron. Certains arrivaient en grondant, gonflés de bravacherie, croyant que la prophétie menteuse s'appliquait à eux, jusqu'à ce que les dents du dragon claquent au milieu de leurs entrailles. C'est un héros bien différent qui franchit alors les portes de la cité. Il ne parlait pas, il riait, bondissait pour se battre avec un chien, lançait une pierre à un oiseau. Il ne restait point béat devant la magnificence de la métropole, et n'étrécissait point les yeux à la promesse de la récompense. Il se détourna avec impatience de l'armure qu'on lui montra. Il désigna la montagne, grimaça et haussa les sourcils d'un air interrogateur. On l'y conduisit et il courut tout du long, galopant par-dessus les pierres et

les crevasses, poussant des hurras, pour aller à la rencontre du dragon. Les soldats regardaient fixement, deux d'entre eux pleurèrent. Le dragon toussa sur les coteaux et les soldats se cachèrent.

C'était la pleine chaleur du jour et le dragon somnolait parmi un bois d'arbres morts, brûlés par son haleine. Le hasard voulait qu'il eût déjà trouvé un homme à manger, un assassin qui avait été chassé vers la montagne par une foule vengeresse. Le dragon n'était donc ni affamé ni sur ses gardes, et ne cherchait pas un repas bien qu'il fût encore suffisamment dangereux.

Soudain, le dragon entendit une étrange clameur. Non pas des cris de terreur ou des hurlements de défi, mais un hurlement clair et joyeux, tout à fait inattendu sur les pentes telles qu'elles étaient devenues.

Le dragon bâilla et rota vivement, puis regarda autour de lui.

Dans une trouée d'arbres carbonisés apparut un adolescent excité. Il ne rampait ni ne titubait, il n'était ni armé ni vêtu d'une armure. Le dragon avait l'habitude de trois réactions humaines à sa vue. Soit les hommes s'enfuyaient ; soit ils tombaient inconscients ; soit ils avançaient prudemment en marmonnant des menaces, l'épée levée.

Mais l'adolescent aux cheveux blond grisâtre et aux yeux brûlants ne fit rien de tout cela. Au moment même où le dragon se déplaçait paresseusement et se hissait sur ses pattes, l'adolescent arriva au pas de course, effectua un bond gigantesque et atterrit en plein sur le front du dragon, sur le point étroit entre ses deux bouts de corne, là où commençait son épine dorsale déchiquetée. Cela n'était point un stratagème de la part du jeune homme, mais un instinct pur et simple, le point chauve étant le seul endroit où il pouvait atterrir.

L'impact secoua la cervelle du dragon. Il agita sa tête. Drezaëm, une nouvelle fois par pur instinct, se saisit des deux cornes du dragon pour éviter de tomber, et aussitôt le plaisir féroce et excitant de l'action violente surgit en lui et il se mit à tirer de toutes ses forces considérables sur ce qu'il tenait.

Le dragon hurla. Son haleine infecte et empoisonnée jaillit, manquant Drezaëm, qui était trop loin derrière – tandis que l'odeur l'enivra, le rendant plus furieux encore. Il avait quinze ans, mais une force hors nature, une force appuyée et rendue positivement surnaturelle par son absence de crainte et de finesse. Il exerça une nouvelle traction sur les horribles protubérances osseuses et, en un instant, il les eut arrachées à leur logement.

Un sang noir jaillit des deux blessures hideuses, aveuglant le dragon qui mugit de souffrance, car Drezaëm utilisait, de plus, les cornes disloquées pour lui marteler le crâne.

Grondant et aveuglé, le dragon se précipita hors du bois et entra tête la première dans le flanc de la montagne, ce qui lui valut de se

casser le cou.

Drezaëm fut projeté à terre, mais il ne tarda point à se relever, claquant follement les cornes l'une contre l'autre, sautant et ressautant par-dessus le dos du dragon.

Entendant ces bruits inhabituels qui remplaçaient ceux plus rituels du dragon en train de démembrer sa victime, les soldats finirent par s'avancer timidement pour voir ce qui se passait.

Lorsqu'ils découvrirent l'issue du combat, ils firent sonner leurs boucliers les uns contre les autres et emportèrent Drezaëm ainsi que le cadavre du dragon sur leurs épaules jusqu'à la ville. Indirectement, ce demeuré venait de leur sauver la peau. Ils avaient bien l'intention d'en faire un héros.

Le roi fut surpris mais pas mécontent que quelqu'un eût enfin occis le dragon. De même que ses soldats avaient prévu un jour où tous les paysans auraient été utilisés, le roi avait prévu un jour légèrement plus lointain où tout le monde – soldats, paysans, courtisans – aurait disparu, le laissant fuir tout seul la faim du monstre. A la perspective d'appliquer son décret, cependant, il n'était guère content. Accabler de trésors un paysan ignorant, et un simple d'esprit par-dessus le marché, ne lui convenait pas. Il remarqua malgré tout l'éclat d'acier des yeux de ses soldats, et la façon dont la main de ses capitaines reposait sur le pommeau de leur épée. Il y avait toujours eu une autre possibilité en rapport avec l'approvisionnement du dragon : que sa loyale armée se révoltât. Le roi comprit qu'il ferait mieux de s'exécuter.

Il recouvrit d'or et de pierres précieuses le jeune dément, qui grogna, joua avec, plaça une perle entre ses dents et la fit craquer en éclatant de rire. Les soldats regardèrent le roi d'un air menaçant. Le roi conduisit Drezaëm jusqu'à une demeure sur le terrain de son propre palais. Il lui montra les fontaines parfumées, les paons. Enfin le roi ouvrit une porte d'ivoire et révéla vingt-cinq jolies damoiselles vêtues de gaze irisée à travers laquelle leurs membres et leurs seins luisaient comme l'argent.

— Ah fit le roi, je vois que nous avons fait quelques progrès !

Les damoiselles lâchèrent quelques petits cris tandis que Drezaëm se précipitait parmi elles, mais elles étaient bien éduquées. Du moins était-il beau, s'il était rude et impétueux.

Drezaëm devint le champion du roi. Il ne savait pas vraiment ce qu'il était. Il savait seulement que des délices charnelles infinies l'attendaient derrière la porte d'ivoire, des montagnes de nourriture sur sa table, et une série continue d'hommes à combattre.

Plusieurs champions de pays étrangers furent envoyés contre Drezaëm. Il y avait toujours un monarque qui s'imaginait qu'il pourrait le battre. Un géant safran descendit du nord, grand comme deux hommes. Il souleva Drezaëm en l'air, mais Drezaëm saisit les

poignets du géant en une étreinte incroyable, utilisant pour ce faire les bras et les jambes, et le serra jusqu'à ce que le géant demande grâce. Un géant gris vint de l'ouest, mais Drezaëm lui fit effectuer des cercles jusqu'à ce qu'il se mette à hurler ; alors Drezaëm lui sauta à la gorge et l'étrangla. Lorsqu'il y avait une bataille à livrer, Drezaëm se précipitait devant les capitaines, sans armure ni cheval, et se jetait sur l'ennemi avec des cris joyeux à vous glacer le sang, semant la destruction de chaque main.

Il était parfois blessé. Il ne le remarquait pas et finissait par tomber, exsangue. Mais il était tellement plein de vitalité qu'aucune de ses blessures ne le rendait invalide plus de quelques heures. Quant aux femmes – il y en avait maintenant une centaine – la porte d'ivoire s'ouvrait et se fermait tout le jour et toute la nuit lorsqu'il était au palais, et en campagne on arrachait les jolies filles aux soins de leurs parents pour satisfaire le champion du roi.

Les soldats le révéraient.

« Quelle importance s'il ne parle jamais, quelle importance s'il est parfois pris d'une rage ou d'une crise subites, renversant les cruches de vin, lançant les tables dans les airs ? Regardez ses beaux muscles et ses yeux clairs, regardez cette porte d'ivoire qui s'ouvre et se ferme ! Mais c'est que c'est un champion, et un vrai ! »

Il avait dix-sept ans. Il ressemblait à un dieu et agissait comme un animal imprévisible. Pourtant, même dans ses colères, il semblait joyeux, débordant de vie.

Un jour un ménestrel arriva au camp. L'armée du roi avait combattu et vaincu. Le champion du roi était dans sa tente bordée d'or avec trois ribaudes qui poussaient des cris perçants.

Le ménestrel chanta pour quelques pièces de cuivre. Il avait vu une fille dans une cité lointaine, une étrange fille muette aux yeux d'argent et aux cheveux comme des fantômes de primevères ; il la chantait car elle avait touché son imagination. C'était un rêveur et, allez savoir comment, il était arrivé à la vérité sans le deviner car, dans son histoire, il l'appelait – pure poésie, pure invention – l'âme partagée.

Les soldats, sentimentaux après la bataille, apprécièrent la chanson. Imaginez leur stupéfaction lorsque le rabat de la tente du champion vola brutalement et que le champion peu musicien sortit, le visage désolé, les yeux déversant des torrents de larmes.

Sans proférer un son, il tomba à genoux devant le ménestrel.

Ils étaient tous effrayés, comme devant un mauvais augure. Le champion pleurait mais ne semblait pas savoir pourquoi il pleurait. Nul n'osa l'interroger et ne pouvait d'ailleurs s'attendre à une réponse raisonnable, puisqu'il ne parlait jamais. Bientôt le champion releva la tête et, saisissant la petite harpe du ménestrel, il en arracha les cordes. Puis, avec un terrible cri inarticulé, il s'enfuit du camp dans la plaine

déserte qui s'étendait tout autour.

Shezaël était demeurée vierge et sans mari. Malgré sa beauté, son esprit bizarre décourageait les prétendants. D'une certaine manière, ils avaient peur d'elle. N'était-elle point née d'un mariage maudit ? Rares étaient ceux qui connaissaient les faits de la nuit de noces de Bisuneh, pourtant les on-dit abondaient – le mari était mort mystérieusement, mais de quoi, et pour quelle raison, vu qu'il était jeune et en bonne santé ? Non, le stigmate, quel qu'il fût, avait dû se reporter sur la fille. Mieux valait la laisser tranquille.

Parfois elle s'asseyait à la fenêtre de chez son grand-père. Le vieillard était lent et fatigué. Bien qu'alarmé par la dépense, il paya une servante pour servir de chaperon à Shezaël, pour acheter et entretenir ses vêtements et l'emmener en ville par des routes détournées feu fréquentées. Cette servante était d'humeur aimable mais c'était une gardienne attentive à la sécurité de celle dont elle avait la charge. Elle menait parfois Shezaël au temple et priait pour que la jeune fille fût guérie de son mal bizarre tandis que Shezaël contemplait, le visage dénué de toute expression, l'air teinté de bleu.

Trois mois après les dix-sept ans de Shezaël, la servante l'emmena dans l'une de ses peu satisfaisantes visites au temple et, dans ce saint lieu, elles rencontrèrent le même ménestrel que six mois auparavant. Il semblait remercier les dieux de son retour sain et sauf dans la ville mais, lorsqu'il vit la servante et sa protégée, il se précipita vers elles.

— Si j'étais riche, je mènerais une vie sédentaire, dit-il, et j'épouserai cette damoiselle avec joie. Bien que son esprit soit obscurci, elle est plus jolie qu'un lotus.

— Va-t'en, dit la servante, sans le penser vraiment.

Le ménestrel, malgré son métier de vagabond, n'avait rien d'un gredin : il était doux et aimable. Ils s'assirent bientôt pour bavarder sous le péristyle du temple, tandis que Shezaël restait debout à contempler les nuages, les arbres en fleurs, l'océan.

Le ménestrel raconta ses aventures. Il avait chanté dans de pauvres auberges et dans des marchés affairés. Des brigands l'avaient capturé puis libéré en échange d'une chanson ou deux, vu qu'ils étaient affamés de culture et lui presque sans le sou. Dans une cité admirable, les rues les plus riches étaient pavées de jade, et dans une autre ville près d'un lac des oiseaux dressés savaient imiter toutes sortes de bruits, aboiements de chiens, mugissements de vaches et cloches qui tintinnabulaient... sans savoir chanter une seule note. Enfin, il lui parla de la chanson qu'il avait créée sur la triste beauté de Shezaël (la femme la réprimanda, l'air satisfaite), et chantée dans le camp guerrier d'un roi. « Alors, déclara le ménestrel, un jeune dément jaillit d'une tente, se saisit de ma petite harpe et en arracha toutes les

cordes. Quel exploit, allez-vous dire, continua-t-il. Mais il y a pire, car je devais me fabriquer une nouvelle harpe. Lorsque je remis les cordes de l'ancienne, je découvris qu'à la septième était entremêlé un unique cheveu long du jeune dément – un cheveu d'un blond grisâtre, presque la couleur de la corde. Malgré tous mes efforts, je ne pus ôter ce cheveu de la septième corde de la harpe. Et maintenant, écoutez. » Tirant alors son instrument de son paquetage, le ménestrel en pinça toutes les cordes, l'une après l'autre. Six possédaient une tonalité douce et claire, mais la septième, dans laquelle était entremêlé le cheveu, *gémait*.

La servante lui saisit le bras.

— Ah ! Jette-la ! Cette harpe est possédée !

— Attends ! chuchota le ménestrel, regarde la fille.

Shezaël s'était retournée. Son visage était transformé. Tendue et sérieuse, elle fixait la harpe, les yeux braqués dessus, les lèvres entrouvertes. Soudain elle éclata de rire. Non pas un rire de folle, mais un rire de pure joie, au sujet duquel on ne peut se tromper. Se dirigeant alors droit sur le ménestrel, elle ôta la harpe de ses mains sans rencontrer de résistance. Shezaël, se retournant une nouvelle fois, se mit à s'éloigner, comme si elle venait d'apprendre le chemin menant chez elle.

La femme fut alarmée. Le ménestrel fut intrigué, ému, et pourtant il ne fut point surpris. Il avait à demi attendu quelque chose de la sorte et était venu chaque jour au temple depuis un mois avec l'intention de rencontrer Shezaël et son chaperon dans le but de permettre de se révéler à quelque étrange magie qu'il avait perçue dans l'air.

Cette nuit-là, Shezaël plaça la harpe à son chevet. Elle dormit dans le même lit étroit que sa mère, Bisuneh au noir destin. Shezaël ne perturba point les cordes de la harpe mais elle la regarda jusqu'à ce que ses paupières se ferment.

Son existence avait ressemblé à un rêve, ses rêves parfois plus distincts que l'existence. Maintenant elle rêvait avec une vive clarté. Elle devint quelqu'un d'autre. Elle était un petit berger, elle avait tué un loup, non c'était un dragon. Elle était champion d'un roi, elle tuait des géants. Elle s'appelait Drezaëm. Elle était un jeune homme grand, beau et bronzé, aux yeux d'airain. Elle était un guerrier, pourtant elle fuyait dans la plaine déserte. Elle gisait presque morte dans la cruelle chaleur du jour. Parfois elle grondait, gémissait et pleurait en raison d'une intolérable impression de perte inconsolable qu'elle ne comprenait pas.

Shezaël s'éveilla en même temps que le soleil, les joues humides de larmes sans chagrin.

Elle se redressa et s'habilla. De sa fenêtre, elle sourit au jardin. Elle

cueillit une rose et la laissa sur les genoux de son grand-père endormi dans son fauteuil, et un chrysanthème qu'elle posa sur l'oreiller de la servante endormie.

Shezaël savait son chemin comme si elle l'avait lu sur une carte.

Elle prit la route sans hésiter, sans chercher à approfondir sa décision. Elle avait la portion féminine de l'âme, obscure, sensible aux choses occultes.

Son chemin lui fit traverser la cité matinale, le haut portail et rejoindre la grand-route qui menait dans le vaste monde.

Elle connaissait son chemin par instinct et pourtant aveuglément. Elle n'avait ni prévu ni réfléchi sur ce qui l'attendait dans trois nations, une chaîne de montagnes, de nombreux larges fleuves, un grand lac. Elle n'était pas davantage consciente des dangers ni des nécessités. Elle partit sans approvisionnement d'aucune sorte. Elle partit comme l'épingle métallique s'envole vers l'aimant ou la marée vers le large, car l'obscur Shezaël n'avait jamais connu de logique ni de prudence humaines. Seule l'attirance de sa demi-âme perdue la guidait.

Elle laissa derrière elle la cité et la mer et rejoignit bientôt une piste déserte. La nuit tomba et Shezaël n'y prit garde. Lorsqu'elle fut très lasse, elle s'allongea, s'endormit sur la terre nue, s'éveilla en sursaut au premier rayon de l'aube et repartit. Elle marcha pendant plusieurs jours, sans nourriture, ne s'arrêtant qu'une fois ou deux pour boire quand un ruisseau courait le long de la route. Une faiblesse croissante empiéta à peine sur ses pensées, mais elle finit cependant par ne plus pouvoir continuer.

Le hasard voulut qu'un marchand d'esclaves eût choisi cette piste pour atteindre la ville la plus proche. Ses hommes découvrirent Shezaël gisant au bord de la route et éclatèrent en clameurs. Le marchand les écarta. L'apparence de cette fille lui plut, elle ferait une excellente esclave de plaisir. Il força un brouet entre ses dents et la hissa dans l'un des chariots.

C'était un voyage de quatre jours qui suivait, de toute façon, la même route que Shezaël. Peut-être parce qu'elle s'en rendit compte, Shezaël ne cria point et ne tenta point de leur échapper. Si elle avait conscience de ses ravisseurs, ce n'était qu'en tant qu'agents utiles l'emportant vers son but.

Ils atteignirent la ville. Le marché s'avancait dans des rues riches bordées de blanches demeures et un pavé sur quatre était en jade. Le marchand d'esclaves plaça Shezaël sur une estrade. Les enchères montèrent rapidement, puis se calmèrent lorsque les acheteurs remarquèrent l'étrange regard fixe et sans émotion de la fille. Enfin, un jeune noble s'avança.

— Cette fille est simple d'esprit et muette. Tout le monde peut le voir.

Le marchand d'esclaves protesta.

— Dis-lui donc de parler, suggéra le noble.

Le marchand s'exécuta, à voix très forte, mais en vain. La foule d'acheteurs potentiels se mit à marmonner et à se détourner. Le marchand leva son fouet, mais le jeune noble retint son bras.

— Peu importe. J'ai déjà trop de femmes bavardes chez moi. Je l'achète.

L'argent changea de main et l'on signa des documents. Le noble conduisit Shezaël jusqu'à son chariot. Lorsqu'ils atteignirent sa demeure, il la conduisit à l'intérieur, lui montra une chambre de marbre tapissée de velours rose, et lui fit apporter de la nourriture et du vin par ses esclaves.

— Cette chambre sera la tienne. Ces esclaves seront les tiens. Je t'affranchis, tu seras ma bien-aimée, mais je ne te posséderai point. — Le noble prit la main de Shezaël. — J'ai entendu parler de toi dans une chanson, une damoiselle avec tes cheveux et tes yeux. Mais se peut-il que tu sois ainsi que l'a dit le ménestrel : *âme partagée* ?

Il s'avérait donc que ce n'était pas seulement dans le camp du roi que le ménestrel avait chanté Shezaël.

Shezaël regardait autour d'elle et s'agitait de plus en plus dans son désir de repartir. Pourtant, lorsque le noble prononça ces paroles, elle le regarda avec une profondeur terrible. Le noble se rendit compte qu'il était en la présence du destin de quelqu'un d'autre, et telle était la force de cette aura fatale qu'il ne pouvait y résister.

Lorsqu'elle sortit de la pièce, il ne l'arrêta point mais l'accompagna.

— Il ne faut pas que tu partes d'ici comme tu es arrivée, dit-il. Il est clair que le voyage que tu accomplis est absolument nécessaire, mais voyager seule te soumettra de nouveau au danger ; viens, je vais te donner mon chariot, les trois hongres qui le tirent et un valet pour les mener, du pain et de la boisson pour que vous ne mouriez point de faim en route.

Tout ceci fut accompli. Le noble, comme sous l'effet d'un enchantement, ne regrettait point la perte de son argent, mais celle de Shezaël, et il n'osait la retenir. Il fit jurer au valet de la protéger. Les trois chevaux blancs encensèrent.

— Vers où dois-je aller, maîtresse ? demanda le valet.

Mais le noble lui dit :

— Elle regarde en direction des montagnes... va par là. Et ne reviens pas si elle n'est point saine et sauve.

Le chariot voyagea promptement. Il fila le long de pistes très anciennes et traversa les montagnes en deux jours par le large col.

Mais, dans la vallée du dessous, les brigands le virent.

Un arc vibra. Le valet passa par-dessus la ridelle, tué d'une flèche en pleine poitrine ; un bandit sauta dans le chariot, s'empara des rênes et retint les chevaux. Un autre se saisit de Shezaël : « Voilà une belle prise ! »

Alors arriva le chef des brigands. Il les repoussa, souleva Shezaël entre ses bras et l'examina. Il finit par annoncer : « C'est la fille ensorcelée que chantait le ménestrel », et il la reposa tout doucement. Elle se tourna aussitôt et se remit à marcher, abandonnant le chariot, le valet mort et les bandits ébahis. Superstitieux, ils ne lui coururent pas après. Ils avaient un dieu qu'ils adoraient dans une caverne. Sa croyance disait : « Pour cinquante voyageurs volés et tués, laissez-en partir un. Les dieux ne sont pas pour les excès. »

Shezaël arriva au bord d'un large fleuve bouillonnant. Le passeur la retint à temps.

— Par ma vie, tu ne peux marcher sur l'eau, petite dame ! Il faut que je te fasse passer de l'autre côté, et il faut que tu me payes. — L'ayant regardée dans les yeux, le passeur ajouta : Mais... tu es la damoiselle que chantait le ménestrel. Je te ferai passer pour rien.

Le fleuve suivant avait un pont. Il poussait maintenant des arbres fruitiers le long de la route, et des baies, qui nourrirent la fille errante, car elle les cueillait d'un air absent, comme elle avait appris à cueillir les figues dans le jardin de son grand-père.

Shezaël passa dans cinq villages, inaperçue. Dans le sixième, une femme courut jusqu'à elle et lui apporta un pain. « Tu es la fille de la chanson. La bonne fortune est avec toi dans tes recherches, car assurément tu es magique. »

Elle était entrée dans la troisième nation, par-dessus les montagnes et les eaux. Elle emprunta une route et eût aperçu, si elle avait bien regardé, la capitale du roi qui brillait dans le lointain et, sept milles plus loin, la montagne aux crêtes enneigées où le dragon avait dévoré des hommes et péri des mains de Drezaëm.

Finalement Shezaël pénétra dans une ville sur le rivage d'un vaste lac. Sur le quai, à côté de l'eau soyeuse, une vieille femme allait et venait lentement avec ses serviteurs et, au bout d'une laisse dorée, elle tenait un oiseau vert qui aboyait vigoureusement de temps à autre.

— Je vois une enfant avec de beaux cheveux, dit la vieille femme. Dans un instant elle va tomber dans le lac. Que l'un de vous aille me la chercher.

Shezaël fut amenée auprès de la vieille dame à l'oiseau aboyeur.

— Oui, c'est bien ce que je pensais, constata la vieille dame. C'est la damoiselle de la chanson du ménestrel. En vérité, je crois bien qu'elle a l'âme partagée, comme il l'a dit. Se peut-il qu'elle cherche l'autre moitié ? Eh bien, elle aura un bateau pour l'aider à franchir le

lac. Va sous les auspices des dieux, mon enfant. Et méfie-toi des pièges de la nuit.

C'est ainsi que Shezaël traversa le lac et atteignit la plaine déserte où Drezaëm errait dans sa colère mélancolique.

3 — La Sorcellerie de la Nuit

Drezaëm avait vécu bien des mois dans la plaine. Il avait survécu en assommant des serpents et des rongeurs avec une lourde pierre et en les mangeant crus, ne songeant point à faire un feu. Pour boire, il découvrit des rivières souterraines dans des cavernes où il rampait pour éviter la chaleur de la mi-journée. Ce régime spartiate l'avait amaigri. Ses cheveux étaient désormais plus gris que blonds, ses yeux énormes et féroces. Son cœur était lourd, il ne comprenait pas ce qui provoquait son chagrin, avait oublié ce qui l'avait amorcé. Certaines nuits sous les étoiles glacées, il hurlait de douleur, et même le loup se tenait coi, dans un respect gêné pour ses cris.

Vint une nuit comme toutes les autres, brillante ébène avec une sueur d'argent étoilée. Au lever de la lune, un homme de haute taille s'avança devant elle sur la plaine. Sa cape était noire, mais ses cheveux plus noirs encore ; et plus noirs que les deux étaient ses yeux.

Drezaëm avait perdu l'idée de l'homme : ce n'était plus qu'un ennemi à combattre et occire. Il bondit en grondant. Mais l'homme aux cheveux noirs se dissipa en une fumée qui vint s'envelopper autour du jeune homme. La bête furieuse disparut au contact de la fumée. Les paupières de Drezaëm s'abaissèrent et le meurtre qui l'habitait s'endormit.

— Désormais, dit l'homme aux yeux noirs, beau comme la nuit, debout au côté du jeune homme, tu seras mon fils, et je te redonnerai la joie. Car tu as vécu trop longtemps comme un chacal des plaines, mon nourrisson.

Drezaëm releva la tête. Ses yeux rencontrèrent les yeux de l'étranger. A travers toutes les couches de tourments et de brume qui assombrissaient ses sens, les yeux de l'inconnu le transpercèrent comme deux flammes de lumière.

— Regarde, dit Ajrarn, Prince des Démons, en désignant un tas informe de granit massif à un mille de là.

Drezaëm regarda.

La nuit frémit. Toute la surface de la plaine résonna, comme sous l'action des cordes d'une harpe gigantesque, et le tas de granit se modifia. Un palais se dressait maintenant, merveille de cristal mélanique étincelant et de jais poli, avec des tours d'argent, des toits

d'airain, des fenêtres de turquoise et d'écarlate que les lampes faisaient briller. Devant s'étendaient des jardins tapissés de mousse de velours sombre, des avenues pavées de bijoux, des arbres noirs sculptés dans des formes fantastiques, des fontaines de lavande et des étangs pourpres. Des rossignols mécaniques chantaient dans les tonnelles avec une douceur incessante, des paons noirs mécaniques aussi, aux yeux verts et bleus, arpentaient les pelouses, réels dans leurs éventails.

— Tu es sous ma garde, Drezaëm, dit Ajrarn. Tu vivras de nuit, tout comme la lune. Je te donne ce palais. Tu ne manqueras de rien.

Ajrarn guida le jeune homme à travers les jardins jusque dans le palais. Un festin était déjà préparé. Drezaëm n'eut besoin d'aucun encouragement pour s'empiffrer de la même manière que dans le palais du roi. Peut-être remarqua-t-il que celui-ci était encore supérieur. Lorsque Drezaëm fut repu, Ajrarn dit :

— Il est une dernière chose à laquelle tu aspires. Je vais te la rappeler. Une fille aux yeux d'argent et aux cheveux de primevères. Même ceci, je ne l'ai point négligé.

Ajrarn prit alors une aiguère d'albâtre. Il souleva le couvercle, prononça certaines paroles et renversa l'aiguère dans les airs. Il s'en déversa un nuage, un rougeoiement et un parfum qui se transformèrent en une femme magnifique.

En vérité il ne s'agissait point de Shezaël. Ajrarn n'avait pas pour plan de réunir sous quelque forme que ce fût l'âme qu'il avait partagée. La vengeance démoniaque a pour habitude de devenir un jeu. Ajrarn, dans quelque miroir magique de Terre Inférieure, avait vu Bisuneh qui se desséchait dans son prieuré misérable et avait tourné les yeux vers la fille à l'âme partagée ; il avait alors remarqué que d'étranges forces incontrôlées s'activaient à son salut. Intrigué par ce jeu, Ajrarn s'était mis en devoir de les contrecarrer.

La femme issue de l'aiguère d'albâtre était l'une des Eshva. Ses formes étaient d'une beauté supérieure ; elle faisait aussi partie de la plaisanterie d'Ajrarn. Comme toute la race des démons, ses yeux étaient noirs et non d'argent, pourtant ses paupières étaient peintes d'argent, étincelaient d'argent. Comme toute la race des démons, ses cheveux étaient également noirs, pourtant dans cette chevelure noire se trouvaient des masses de fleurs, non pas des guirlandes mais de vraies plantes qui poussaient à la racine invisible des cheveux. Des fleurs très pâles d'un jaune verdâtre, minuscules, des primevères toujours en fleurs en bouquets épais dans les tresses sombres, telle de la rosée sur une feuille.

Drezaëm haleta. Cette beauté frappa même ses sens assoupis, de même que les yeux d'Ajrarn avaient sondé son cerveau obscurci.

Le nom de l'Eshva était Djaseve. Auparavant, le jeune homme

s'était vite lassé d'un corps et d'un visage. Mais les démons n'entraient pas dans cette catégorie, les hommes ne se fatiguaient pas d'elles – ni les femmes, d'ailleurs.

Djaseve attira Drezaëm dans ses bras qui ressemblaient au désir lui-même.

Ajrarn était parti. Drezaëm reposait avec la démonsse sur une couche d'encens. Il dénuda ses seins qui ressemblaient à des monticules de neige, elle dénuda sa poitrine dorée par le soleil ; il découvrit la vallée boisée de noir de son aine, elle le découvrit aussi et posa les lèvres contre la tour brûlante que sa passion lui avait érigée.

Le soleil ne se levait point dans le ciel mais dans le corps de Drezaëm. Le chariot du soleil, tiré par ses chevaux écarlates, plongea et poussa dans le tunnel de la demeure de Djaseve. Mais les chevaux, en l'occurrence, ne firent point glisser leurs rêves. Le temps éternel des démons emporta l'amant humain. Il chevaucha sans cesse, arc blanc tendu sur le croissant blanc de chair au-dessous de lui, chevaucha jusqu'à la fonte, jusqu'à l'embrasement. Ce ne fut qu'après des ères nombreuses de félicité et d'agonie qu'il perça et fracassa le soleil et, pendant bien des ères, tomba avec ses fragments dans l'océan de Djaseve.

Comme le lui avait dit Ajrarn, Drezaëm vécut désormais de nuit, comme la lune. Il s'éveillait tandis que la lumière du jour s'enfuyait et que les étoiles se solidifiaient dans l'éther. Il festoyait alors et prenait son plaisir. Mille serviteurs invisibles s'occupaient de lui, lui fournissaient tout ce qu'il pouvait désirer avant même qu'il l'eût pensé. Lorsqu'il sentait en lui le besoin de combattre, des géants et des guerriers apparaissaient aux portes d'airain, entonnant des défis. Il les tuait tous glorieusement – ou croyait les tuer, car ce n'étaient que des illusions. Cette viande rouge suffisait à ses goûts passés. Quant à ses autres appétits, Djaseve était là. Le bruit de son pas sur le sol de marbre suffisait à l'exciter. Des golfes de plaisir, des abîmes de violence victorieuse, ces flatteries l'ensorcelèrent cinq nuits. Et lorsque les cinq soleils qui suivaient ces cinq nuits se levaient, Drezaëm retombait sur son lit royal et dormait jusqu'à ce que la dernière lueur quitte le ciel.

De la sorte il ne voyait nullement ce qu'il advenait du palais tandis que le soleil régnait sur la plaine, ce qu'il advenait de son lit royal, des roses écrasées sous son lit, des têtes de géants empalées sur la porte. Car ces splendeurs et ces atrocités étaient choses de la nuit. Le soleil les heurtait et elles s'évanouissaient dans les airs, à part les mécanismes façonnés par les Drin. Les arbres se dissolvaient comme l'encre dans l'eau, les tours frémissaient en fumées, les paons gisaient en tas de rouille. Les seuls murs qui entouraient l'adolescent n'étaient

que les gradins nus de granit, son unique abri une voûte rocheuse. Djaseve avait fui en Terre Inférieure pour éviter le jour. Drezaëm gisait seul dans une stupeur ensorcelée jusqu'au retour des ténèbres ; alors Ajrarn revenait reconstruire le palais autour de lui et déverser Djaseve de l'aiguïère d'albâtre avec ses primevères qui poussaient dans sa chevelure de jais.

Cinq nuits Drezaëm s'éveilla et se livra à des orgies, cinq jours il dormit comme mort.

Au cinquième jour Shezaël escalada le tas de granit et le découvrit.

Elle était maigre et pâle. Le voyage avait été épuisant, terrible.

La plaine déserte était formidable sous le ciel brûlant sans relâche, et après le coucher du soleil soufflaient les vents froids. Ses vêtements étaient en loques, ses pieds et ses mains en sang, pourtant elle ne s'en était pas rendu compte ; sa douleur et son épuisement n'étaient plus rien pour elle. Le but se trouvait encore devant elle. Son instinct la conduisait sans hésitation. L'âme tranchée en elle était comme une blessure inguérissable.

En voyant la pile de granit devant elle, elle sut qu'elle n'était plus bien loin. Son cœur avait semblé exploser. Elle courut jusqu'aux roches et se glissa entre ses aiguilles ; elle le trouva alors, l'homme qu'elle avait rêvé être, l'homme dont la chair contenait l'autre moitié de ce qui lui appartenait.

Elle fut aussitôt apaisée, réconfortée. Elle n'avait en elle ni rage ni amertume, aussi sa réponse à ce spectacle ne fut point de le blesser ou de le saisir, mais de l'aimer. Emplie d'amour, elle s'agenouilla à côté de Drezaëm. Elle l'embrassa, sur les lèvres, les yeux, les mains. Sa portion d'âme en lui la perçut, mais, car c'était ainsi qu'en avait convenu le Prince des Démons, Drezaëm dormait trop profondément pour s'éveiller.

Toute la journée Shezaël resta assise parmi le granit à côté de Drezaëm.

Le soleil descendit. Dans la pénombre, un loup noir s'avança sur les roches.

Il ne ressemblait pas aux autres loups de la plaine, qui ne s'étaient pas approchés de Shezaël. Ses yeux de loup brûlèrent le cerveau de Shezaël où peu d'idées étaient jamais entrées. Le loup était Ajrarn. Son regard hypnotisait et envahissait. Shezaël ne pouvait lutter, et ne le tenta point. Il la força à quitter le côté de Drezaëm, le lieu granitique, bien que la portion d'âme en elle fût blessée comme d'une déchirure mortelle. Ajrarn la chassa dans la nuit déserte.

Loin du lieu, Shezaël vit une irradiation de lampes tissée dans le ciel. Shezaël se tenait seule et éplorée sur la plaine. Elle pensa : *Mon bien-aimé est là-bas. Que dois-je faire ?*

Elle s'était mise à raisonner.

Shezaël revint, suivant la trace que ses pieds ensanglantés avaient faite lorsque le loup noir l'avait repoussée. Elle parvint à un portail d'airain avec une série de têtes hideuses plantées au-dessus. Au-delà du portail se trouvaient un jardin et un palais, et elle sut que Drezaëm était là.

Shezaël posa ses mains sur la porte, mais aussitôt un mur de feu bleu s'éleva tout autour du jardin, et de ce feu jaillirent des formes terrifiantes qui la chassèrent avec des fouets.

Elle s'allongea dans une caverne, immobile comme une pierre, et son sang et ses larmes se mêlèrent sur le sol rocheux.

Elle n'y retourna point avant que le soleil eût franchi le ciel et fût presque redescendu. Elle s'agenouilla au côté de Drezaëm endormi. Autour de sa taille étroite, elle avait une ceinture de fils entremêlés de soie de couleur. Elle entoura le poignet de Drezaëm de cette ceinture.

« Je l'ai reconnu grâce à un unique cheveu pris dans une corde de harpe. Lorsqu'il se réveillera, il me reconnaîtra grâce à cette ceinture que je porte depuis si longtemps. Il me reconnaîtra et nous ne pourrons plus être séparés. »

Elle l'embrassa et s'éloigna furtivement.

La nuit vint, avec les démons. Drezaëm remua sur une couche de satin, des hyacinthes lui servant d'oreiller. Comme il bougeait, Djaseve s'approcha, vit la ceinture dépenaillée serrée autour du poignet de Drezaëm et, en un instant, elle la lui arracha et la jeta dans un brasero de feu vert qui la consuma.

La nuit passa follement. L'aube s'avança sur la plaine.

Shezaël pleurait.

Une nouvelle fois, avant le coucher du soleil, elle se rendit à l'endroit où Drezaëm était endormi. Elle prit une pierre tranchante, se coupa une boucle de cheveux pâles et la lui cacha à l'intérieur de sa chemise.

« Il me reconnaîtra assurément grâce à cette boucle de cheveux et nous ne pourrons plus être séparés. »

Mais lorsque le soleil eut disparu et que Drezaëm remua sur une couche de velours avec des asphodèles comme oreillers, Djaseve s'approcha, sourit, fouilla ses vêtements pour découvrir la boucle de cheveux et, avant son réveil, elle jeta le trésor dans le brasero.

Une nouvelle nuit, une nouvelle aube. Et Shezaël dans l'après-midi, en train de contempler l'homme qui dormait parmi les rochers.

« Peut-être ne me reconnaîtras-tu point. Peut-être que la moitié de l'âme qui t'appartient est devenue silencieuse. Je ne puis rien te laisser d'autre. Je ne viendrai plus. »

Elle se pencha alors et l'embrassa, sur les lèvres, les yeux, les mains, et s'en fut jusqu'à la caverne où elle s'allongea, ainsi que l'avait

fait Bisuneh jadis, n'attendant que la mort.

La nuit apparut, noire.

Drezaëm s'agita sur une couche de fourrure avec des violettes sous la tête. Djaseve se tint au-dessus de lui, fouilla soigneusement et ne découvrit ni ceinture, ni boucle de cheveux, rien qui eût appartenu à Shezaël.

Mais il y avait une chose si petite que la première femme ignorait qu'elle l'avait laissée et que la deuxième ne put apercevoir, malgré toute son habileté de démons.

Un cil d'argent de la paupière de Shezaël était tombé parmi les cils de Drezaëm au moment où elle l'embrassait. Lorsqu'il s'éveilla, ce cil lui tomba dans l'œil.

Le cil ne l'incommoda point mais eut un étrange effet sur sa vision. Le palais miraculeux trembla et s'embruma, les formes délicieuses de Djaseve prirent une apparence miroitante et terrible, comme si du phosphore brûlait dans ses os. Soudain, un sentiment de perte inconsolable se précipita sur Drezaëm, et il sut qu'il avait ressenti ce désespoir auparavant. Il porta la main à son œil, le frotta, et le cil d'argent glissa sur son doigt. Dès qu'il l'eut touché, il sut ce qui n'allait pas en lui. Sa moitié d'âme martelait la porte de son cœur et de sa chair, et il s'écria à voix haute : « Je dois la retrouver ! »

Alors, trop vif pour que tous les pièges de la nuit puissent l'attraper, il courut dans la plaine, il courut sans comprendre comment il trouvait son chemin, droit vers la caverne où gisait Shezaël.

Plus tard, Ajrarn arpenta la plaine. Il l'arpenta et finit par distinguer deux silhouettes assises sur la roche sous le ciel dégagé.

Derrière lui, le palais ensorcelé avait disparu, Djaseve avait été remplacée dans l'aiguïère, tel un vin rare. Les paons n'ouvraient plus leurs éventails sur terre et les rossignols mécaniques non remontés étaient revenus dans les ateliers des Drin.

Ajrarn lança aux deux personnes assises sur le rocher :

— Tourne-toi, Shezaël. Tourne-toi, Drezaëm. Je suis là !

Et ils se retournèrent sans hésitation. Ajrarn les vit à la lumière claire de la lune.

Ils étaient beaux comme seules peuvent l'être deux choses qui n'en font qu'une parfaite. Leurs mains étaient assorties, et toutes les parties de leur corps semblaient assorties, l'angle de chaque membre, la courbe de la joue et du sein de Shezaël contre la symétrie parfaite de celle de Drezaëm. La chevelure de Drezaëm était d'argent, les yeux de Shezaël étaient d'argent. La chevelure de Shezaël était d'or léger, il avait des yeux d'or. Ce qui était bestial en lui était devenu calme ; ce qui était inerte en elle était devenu vif. Les expressions qui se peignaient sur leur visage étaient identiques et le seraient toujours.

Le déséquilibre des deux, grâce au contrepoids de chacun, était devenu le plus exact de tous les équilibres. Le négatif s'alignait sur le positif, les sentiers divergents se mêlaient. Le fer était soie ; la soie était fer. Ce qui en émergeait était une sérénité, une sagesse, une puissance, une magie – la perfection unique.

Aucun des deux ne fut effrayé – pourquoi auraient-ils dû l'être ? Ils observaient Ajrarn avec une douceur détachée. Ils ressemblaient à des dieux, ou à Dieu ; l'âme inséparable, complète. Ils étaient deux êtres ; pourtant ils n'en étaient qu'un.

Ajrarn s'enveloppa dans sa cape. Il était fort ému par ce spectacle. Il lui plut un instant davantage que sa méchanceté.

— Trop beau pour être séparés par deux fois, dit-il. Quelle qu'en soit la valeur en ce monde, partez avec ma bénédiction.

DEUXIÈME PARTIE

4 — La Colère des Magiciens

Entre les collines rocheuses, une vieille piste menait jusqu'à la cité et la mer, mais elle était rarement empruntée. Depuis cent ans ou davantage, on évitait ce chemin puisque, même à la plus belle heure du jour, disait-on, on risquait d'entendre un monstre qui hurlait dans la roche sous vos pieds, et qui savait ce qui pouvait en sortir pour vous dévorer ? Le puissant magicien, cependant, celui au manteau de soie noire et verte et à la bague au rubis de la taille d'un œil de gazelle, celui au-dessus de la tête duquel un domestique tenait un parasol à franges tandis qu'il avançait dans un chariot ouvert tiré par six chevaux noirs dont les brides étaient ornées de perles, n'était point retenu le moins du monde par ces contes de hurlements et de faim monstrueuse. Même les serviteurs du magicien riaient.

— Voici le Grand Kastchak, disaient-ils. Supposons qu'un monstre soit caché sous la route. Supposons qu'il apparaisse. Alors vous pouvez supposer que Kastchak *le* dévorera !

Le magicien se mit donc en route. Il avait en tête d'atteindre la ville et son port avant le coucher du soleil, et avait choisi cette piste pour sa rapidité. Il était venu en cette nation pour guérir par un miracle le fils aîné d'un roi ; le miracle accompli, il désirait maintenant s'embarquer pour rentrer chez lui.

La vieille piste était poussiéreuse et, çà et là, des pierres étaient tombées. Le magicien écarta les pierres d'une ou deux paroles impressionnantes qui les transformèrent en fumée. Une heure après midi, l'expédition du magicien parvint à un puits à sec.

— Il est temps que les chevaux soient abreuvés, dit Kastchak.

Il frappa donc le flanc de la colline, une source en jaillit et forma une mare où les chevaux purent boire. C'est alors que de la gueule du puits à sec s'éleva un ululement lugubre.

Les serviteurs du magicien ne manifestèrent aucune crainte car ils avaient confiance en ses pouvoirs. Kastchak lui-même s'approcha du puits et se pencha pour écouter. Le bruit effrayant ne tarda point à revenir.

— Je crois que j'aimerais voir cette créature, dit Kastchak.

Il demanda une torchère et souffla dessus pour l'allumer. Il l'abassa alors un peu dans le puits et la laissa suspendue en plein air tandis qu'il regardait à travers une lunette magique ce qui pouvait être vu. — Ah, fit bientôt le magicien, c'est bien ce que je pensais. Un humain transformé par la méthode fabuleuse des démons en une forme bizarre. (C'est la lunette qui révélait cela.)

Kastchak claqua des doigts et des étincelles en jaillirent. Les étincelles virevoltèrent et formèrent un filet qui se coula dans le puits.

On entendit une clameur hideuse, un martèlement de sabots, un grincement de dents, un choc visqueux, un hurlement baveux. La torche remonta lentement du puits et s'éteignit. Puis apparut le filet d'étincelles contenant une bête horrible, enroulée, enchevêtrée, se crispant et se débattant encore dedans.

La moitié avant de l'animal était un sanglier, la moitié arrière une queue de lézard géant. Il avait une tête de loup.

Il se débattait, mugissait, hurlait, faisant tourner ses yeux et claquer ses mâchoires de loup. Il y avait un peu plus d'un siècle qu'il errait dans les crevasses et les cavernes qui minaient les collines. Il ne pouvait mourir, enchâssé pour toujours à l'intérieur du fourreau d'une lubie démoniaque. Les coups ne l'avaient point tué, ni la chute dans le ravin ; la paille brûlante l'avait blessé et ranimé, mais non pas tué. Assurément, il avait oublié son origine, qu'il était jadis un homme beau, jeune et viril, qui avait reposé sur le corps de sa femme bien-aimée pour s'endormir et s'était réveillé dans la forme infernale qu'avait créée le Drin sur les ordres d'Ajrarn. L'amant de Bisuneh était toujours prisonnier de son malheur alors qu'elle n'était plus que poussière depuis des décennies.

Kastchak vit tout ceci, ou du moins une partie appréciable. Ce n'était pas un homme miséricordieux, mais il n'était pas davantage injuste. Tandis que l'horreur puante et répugnante se débattait et gémissait dans le filet ensorcelé, Kastchak envoya ses serviteurs çà et là pour prendre telle craie, telle poudre, telle amulette dans tel coffre puis pour la remettre en place. Au milieu de l'après-midi, Kastchak commença son enchantement. Il ne fut pas terminé avant que le soleil finisse par se fatiguer et s'enfoncer dans son lit lointain de collines bleues. La créature dans le filet avait subi bien des transformations et s'en était lamentée. Lorsque la lumière rouge quitta le ciel, un mouvement ondoyant parcourut le dos de la bête. De la même manière qu'un serpent rampe hors de sa peau étirée, quelque chose s'extirpait maintenant du triple cuir ridé.

Ce fut un homme qui tomba, épuisé, aux pieds de Kastchak. Un homme qui n'avait plus aucune apparence de jeunesse, sans une trace de beauté ni de vitalité. Mais encore un homme.

Il ne pouvait se rappeler son nom, il l'avait oublié comme il avait oublié sa vie précédente. Il avait vaguement le souvenir d'avoir été dupé, cruellement privé de joie sans même un mauvais augure pour le préparer. Ses souvenirs ne portaient que sur des passages obscurs et humides, des cavernes pleines d'échos explosant de ses cris inhumains, des trous infects où il s'était caché de terreurs sans signification. Kastchak lui donna de la nourriture et du vin dans un récipient de

jade jaune.

— Tu me serviras deux ans pour me payer de ma peine. Je t'appellerai Qebba – Le TROP Notoire – car c'est ainsi que tu étais considéré dans cette région.

« Qebba » ne discuta point, ni à propos de son nouvel emploi ni de son nom. Son visage était celui d'un homme mourant de faim qui ne pourra jamais être rempli, gris et osseux. Il ne recouvra que lentement la parole humaine. Il consentit à voyager sur le marchepied du chariot de Kastchak. Parfois, en un moment d'inattention, sa langue pendait et ses yeux roulaient de manière terrifiante. Ceux qui l'aperçurent lorsque le chariot traversa la cité le prirent pour un dément et s'étonnèrent qu'il accompagnât le Grand Kastchak.

Il était tard, mais le vaisseau avait attendu le magicien, étant qui il était. Sur le quai, Kastchak effectua un geste obscur. Le beau chariot devint de la taille d'une noix ; il le plaça dans sa poche. Les six chevaux noirs ornés de perles devinrent six jolis scarabées noirs tachés de blanc. Il les plaça dans une boîte confortable et, encadré par ses serviteurs, applaudi par la foule stupéfaite et captivée, il monta à bord avec Qebba.

La mer était calme, avec un bon vent arrière. Au bout de deux jours ils parvinrent à une île, lieu repoussant de falaises d'obsidienne noire qui s'élançaient dans le ciel, apparemment sans relief ni interruption. Là, la barque du navire aborda sur une plage de gravier et le magicien et sa suite furent débarqués. Ce sinistre avant-poste n'était autre que la demeure de Kastchak.

Le vaisseau reprit sa route, comme une mouette écarlate. Kastchak heurta l'infrangible mur d'obsidienne et une énorme porte, auparavant invisible, s'ouvrit pour les laisser passer, puis se referma en grinçant. Derrière le mur de falaises, l'île n'était pas ainsi qu'elle paraissait – nue et sinistre – mais un jardin magnifique d'une sorte bien curieuse.

Des rosiers poussaient dans le jardin du magicien, grands comme des pins. Leurs fleurs étaient du vert le plus pâle et du violet le plus transparent. Des saules roses se penchaient au-dessus d'étangs rosés qui sentaient le vin. Sur les pelouses bleues des lions gambadaient – ils étaient de la couleur de la crème fraîche avec des crinières de hyacinthes – ils coururent jusqu'au magicien et, joueurs, lui léchèrent les mains comme des chiens. Des chouettes aux yeux d'émeraude tout ronds chantaient mélodieusement comme des jeunes filles.

La maison du magicien était de porcelaine verte, avec un toit de verre multicolore pour laisser entrer la lumière. Une allée d'arbres noirs aux fruits d'or pur menait jusqu'à la porte.

Qebba regardait fixement autour de lui, stupéfait par le jardin comme par tout ce qui lui était arrivé.

— Un mot d'avertissement, dit Kastchak. A mon service, tu

apprendras nécessairement un peu de magie. Ne cherche point à en trop apprendre ou à utiliser imprudemment ce que tu viendras à apprendre. Avant toute chose, ne cueille jamais les fruits dorés de ces arbres.

La maison du magicien n'était pas moins merveilleuse que le jardin.

Des rayons variés de couleur en provenance du toit teignaient les pièces, brillant sur bien des objets de métal précieux. L'heure était donnée par une énorme clepsydre d'airain et d'argent en forme de galion.

A la nuit, les lampes s'éclairaient seules mystérieusement.

Dans une salle cachée, derrière deux grandes portes de laque noire, le magicien pratiquait son art. Les poignées des portes avaient la forme de deux mains de jade blanc ; pour ouvrir les portes il fallait serrer ces mains et les tordre. Qebba remarqua ceci lorsque les plus fidèles serviteurs de Kastchak étaient appelés pour l'assister dans quelque expérience. Mais Qebba lui-même ne fut point admis. Il ne pensa point pénétrer dans la pièce sans y avoir été invité, mais elle était réputée pour son aspect impressionnant.

Les tâches de Qebba étaient étranges. Guetter un gros oiseau dans le ciel de midi. Compter combien de fois il effectuait des cercles au-dessus de la maison du magicien avant de s'en aller et écrire ce nombre sur un parchemin. Aller au douzième étang, y cueillir un roseau, l'écraser dans un mortier, en appliquer la pâte sur les chambranles de la maison. Tous les dix jours, Qebba recevait l'ordre de grimper sur le toit et d'en polir le verre – il devait être très épais car il ne craquait point sous ses pieds. Ou bien il emmenait les lions, qui se nourrissaient d'herbe et de raisins jaunes sauvages, en un autre secteur du jardin.

Deux mois passèrent. Qebba n'était ni heureux ni malheureux. Il accomplissait ses besognes, mangeait sa viande et son pain et dormait à l'endroit qui lui était désigné. De temps à autre il jetait un coup d'œil aux portes de laque noire munies de mains blanches, mais il ne songeait point à y entrer et ne songeait, en fait, à rien du tout. Même alors, il s'oubliait parfois, laissait pendre sa langue et essayait de tirer ses membres inférieurs, ainsi qu'il y avait été forcé quand la queue de lézard leur avait été ajoutée.

Un matin, Kastchak l'appela et dit :

— Va jusqu'aux arbres noirs de l'allée, Qebba, et cueille un fruit doré.

Qebba se retourna pour obéir, mais hésita et répondit :

— Mais, Maître, tu m'as dit que je ne le devais pas.

Kastchak éclata alors de rire et s'en fut. Il avait mis Qebba à l'épreuve, pour voir s'il pouvait toujours lui faire confiance. Le même

après-midi, il rappela Qebba et lui dit :

— Voici un crible en or. Va jusqu'au deuxième étang et rapporte-moi de l'eau-de-vin.

Qebba ne discuta point cette fois-ci. Quoique ce fût un crible, si le magicien exigeait qu'il fût rempli, il serait rempli. Et assurément, lorsque Qebba le plongea dans le deuxième étang, l'eau ne passa nullement par les trous.

Il rapporta le crible à Kastchak, et Kastchak sourit et dit :

— Ainsi que je le pensais, tes années en tant que bête enchantée esclave des démons t'ont insufflé quelque aptitude pour la thaumaturgie. Viens donc, tu vas pénétrer dans mon atelier.

C'est un fait que Qebba avait acquis inconsciemment des pouvoirs, ainsi que le magicien l'avait pressenti dès le début. Toutes ses tâches avaient été des épreuves. L'oiseau qui tournait était invisible à l'œil humain ordinaire, le roseau magique ne se serait point transformé en pâte avec un autre homme. Sous le pied d'autrui, le toit de verre se fût écroulé au premier pas, et rares étaient ceux qui pouvaient servir de bergers aux lions bleus et blancs. Quant à la dernière épreuve, qui d'autre qu'un être doué de sorcellerie pouvait contenir un fluide dans un crible ?

Qebba pénétra donc dans la salle derrière les portes de laque noire.

Il y avait là une fenêtre qui donnait non pas sur le jardin, mais sur une centaine de lieux différents du monde, lorsque le magicien les faisait apparaître. La pièce était sombre, pourtant tout y était visible. Sur un piédestal de bronze se tenait le crâne blanchi d'un antique Mage que Kastchak pouvait faire parler lorsqu'il le désirait. Dans une carafe de cristal fermée par un bouchon d'agate se trouvait une femme minuscule de la taille du majeur, et malgré sa taille elle était très belle et ses cheveux ressemblaient à une feuille rousse qui l'enveloppait. Lorsque Kastchak tapotait le cristal, elle dansait lascivement.

Parmi ces curiosités, Qebba commença à apprendre des arts étranges, et le Grand Kastchak fut son tuteur. Le mode d'enseignement était bizarre, comprenant le jeûne, le feu, la solitude et le sang. Le cerveau de Qebba, lent pour tout le reste, allait prestement pour ces leçons. Et devant ses pouvoirs croissants, un frisson le parcourait. Cependant il se rapportait toujours au magicien, l'appelait « Maître », embrassait sa bague de rubis et lui était reconnaissant. Il était l'enfant, Kastchak était le père. Cela plaisait à Kastchak. Il prévoyait d'innombrables possibilités chez cet élève doué, sans danger pour lui. Les dons de Qebba, combinés à sa lourdeur d'esprit et à sa malléabilité, en faisaient le plus parfait et le plus utile des aides et des serviteurs. Il faisait tout ce que lui disait Kastchak, tout sauf une chose.

— Va cueillir un fruit doré dans l'allée, dit Kastchak.

Qebba répondit :

— Tu m'as dit que je ne le devais pas.

Et Kastchak éclata de rire.

Mais même les sages peuvent commettre des folies.

C'était la troisième fois que Qebba entendait parler des fruits dorés. Jadis il était jeune, heureux, et vif d'esprit. Maintenant, des choses enfouies s'agitaient en lui. Cette nuit-là, il rêva qu'il cueillait des fruits dorés à foison, ils lui pleuvaient dessus et, comme chaque fruit le touchait, il avait l'impression de sentir les chauds baisers d'une jolie fille et le rougeoiement de l'or était comme le rougeoiement de ses cheveux à la lumière d'une lampe.

Qebba s'éveilla avec un cri et, à peine conscient de ce qu'il faisait, il courut dans le jardin nocturne, dans l'allée d'arbres noirs, tendit la main et saisit ce qui miroitait.

Aussitôt apparut un serpent, lové parmi les branches, un serpent tacheté de vert et d'écarlate, qui saisit la main de Qebba entre ses mâchoires. Qebba connaissait désormais un sort pour vaincre les quadrupèdes, les oiseaux et les reptiles ; il le prononça donc, le serpent se flétrit puis se ratatina en une cordelette entortillée de soie verte et rouge qui se glissa dans les buissons.

Qebba saisit à nouveau le fruit, mais cette fois-ci il devint aussi brûlant qu'une flamme et le blessa, et il ne put le tenir. Mais Qebba avait appris un sort de refroidissement, il le prononça et le fruit redevint frais.

Qebba le prit alors entre ses deux mains et tira, mais le fruit se refusait à quitter l'arbre. Qebba prononça un sort de séparation et le fruit tomba.

Qebba examina le fruit sur l'herbe bleue de la pelouse. Il ignorait ce qu'il devait en faire maintenant qu'il l'avait cueilli. Mais au bout d'un moment il entendit un froissement à l'intérieur du fruit, comme si quelque chose remuait dedans, et bientôt ce fut une sorte de grattement, comme si quelque chose voulait en sortir.

Qebba fut alarmé, mais plus forte que son inquiétude se faisait sentir une impression d'insistance. Des lampes arrivaient en provenance de la maison du magicien, flottant dans l'air sans personne pour les tenir, et juste derrière elles Kastchak devait suivre pour venir voir ce qui se passait dans son jardin à cette heure.

Qebba prononça un sort d'ouverture et le fruit doré s'ouvrit en deux parties, et de celles-ci s'éleva une fumée légère.

Qui oserait inviter une telle fumée ? Pour certains elle aurait signifié une guérison, pour d'autre un fléau. Inhalée au niveau des narines, elle semblait emplir les yeux, les oreilles et le cerveau. A un homme qui sait beaucoup de choses elle en révélait bien d'autres, à un homme qui en sait peu, elle en révélait trop. Son nom était la

connaissance de soi-même.

Qebba respira cette fumée et se releva en titubant, lâcha les deux morceaux du fruit brisé et se prit le crâne entre les mains. Il s'était tout rappelé – son passé, son nom, sa jeunesse, son amour, sa perte, son sinistre séjour dans les collines de roches – il avait réfléchi que cent années s'étaient écoulées, que tout ce qu'il aimait avait quitté cette terre. Il était seul et dupé. Il avait supporté sans culpabilité le choc de la malveillance surnaturelle. Les hommes s'étaient moqués de lui, l'avaient avili, battu, brûlé et maudit. Et maintenant, même ici, l'on cherchait à faire de lui un demeuré. Il avait écarté la justice de Kastchak, oublié la façon dont il l'avait vénéré et s'était senti calme en sa présence, comme un enfant effrayé retrouvé par son père. Il pensait simplement qu'il avait été trompé une nouvelle fois. Il se connaissait et débordait de colère, de haine et d'une soif d'infliger des blessures au monde, de la même façon que le monde et ses habitants l'avaient blessé, le pauvre Qebba, dont le nom n'était même pas sien bien qu'il s'en fût enfin souvenu, le pauvre Qebba qui pleurait dans le jardin du magicien.

Le magicien était arrivé. Son ombre tombait de biais, projetée par les lampes flottantes sur le dos de Qebba – nouveau fardeau qu'il se refusa à porter.

Qebba se releva brutalement, rejetant l'ombre.

— Tu as cherché à me tromper ! s'écria-t-il. Tu as fait de moi un ver et tu t'es ri de moi derrière ta manche. Tu t'es moqué une fois de trop de ma bêtise. Vois, j'ai tout découvert. Je suis intelligent ; tu as été imprudent de m'instruire si bien. Je suis aussi un magicien !

Le magicien Kastchak prononça une parole qui aurait dû ligoter Qebba plus fermement qu'une corde, mais Qebba se tortilla, prononça un autre mot, et le sort lui glissa dessus. Alors Kastchak pâlit et mordilla le gros rubis de sa bague. Pour sûr, Qebba avait appris d'excellente manière. Kastchak vit trop tard qu'il s'était montré trop sûr que la bête était apprivoisée.

— Viens, dit Kastchak sur un ton engageant et parfaitement calme. Ta prouesse me plaît. Tu fus mon serviteur, mais tu seras mon frère. Je t'ai sauvé d'une mort vivante, ne sois point irréfléchi. Ceci peut encore s'arranger.

Mais Qebba eut une grimace qui fit apparaître ses dents. Il y avait encore du loup en lui.

— Quelqu'un m'a trompé jadis. Il est venu de nuit, tout comme toi, mais lui je ne l'ai point vu. Je ne désire pas la suavité menteuse et les présents des hommes, ni d'autres que les hommes. Je suis armé, désormais.

Il se retourna et traversa le jardin à grands pas.

Kastchak fut alors effrayé, ainsi qu'il ne l'avait pas été depuis une

vingtaine d'années. Rassemblant sa puissance, Kastchak lança un éclair sur son apprenti rebelle pour le tuer. Mais la fumée de connaissance de soi avait bien accru les capacités de Qebba. Il entendit la foudre et, faisant volte-face, lança lui aussi un éclair de telle sorte que les deux se rencontrèrent dans les airs et explosèrent en une déflagration bleue. Qebba éclata de rire. « Je sais maintenant que tu me crains », dit-il, et il quitta le jardin en courant.

Un lion unique se tenait près de la porte dans la falaise, battant de la queue et rugissant. Qebba tua le lion d'une lance brillante qu'il créa à partir de l'air, franchit la porte et descendit sur la plage de gravier. Malgré son don nouveau, il n'avait nul pouvoir sur l'océan, car les mers appartenaient à un autre royaume que la terre, possédaient leurs propres souverains et leurs propres lois. Mais Qebba sortit de sa ceinture une esquille de bois qu'il avait ramassée, et la jeta sur l'eau ; il arracha un bout de tissu à sa manche, prononça les paroles appropriées et le jeta sur l'eau. Le tissu et le bois devinrent un petit bateau, Qebba monta dedans et vogua au large de l'île.

Kastchak le regarda partir dans la fenêtre magique derrière les portes de laque, et son cœur était plein de colère et de trouble.

Qebba fit voile sept jours avant de parvenir à un rocher dans la mer, long de quatre hommes mis tête contre talons, et large de trois hommes dans la même position. Là, parce que la beauté et le confort avaient pour toujours pris un goût amer, Qebba bâtit sa demeure, abritée par la pointe du rocher et certains arrangements de pierre et de tissu. Comme nourriture il mâcha le varech qui poussait là et les poissons que les marées faisaient échouer. Lorsqu'il avait soif, il faisait tomber la pluie du ciel dans ses mains en coupe.

Commença alors une bataille âpre et mortelle de deux volontés tendues et de deux esprits inventifs. La force de Kastchak résidait dans son art mais la force ultime de Qebba résidait dans sa haine d'acier implacable, et absurde. De même qu'un homme frappé par le malheur se tourne aveuglément pour frapper une chaise ou quelque objet proche, de même Qebba, incapable de répondre à travers toutes ces années à ce qui l'avait vraiment blessé, frappait maintenant son ancien maître.

Au début, Kastchak chercha uniquement à se défendre. Les actions de Qebba étaient infantiles, bien que désagréables. Il plut des grenouilles noires dans le jardin de Kastchak, ou de la boue rouge ; des tornades s'écrasèrent contre les falaises, le ciel fut obscurci par des nuées d'insectes ou des vols d'oiseaux prédateurs affamés. Mais tout ceci Kastchak le repoussa et le rendit inoffensif et ne renvoya rien à son tourmenteur. Une maladie survint alors dans son jardin, un ver invisible qui rongea de l'intérieur les saules roses, détruisit les roses

exquises et encombra les étangs de vin d'une écume répugnante. Kastchak remodela son jardin et chassa le ver invisible. Il plaça des seaux et des protections à proximité de chaque pouce de sol. Désormais, plus un brin de poussière ne pouvait entrer. Kastchak resta assis devant la fenêtre magique de son atelier, et il y découvrit l'île où Qebba était devenu verdâtre de haine et ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites comme deux animaux malveillants dans leur caverne. Ses dents étaient jaunes et pointues à force de mâcher des algues et des arêtes de poissons, jaunes et pointues comme lorsqu'il avait eu une tête de loup. L'une de ses jambes était paralysée du fait du manque d'exercice sur l'île étroite et du temps humide. Et il tirait la jambe en bougeant, comme il avait naguère tiré la queue du lézard. Mais son cœur, comme le cœur du sanglier, était dur et résistant.

Kastchak essaya de se débarrasser de son ennemi de nombreuses façons. Il envoya des tempêtes recouvrir le rocher, mais Qebba les repoussa. Kastchak envoya une femme fantôme qui dénuda ses reins et secoua ses cheveux roux, mais toutes les passions sauf une étaient mortes en Qebba ; il lui lança des pierres jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Kastchak envoya un éclair d'une grandeur gigantesque, qui coupa l'île-jouet en deux. Mais Qebba reparut sur la plus grande partie, grimaçant.

Les deux magiciens avaient atteint une impasse. Kastchak parla à Qebba à travers la fenêtre magique :

— Cessons cette querelle. Que veux-tu de moi ?

— Ta vie, dit Qebba. (Ses yeux caves étincelaient de haine.) Ta vie et la vie du monde. Mes pouvoirs s'étendent. J'y veillerai. Nul ne sera heureux car je ne fus jamais heureux. Nul ne vivra, car je n'ai jamais eu la chance de vivre. Nul n'aimera, sauf dans la tombe, car c'est là que repose mon amante.

Kastchak vit alors qu'il n'y avait rien à faire. Kastchak était en colère, mais sa colère ne ressemblait en rien à la colère grimaçante et haissante de Qebba. La colère de Kastchak était écrasée, et il avait peur.

Kastchak appela quatre coups de vent, et des quatre revers de leurs quatre vastes habits il fabriqua un filet surnaturel de fils entremêlés et bouillonnants. Ensuite, grâce à son art, Kastchak demanda à parlementer avec l'un des seigneurs de la mer. Comment vint ce seigneur n'a point été noté, mais peut-être avait-il la peau bleue et une chevelure semblable à un flot d'eau salée, et sa suite lui ressemblait ; peut-être conduisaient-ils des chariots de corail tirés par des attelages d'énormes requins noir et blanc tueurs d'hommes. Peut-être leurs yeux étaient-ils des cercles d'or autour d'une pupille bleue horizontale, comme chez certaines créatures des profondeurs ; peut-être s'impatientèrent-ils en découvrant que l'air de la terre les étouffait et

leurs minces doigts à écailles, brillant de bijoux issus des vaisseaux humains noyés, jouaient avec les chaînes de petits globes de verre dans lesquels des poissons de gemme, leurs canaris favoris, voltigeaient et chantaient d'une voix que seul pouvait entendre le peuple de la mer.

En tout cas, un marché fut conclu. Un cercle de magie océanique vint entourer le minuscule rocher de Qebba et ni évaison ni envoi ne pouvaient le franchir, de même qu'ils ne pouvaient franchir le réseau de vents dans les airs. En retour de ces services, Kastchak jetterait un beau bijou dans la mer, chaque année à un jour déterminé. Et tant que Kastchak respecterait sa part du marché, le seigneur de la mer respecterait la sienne.

C'est ainsi que, pour la seconde fois de sa misérable existence, Qebba fut emprisonné. Ses sortilèges étant impuissants, sa rage tourna alors sur elle-même.

Pour commencer, il extravagua et hurla à l'adresse des murs insubstantiels et pourtant implacables du piège, mais les cris des vents étaient plus forts. Il essaya aussi de conclure un marché avec le peuple de l'océan, mais il n'avait pour cela aucun espoir, n'ayant aucune ressource, rien à offrir, et l'océan resta muet. Enfin il fut las et posa son visage sur la roche visqueuse parmi le varech, et ne bougea plus.

Seul son cerveau fonctionnait. Il rongea vers l'intérieur, comme un rat. Son cerveau n'était que haine. La haine le dévora. Elle atteignit son cœur et son âme. Sa haine ne pouvait plus voyager, elle ne pouvait s'échapper. Comme toute force importante retenue, elle se mit à fermenter, à bouillonner.

Le temps passa. Kastchak vécut jusqu'à un âge prodigieux. Il accomplit bien des merveilles et fut grandement estimé. Chaque année, à un jour déterminé, il jetait un bijou dans la mer. Il ne l'oublia jamais. Alors, une nuit, dans sa vingtième décennie, Kastchak sourit, enfin lassé de la vie, et mourut. Cette année-là, aucun bijou ne fut envoyé au seigneur de la mer ; le seigneur de la mer en conclut que le pacte était terminé et la barrière magique autour du rocher de Qebba disparut.

Bien sûr, Qebba n'avait pas vécu aussi longtemps dépourvu de nourriture, d'espace et d'activité. La pseudo-immortalité, la vie que la peau du monstre lui avait prêtée, avait été amputée avec la peau elle-même. Non, Qebba ne pouvait plus vivre, et il ne vécut point. En vérité, sa chair avait disparu du rocher, ses os s'étaient même fondus en lui, s'étaient évaporés.

Pourtant il restait quelque chose, quelque chose qui se refusait à mourir. La chose qui avait bouillonné, grouillé et s'était intensifiée dans sa prison : la haine totale, immortelle et affamée de Qebba.

Et qui était désormais libérée.

5 — Un Vaisseau Ailé

Qu'il soit plat ou rond, il y a toujours eu de la haine au monde.

La Haine de Qebba s'envola du rocher et dériva sur la mer dans les ténèbres précoces de la nuit. Elle n'avait encore aucune forme, mais une légère odeur, comme un métal attaqué par l'acide. Il lui fallait de la nourriture, à cette entité, qui jusqu'alors s'était nourrie d'elle-même. Mais la terre était un grenier bien garni, les portes ouvertes.

Le mauvais temps commença. Une tornade fracassa le ciel et but à l'océan. La Haine de Qebba tomba sur un bateau en perdition. Ses voiles étaient déchirées comme le ciel, et son pont intérieur noyé. Dans son ventre les rameurs criaient et juraient parmi leurs chaînes ; au-dessus une barque était descendue et les hommes se battaient pour y prendre place, et quand l'un deux en tua un autre, un troisième l'occit à son tour. En ce lieu la Haine de Qebba soupa et dîna, et une vigueur nouvelle l'envahit.

Plus tard, la Haine dériva vers le rivage. Dans une pinède cinq brigands avaient capturé et transperçaient un voyageur. Ils ne tardèrent pas à se voler de leur part de butin et en vinrent aux coups. La Haine se nourrit. Dans un bourg aux lampes nombreuses, un mari montait sa femme et exerçait ses droits ; elle le vomissait et souhaitait le voir dans son tombeau. Dans une cour, une femme fouettait son petit esclave ; l'enfant gisait recroquevillé sur la pierre froide et rêvait de lui arracher les yeux, tandis que le fouet lui fendait le dos sous la véhémence de la fureur de la femme. Dans une joyeuse taverne, deux hommes pauvres conspiraient pour assassiner un riche, car ils enviaient sa richesse. Dans une tour, une fille sur un lit de velours enfonçait des aiguilles dans le cœur d'une poupée de cire représentant l'amant qui l'avait abandonnée. Sous un pont, deux adolescents luttaient pour obtenir les faveurs d'un troisième, qui se riait d'eux et les méprisait. Sur la grand-route, un lépreux était battu à mort.

La Haine se nourrissait, la Haine festoyait. La Haine continua d'avancer vivement et festoya encore.

Le monde était vaste, grande table pour un banquet. Les plats étaient variés : une haine qui tuait, brûlante comme un feu, une haine qui chuchotait et disait des mensonges, froide comme la glace, une haine qui se contentait de haïr, la haine la plus forte de toutes, la haine qui, se retournant sur elle-même, gagnait de la puissance et de la résonance, une haine aussi noire qu'un puits. De toutes ces friandises la Haine de Qebba se gorgea. Elle devint vigoureuse, animée. Elle enfla et bourgeonna.

Bientôt, en projetant son aura, elle sut elle-même inspirer la haine sur terre. Là où elle passait, dérivant comme un nuage, l'aversion se transforma en une chose sauvage et dévorante. La fille qui s'était lassée du bavardage de sa sœur saisit une dague et la lui plongea dans le sein ; le serviteur qui convoitait les biens de son maître acheta du poison. Tous furent pris par la maladie. Bientôt le prince, enragé par des doléances insignifiantes, porta la guerre sur les terres de son frère.

Alors arriva sur terre une ère nouvelle, le temps de la Haine.

Les cités marchèrent contre les cités, les royaumes prirent les armes contre les royaumes. Les petits meurtres individuels de l'homme par l'homme furent suivis rapidement de meurtres plus importants comme les nations sautaient à la gorge des nations. Partout, ce n'était que sang, feu et claquement d'acier. Partout l'air éclatait de lamentations et de malédictions.

La graine est bien petite ; elle deviendra arbre si elle est nourrie par un bon sol. La Haine de Qebba avait aussi été très petite, mais elle avait avancé, catalyseur dans le sol de l'humanité, absorbant, croissant. Maintenant l'arbre couvrait le monde de son ombre. Il lui avait fallu bien des années, mais les années sont sans conséquence pour une telle entité. Tant qu'elle pourrait se nourrir, elle ne pourrait mourir, et les rations étaient abondantes. Le temps était de son côté.

Mais l'œuvre de la Haine n'était pas achevée. La terre elle-même, portant ces luttes sur son dos, se mit à se tordre et à gémir avec malveillance. Ses lieux d'enchantements devinrent des champs de bataille, les corbeaux voletèrent sur le cadavre de sa campagne, parmi les bois brûlés et les ruines de chaque vaste métropole qui avaient été ses bijoux. Le sol se fendit alors en tremblements de terre, les montagnes crachèrent du feu et les mers débordèrent, brûlantes comme des chaudrons. De jour la face du soleil était livide, et de nuit la lune était rouge. La Peste s'éleva des marais dans sa robe jaune et noire, La Famine la précéda et la suivit, rongéant de faim ses propres phalanges. La Mort était partout, mais peut-être que même elle, qui était un autre de ces Seigneurs des Ténèbres, même la Mort, peut-être, considéra cette moisson avec quelque malaise, ses paniers surchargés.

Les hommes implorèrent les dieux. Au matin ils s'entretuaient ; de nuit, ayant à peine quitté le champ de bataille, ils déliraient devant les autels muets. Ils se mirent même à haïr les dieux, détruisirent leurs images et souillèrent leurs sanctuaires. « Il n'y a pas de dieux ! s'écriaient-ils. Allons, qui nous a fait tout cela ? » A la lumière des montagnes fendues, sur les rivages des océans gémissants, ils ne voyaient pas l'ombre qui se projetait sur eux, l'ombre de l'arbre de la Haine qu'ils avaient alimenté. « C'est le Créateur de tout mal ! » s'écria une femme dans une nation, et un homme dans une autre : « Le Maître de la Nuit, le Porteur d'Angoisse, Aile d'Aigle, l'Innommable. C'est *lui*

qui a fait ceci ! »

Tandis que tombaient les tours, ils hurlaient donc cela, lorsque la terre s'ouvrait et les engloutissait, ils crachaient son nom en s'étouffant. Ils ne le craignaient plus. Ils avaient d'autres choses à craindre.

« Ajrarn nous a fait cela. Le Prince des Démons veut détruire le monde ! »

Il était innocent. Quelle ironie que lui, le créateur de noires actions, n'ait eu aucune responsabilité dans ceci, à part son commencement bien entendu, lointain et involontaire.

Ajrarn avait été occupé par quelque jeu ou quelque sport en Terre Inférieure, quelque chose qui l'avait tenu à l'écart du monde un an ou deux, quatre cents années mortelles ou davantage. C'était un beau garçon, une femme fabuleuse, un autre Sivesh, une autre Zorayas, ou quelqu'un qu'il avait créé lui-même, comme Ferajin, ou quelqu'un qui l'avait accepté, à la différence de Bisuneh, et lui, à son tour, ne s'en était point lassé, dans la prodigieuse cité souterraine de Druhim Vanashta où il avait dû les emporter. Tandis qu'il couchait avec une chair fraîche, ou marchait sous les arbres noirs de son jardin, ou faisait quelque rêve exclusif du cerveau d'un démon naissant, apparut un rêve trop étrange et d'une grandeur trop extrême pour être prévu : La Haine avait rongé le monde et le monde commença à se ratatiner et à mourir.

Le Prince des Démons y avait provoqué des souffrances, des pertes, des guerres, des chagrins, des rages et des morts innombrables. Les Vazdru, entendant le cri de l'humanité qui résonnait dans la cavité semblable à une cloche de leurs oreilles internes – qu'Ajrarn nous détruise ! – regardèrent leur Prince qui aurait dû sourire. Mais Ajrarn était loin de sourire. Il marcha à grands pas dans le palais de jade et de fer ; il monta à cheval d'huile noire et de vapeur bleue ; il traversa au galop les trois portes. Et, s'écartant du centre de la terre et de ses volcans, il vit de nouveaux volcans qui projetaient leurs feux explosifs aux quatre points cardinaux, et là où ils ne brûlaient pas, les villes brûlaient à leur place. Et il vit passer La Peste, La Famine et La Mort qui marchaient à l'horizon. Il vit aussi les mers, en des lieux différents, noyant la terre, les tours brisées pointant encore, les cadavres gonflés flottant ; là où de nouvelles terres avaient émergé il vit des armées qui pataugeaient pour débarquer et se remettaient à combattre parmi les flaques et le varech. Au-dessus, la lune ensanglantée projetait une lumière implacable pour qu'il voie tout cela et n'en manque rien.

Ajrarn tira sur les rênes du cheval démoniaque en haut d'une falaise déchiquetée. Il regarda à l'est et à l'ouest, au sud et au nord, et le visage d'Ajrarn, dit-on véridiquement, avait pâli. Il regarda

longuement et sa pâleur crût longuement. Un mortel ne pouvait pâlir à ce point et rester en vie.

Un souvenir avait retrouvé Ajrarn, l'avertissement de Kazir, le poète aveugle. Car, lorsque le Seigneur des Démon s lui avait montré tout ce qu'il possédait et lui avait demandé s'il se trouvait encore une chose dont il ne pût se passer, le poète lui avait tranquillement répondu : « L'humanité ».

Et la froide chanson de Kazir lui était revenue, qui narrait comment tous les hommes avaient péri et le monde était désert, le soleil se levant et se couchant sur le néant. Ajrarn survola alors sous la forme d'un aigle les cités sans bruit, les océans sans voiles en quête d'hommes. Mais il ne restait personne pour emplir les jours du Démon de joie et de méchanceté, nul ne restait pour chuchoter le nom d'Ajrarn.

Une peur glaciale était alors tombée sur le cœur d'Ajrarn, telle une neige d'hiver. La peur glaciale revint. Même l'étoile noire ne peut vivre sans le ciel pour la contenir ; il n'existe nul appui dans l'abysse sans fond.

Oui, Ajrarn, Seigneur de la Peur, était effrayé. Il prévit la mort de l'humanité, il observa la Haine semblable à une lune noire s'élevant dans le ciel et y lut la destruction humaine. Avec des yeux comme les siens, il pouvait distinguer la forme même de la Haine, qui n'avait aucune forme, et il en sentit l'odeur, acide rongéant le métal, dévorant la vie du monde. Et Ajrarn s'enfuit de la terre, s'enfuit dans sa cité souterraine, dans une chambre profonde de son palais, et il y frissonna, enfermé et seul pour que nul n'assiste à sa terreur. Oui, sa terreur ; Ajrarn, Seigneur des Terreurs, était terrifié.

Terrifié.

Une horreur silencieuse revêtait la cité démoniaque de Druhim Vanashta. Nul Vazdru ne ricanait ou chantait, il ne s'élevait aucun son de corde de harpe ou de dés ou d'aboiements. Les Eshva pleuraient et ignoraient pourquoi ils pleuraient. Près du lac noir les marteaux des Drin étaient muets et les forges rouges ne montraient plus que cendres refroidies.

Ajrarn apparut alors, le visage semblable à une belle effigie taillée dans la pierre, les yeux flamboyants. Il appela les Drin. Il leur donna une tâche. Ils allaient lui construire un vaisseau ailé, un vaisseau volant, assez puissant pour percer le ciel le plus élevé et pénétrer là où ni mortels ni oiseaux ne pouvaient aller, dans le pays précieux de Terre Supérieure, domaine des dieux eux-mêmes.

Les Drin peinèrent, la peur dans leurs petits cœurs bourbeux. Ils prirent beaucoup d'argent, de métal blanc et une petite portion d'or, la matière détestée des démons, et de l'acier bleu et du bronze rouge.

Tandis que travaillaient les Drin, les Vazdru se glissaient dans et hors du palais d'Ajrarn ; là ils lui prenaient les mains et s'agenouillaient devant lui et le suppliaient de ne pas les quitter. Mais Ajrarn les écartait, assis dans un silence de pierre, tapotant avec impatience de ses doigts bagués un livre en ivoire.

Bientôt le navire fut prêt. Ses flancs luisaient et miroitaient de ses nombreuses bandes de métal, bleu, jaune, gris et rouge. Il avait une verrière de fumée, une voile d'argent tissée dans le vent, la barre était un fémur de dragon. Les ailes du vaisseau ressemblaient aux robustes ailes blanches des cygnes, mais leur plumage était en lin démoniaque qui poussait sur les berges du Fleuve du Sommeil, et macéré dans les rêves humains.

Ajrarn se rendit au chantier du navire dont il chanta les louanges, et les affreux Drin en rougirent et ne purent que bégayer comme des idiots. Ajrarn pénétra dans le navire, il lui parla et prit la barre, et il s'envola à travers les trois portes, à travers la gueule de l'unique volcan endormi au monde ; les Vazdru frémirent.

Le vaisseau se fraya un chemin à travers l'air noir et tourmenté de la terre, il monta jusqu'à ce que la terre gise bien en dessous comme de la poix bouillonnante piquées des lumières brûlantes des feux et des épaves. La voile de vent tourna. Le navire passa devant la lune congestionnée qui rougeoyait, énorme et terrible dans la nuit. Le navire traversa les racines des jardins étoilés, et le toit du monde. Ses ailes effectuaient des battements semi-circulaires. Il volait là où nul vaisseau humain n'avait vogué, où nul oiseau perdu ne s'était jamais égaré, entrant par la porte large, invisible et à demi inexistante de Terre Supérieure.

Il y avait toujours de la lumière en Terre Supérieure, une lumière immortelle d'une énorme clarté, semblable sans être la même à l'illumination constante du pays des démons. Car la lumière de Terre Supérieure ressemblait à celle d'une aube hivernale claire et glacée, bien que nul soleil ne brillât et que ciel et terre ne fissent qu'un.

La Terre Supérieure était un pays d'un bleu froid, un bleu froid qui symbolisait les créatures célestes sans passions qui résidaient en ce lieu.

Il n'existait nulle géographie en tant que telle, simplement ce bleu omniprésent tranchant comme un rasoir et, dans le lointain, une suggestion indistincte de montagnes d'un bleu tranchant comme un rasoir, chapeautées d'une neige adamantine, bien que ces montagnes ne parussent point posséder de base ; en vérité, elles demeuraient éternellement distantes et impossibles à atteindre, quand bien même eût-on marché sept ans dans leur direction. A l'occasion pouvaient apparaître des demeures isolées de dieux, chacune distante de l'autre. Ces bâtisses n'avaient aucun rapport avec les maisons de la terre ou

les palais de Druhim Vanashta. Elles ressemblaient plutôt à d'immenses harpes, ou à des cordes de harpes, rayons élançés d'irradiation d'or pur qui vibraient légèrement en une musique silencieuse.

Près de la porte invisible à demi inexistante où le vaisseau était venu reposer, se dressait le Puits Sacré, d'où l'on pouvait tirer des sceaux d'Immortalité. Mais le Puits était un paradoxe, sans nul doute plaisant aux Dieux, car eux-mêmes n'avaient pas besoin de boire son eau, étant déjà immortels, alors que les hommes, qui aspiraient à ce breuvage, ne pouvaient espérer atteindre ce point. (Jadis, cela avait été possible, une fêlure minuscule s'était produite dans ce puits – qui était en verre – par laquelle une goutte ou deux du précieux élixir s'étaient peut-être écoulées. Ou bien le temps étant ce qu'il était en Terre Supérieure, il était possible que la minuscule fêlure dût encore se produire.) Puisque le Puits était en verre, l'eau d'Immortalité était bien visible. Cette eau était d'un gris de plomb, ce qui était peut-être un avertissement. A proximité sur un banc de platine extrêmement mince, étaient assises deux silhouettes recourbées enveloppées de gris, les Gardiens du Puits.

Ajrarn descendit du vaisseau ailé et les Gardiens levèrent la tête aussitôt. Aucun des deux ne possédait de visage, mais seulement un œil unique énorme, pivotant et toujours attentif, et ils parlaient à partir d'une zone invraisemblable de leur poitrine.

— Tu ne peux boire, dit le premier Gardien à Ajrarn en le considérant de cet œil redoutable et impitoyable.

— En vérité, tu ne le peux, fit l'autre en le considérant de même.

— Je ne suis pas ici pour boire, répondit Ajrarn. Ne me connaissez-vous donc point ?

— Il est futile de connaître quoi que ce soit, releva le premier Gardien, puisque en bas toute chose passe, change, décline et périt, et qu'ici toute chose demeure inchangée.

— L'humanité me connaît, dit Ajrarn.

— L'humanité, fit le second Gardien, qu'est-elle pour que nous nous intéressions à ce qu'elle connaît ?

Ajrarn s'enveloppa dans sa cape et passa à côté d'eux. Voyant qu'il n'avait pas l'intention d'essayer de boire, ils rabaissèrent la tête et parurent s'endormir à côté de l'eau de plomb de Vie Éternelle.

Ajrarn, Prince des Démons, Premier des Seigneurs des Ténèbres, parcourut la région froide et délicate comme une noire réalité. Il s'avança vers ces montagnes qu'on ne pouvait sans doute atteindre et, au bout de bien des jours mortels, il parvint à un immense échiquier qui s'étendait sur le sol d'un horizon à l'autre. Les cases étaient de deux couleurs qu'on ne vit jamais sur terre ni au-dessous, l'une de profonde solitude et l'autre de complète indifférence ; on pouvait

trouver là certains des dieux. Quelques-uns marchaient lentement, mais la plupart restaient immobiles. Pas une paupière ne bougeait, pas un membre ne remuait, ils ne parlaient pas et ne respiraient pas.

Ils avaient l'apparence de l'humanité, ou plutôt l'apparence qu'avait eue l'humanité à son commencement, car ces dieux avaient créé les hommes. A l'époque où la terre était plate, les dieux pouvaient se permettre ce genre d'excentricité. Mais que ces dieux étaient fragiles et éthérés ! Leur chevelure était d'un or si pâle qu'on eût dit de l'argent, leur chair transparente, révélant qu'ils ne possédaient pas d'os mais le plus léger des ichors, léger et violet, qui nageait dans la transparence sans nécessiter d'artères ni de veines. Leurs yeux étaient des miroirs polis qui ne reflétaient rien. Lorsqu'ils s'excitaient (ce qui était rare) du fait de quelque stupéfiante révélation métaphysique en eux-mêmes, des papillons fins comme du tissu palpaient de leurs robes cristallines et se dissolvaient comme des bulles dans l'air si bleu.

Lorsque Ajrarn parvint parmi eux, les dieux s'agitaient vaguement, telles des herbes dans une brise légère.

Ajrarn dit : « La terre se meurt. L'homme, votre création, se meurt. N'en avez-vous point entendu parler ? »

Mais les dieux ne répondirent pas, ne le regardèrent pas, ne semblèrent même pas le voir.

Ajrarn leur apprit alors que la terre se fendait et brûlait et que les hommes se tuaient sous l'aiguillon d'une haine persistante et magique qui se nourrissait et croissait en vitalité grâce à la destruction. Il leur apprit tout et ne s'épargna aucune parole.

Et les dieux ne répondirent pas, ne le regardèrent pas, ne semblèrent même pas le voir.

Ajrarn s'approcha alors d'un dieu, ou d'une déesse, comme il est possible, car il était difficile de déterminer si les dieux avaient deux sexes, plusieurs ou aucun. Ajrarn embrassa le dieu sur les lèvres, les paupières du dieu frémissèrent et des papillons s'élevèrent de ses vêtements.

« Vous avez fait les hommes, leur rappela Ajrarn, mais moi vous ne m'avez point créé, et je veux obtenir une réponse ! »

Le dieu parla donc enfin à Ajrarn, bien que ce ne fût point par le moyen d'une voix, d'une langue ou d'un langage, en fait on ne sait comment il parla, mais il parla bel et bien.

Et voici ce qu'il dit : « L'humanité n'est rien pour nous, et la terre n'est rien pour nous. L'homme est une erreur que nous avons commise. Même les dieux ont droit à une erreur. Mais nous n'en perpétrerons pas une seconde en le sauvant. Qu'il disparaisse de la terre et que la terre disparaisse de l'Existence. Tu es le Démon et l'humanité est ton jouet bien-aimé, mais nous avons dépassé ce genre de frivolités. Si tu désires que l'homme soit sauvé, c'est à toi de le faire

et non à nous.

Ajrarn ne répondit rien et n'exigea pas des dieux une syllabe de plus. Il se contenta de les regarder fixement, et là où se posa son regard la bordure de leurs vêtements cristallins se ratatina comme du papier enflammé. Mais Ajrarn ne pouvait faire davantage, car les dieux sont les dieux.

Ajrarn retraversa donc la Terre Supérieure bleue et froide ; le dos désormais tourné vers les montagnes impossibles à atteindre, il parvint jusqu'au Puits d'Immortalité et cracha dedans. Et telle était la nature d'Ajrarn que l'eau de plomb bouillonna, s'éclaircit, et brilla un instant avant que le gris l'envahisse à nouveau. Mais les Gardiens se contentèrent de ronfler sur leur banc ; Ajrarn pénétra dans le vaisseau ailé et laissa la Terre Supérieure derrière lui.

6 — Le Soleil et le Vent

Le Démon se tenait sur la berge du Fleuve du Sommeil couverte de lin ; devant lui ses eaux lourdes et ferrugineuses coulaient avec un bruit sinistre, derrière lui le vaisseau ailé reposait, tel un cygne mort. Le cœur d'une ténèbre ne peut devenir plus ténébreux. Pourtant, dans la personne d'Ajrarn avait toujours flambé une brillance occulte qui avait maintenant disparu. Son visage était amer et terrible tandis qu'il se tenait enveloppé dans le linceul d'une peur profonde sur la berge du fleuve. En ce lieu où il avait souvent chassé sans merci les âmes des hommes endormis, d'étranges lubies chassaient la créature intérieure d'Ajrarn.

Et comme il ruminait en ce lieu, une image transparente, tel de l'ivoire mince comme une hostie, s'éleva des eaux. Non pas l'âme d'un homme endormi, car rares étaient ceux qui dormaient suffisamment profondément à cette terrifiante époque cataclysmique de la terre pour que leur âme s'aventure aussi loin. C'était l'âme d'un mort.

Ajrarn fixa l'âme et l'âme le fixa. Les yeux de l'âme étaient deux fragments bleus délavés, la chevelure d'ambre, et autour de son poignet et sur son épaule pendaient des vrilles d'algues des profondeurs.

— Me reconnais-tu, mon Seigneur de tous les Seigneurs, demanda l'âme, ou m'as-tu oublié aussi facilement que tu m'as occis ? Je suis Sivesh, qui s'est noyé dans les mers vertes du matin parce que tu me détestais, moi qui ne t'ai donné qu'amour. Mes os ont pourri au fond de cette mer, mais je me suis attardé en cette parodie de forme humaine, car même à la porte sans forme au-delà de la vie je t'aimais toujours, toi qui m'as renié et détruit, et mon amour m'a lié au monde.

Ajrarn regarda l'âme de son amant défunt, et ce qu'il pensa nul ne le sait, mais il dit :

— Bien des milliers d'années mortelles se sont écoulées depuis que je me suis séparé de toi. Pourquoi viens-tu me voir maintenant ?

— Le monde tire à sa fin, dit l'âme, mais tu aimes le monde entre tout. Je suis venu voir si tu veux sauver le monde ou le laisser périr. Car dans la mort du monde est la mort d'Ajrarn. Bien que tu puisses vivre deux millions de fois un million d'années, sans la terre tu seras pourtant mort, et tu erreras comme moi, tu seras aussi mort que moi, et aussi dépourvu de but.

L'âme se rapprocha alors, et à travers son corps on pouvait distinguer le rivage lointain et le fleuve noir qui passait. Elle embrassa la main d'Ajrarn, mais son attouchement ressemblait à celui d'une froide fumée. Elle s'évanouit comme glace au soleil.

La Haine se coucha sur la terre, elle la pénétra jusque dans ses cavernes les plus profondes, ses vallées les plus isolées. La Haine viola la terre, et les enfants de la Haine jaillirent. Et la Haine, en une ultime victoire, prit enfin une forme, la forme d'une énorme bête, ou plutôt d'une bouche. Nul homme ne pouvait percevoir cette apparition, qui le dévorait. Mais nul homme, eût-il déchiffré cette calamité et vu la Haine à sa source, n'aurait pu s'élever contre elle, ainsi qu'un héros va affronter un dragon, car nul homme n'aurait pu supporter sa présence. Malgré toutes les petites méchancetés des hommes, dans le voisinage d'une malveillance aussi concentrée le plus brave – ou le pire – d'entre eux se fût évanoui, brûlé, réduit en miettes.

Un seul être pouvait rencontrer cette entité qui avait été la Haine de Qebba, un seul être pouvait la voir, la sentir, la trouver ou l'égaliser. Car la haine, pour Ajrarn, avait été un familier, une belle harpe dont il pouvait jouer, un art, une plaisanterie.

Où se trouvait le cœur de la Haine, de la forme qu'elle avait revêtue, n'a pas été retenu, et ne pourrait être écrit, de même qu'on ne peut mâcher de l'eau. C'était en quelque lieu en partie abstrait, ni dans le monde ni en dehors. En tout cas, le paysage ressemblait quelque peu à celui de la terre, une chaîne de roches désolées, les terrasses inférieures noires d'arbres brûlés et un épais nuage bruni encerclant les pics supérieurs, brillant d'une curieuse lumière de plomb brunâtre. Lorsque l'aube éclatait sur le monde tourmenté, le soleil se levait aussi sur cette scène ; mais pour l'instant c'était la nuit sur terre et la nuit ici aussi et, çà et là, une étoile rouge clignotait comme une goutte de sang à travers la brume malsaine.

Quelque part dans le nuage et la brume, la tête – la bouche – le cœur de la Haine tordait ses lèvres brunes bulbeuses. Et elle voyait à travers sa bouche, ouverte à tout moment, bien que sa vue ne fût point comparable à celle d'un mortel. Elle « vit » alors une ténèbre sur les

pententes inférieures ; la ténèbre prit la forme d'un homme grand et beau, noir de cheveux et d'yeux et drapé dans une cape noire qui le faisait paraître ailé, comme un aigle.

Auparavant, jamais rien n'était venu chercher la Haine, n'avait atteint sa citadelle et n'était venu la contempler. Et la Haine perçut dans la silhouette en dessous une malveillance puissante comparable à la sienne, et pourtant imperceptiblement différente, un festin de mal que la Haine ne pouvait ni absorber ni influencer.

Alors la Haine parla. C'est-à-dire qu'elle communiqua. Sa voix était une sorte d'odeur, comme les cendres d'un volcan, et le langage qu'elle employa était comme une impulsion, une crispation dans les articulations, des nerfs désagréablement écorchés, une douleur qui n'était pas vraiment douloureuse.

— Je suis issue du cerveau d'un homme, dit la Haine. Celui-ci m'a conçue. Quoique je l'aie oublié, son esprit rancunier fut mon progéniteur. Mais tu n'es pas un homme. Pourquoi es-tu ici ? Que veux-tu ?

La silhouette sur la pente, Ajrarn, ne répondit pas mais se mit à grimper vers la cime au-dessus de laquelle on distinguait les lèvres brunes bulbeuses. Il traversa un anneau de nuages d'un brillant terne, puis un deuxième. La cime elle-même était une épingle de roche grise brute. Là, Ajrarn s'arrêta bientôt.

— Il y a beaucoup de méchanceté en toi, dirent les lèvres de la Haine, et elles bavèrent onctueusement. Je te dévorerais si je le pouvais. Concluons un marché. Donne-moi ta méchanceté et tu seras Seigneur du monde durant la totalité de ses ultimes jours tumultueux.

Mais Ajrarn s'assit sur la cime et se tint coi.

— Tu as tué bien des gens, chuchota la bouche de la Haine avec avidité. Tues-en d'autres. Je te donnerai toute une armée à tuer – ils se précipiteront sur toi en hurlant, leurs dents étincelleront au clair de lune rouge, tu étendras tes bras, ils expireront, et je serai nourrie. Viens, je te trouverai de belles femmes, tu couperas leur peau de perle avec un couteau orné de bijoux et tu trouveras des rubis sous leur peau. Je connais un caveau où des hommes ont enterré vivant un beau garçon ; je te permettrai de le voir. Sa chair est comme l'albâtre et sa chevelure comme du vin blanc renversé. Au nord du monde, bien des montagnes ont explosé et flambé. Le magma descend comme des serpents dorés sur les cités au-dessous. Au sud, les mers envahissent la terre comme des chiens argentés. Viens, je te donnerai une mer et une montagne. Viens.

Ajrarn se tint coi, mais il sortit de sa manche un pipeau de bronze fin et se mit à en tirer de la musique. Lorsque la musique commença, les nuages entourant les montagnes se mirent à se disloquer et ne tardèrent pas à se transformer en formes nuageuses qui dansèrent et

s'embrassèrent au rythme du pipeau. La roche nue des montagnes bourdonnait et tremblait doucement comme si leurs os dansaient aussi.

La bouche brune de la Haine était sèche.

— Ne me traite point ainsi, dit la Haine. Tu n'en tireras aucun bénéfice !

Ajrarn sortit alors de sa cape une petite boîte d'argent et il en répandit une poudre pailletée qui produisait un parfum d'une suavité extraordinaire.

La bouche brune de la Haine se tordit.

— Ah, ne fais point ceci ! s'écria-t-elle, ces choses me sont blessantes. Tu n'es point tendre de nature, car je crois que tu es un démon. Oui, je suis sûre que tu es un démon. Viens, sois un démon, sois cruel de manière extravagante et satisfais-moi. Je ne puis te blesser. Nous devrions être compagnons, toi et moi. Car, dans un passé lointain, tu as planté la semence qui m'a créée.

Mais Ajrarn sortit de sa ceinture une fleur unique qu'il avait trouvée poussant encore sur terre. Elle était bleu pourpre, la teinte que les sages ont cataloguée comme étant la couleur de l'amour, et lorsque Ajrarn la posa sur la cime nue de la montagne, la fleur enfonça ses racines dans la roche peu prometteuse et, en une minute, elle se fut dressée en un bel arbre dont les branches fleuries caressaient le ciel bas.

— Maintenant, tu manques de savoir-vivre, mon visiteur démoniaque ! lança la bouche brune de la Haine en se reculant quelque peu, car la couleur et le parfum des fleurs avaient tendance à lui donner la nausée. Mais je ne devrai plus te supporter bien longtemps encore. Regarde à l'est, et tu remarqueras que tu ne tarderas point à partir.

Ajrarn se retourna et regarda, ainsi que l'avait suggéré la bouche de la Haine.

A travers la brume boursouflée, une mince épée jaune avait frappé – premier présage de l'aube.

Aucun démon ne pouvait rester sur terre après la venue du soleil, cela était bien connu, et même la Haine le savait.

Ajrarn avait déposé le pipeau de bronze et la boîte d'argent et appuya son dos contre l'arbre en fleurs.

— Tu as beaucoup parlé, murmura-t-il, c'est maintenant mon tour. Nul ne pouvait te rencontrer à part moi, car qui ne se rappelle point l'astuce, la sagesse des démons ? Nul autre que moi, ma vile compagne, ne pouvait te détruire.

La Haine ouvrit alors bien grand ses lèvres brunes et révéla la caverne qui béait derrière elles, un jabot gigantesque, sans dents, ni langue, ni gorge, un puits qui ne pourrait être rempli.

— La destruction est ma prérogative, dit la Haine. — Les lèvres se rapprochèrent, et elle ajouta : La lumière est plus forte. Tu ferais mieux de partir.

Mais Ajrarn prit ses aises et s'appuya contre l'arbre comme s'il s'agissait de coussins de soie. Il regarda le rougeoiement à l'est, là où deux épées roses s'élevaient maintenant de chaque côté du jaune. Les yeux d'Ajrarn étaient mi-clos tandis qu'il regardait, et il sourit, bien que ses lèvres fussent blanches.

La bouche dans le ciel pâlit brutalement, elle aussi, d'une pâleur laide et comme malade.

— Allons ! fit-elle, tu devrais partir. Un démon ne peut affronter le soleil.

Mais Ajrarn ne bougea point, et il y avait dix épées à l'est, sept d'argent et trois d'or.

— Ah, mais ceci est ridicule ! insista la Haine en frissonnant. Tu joues le rôle d'un symbole d'immolation personnelle... mais qu'est le monde pour toi ? Laisse le monde disparaître. Il y en aura d'autres. Vois. Le soleil est bien brillant. Il ne te reste plus qu'un instant. Une fois le soleil levé... Songes-y donc. La souffrance de cette lumière, la lumière qui flétrit les choses du pays des démons et transforme sa peuplade en poussière. Oh, Ajrarn, Ajrarn ! hurla la bouche de la Haine en le reconnaissant soudain, frissonnant, se contorsionnant et faisant virevolter les nuages et gronder les rochers, rien ne mérite une telle douleur. Cours, Ajrarn ! Vole, Ajrarn ! La Terre Inférieure est fraîche et obscure. Tu ne peux tant aimer la terre que tu sacrifies pour elle ta vie éternelle.

Il y avait maintenant vingt épées à l'est ; cinq d'argent, douze d'or et trois d'acier blanc. Ajrarn se leva et se tint sous l'arbre. Le ciel et la terre étaient bouleversés par les convulsions de la Haine qui s'efforçait de le faire partir. Mais Ajrarn était aussi immobile que l'avaient été la roche et le ciel. Il regardait droit dans la direction du soleil, comme le fait encore l'aigle en souvenir de son regard.

Toutes les épées étaient maintenant blanches, et au-dessous, bordure d'une blancheur qui n'était pas blanche mais aveugle — noires. Le soleil se leva.

Deux clous minces percèrent les yeux d'Ajrarn, deux autres sa poitrine et trois son aine. Un sang sombre et rougeoyant coula de la commissure de ses lèvres, des narines et du bout de ses doigts. Le Prince des Démons ne cria point sous la souffrance qui le détruisait, bien qu'elle parût durer bien des siècles et qu'à chaque instant elle fût plus difficile à supporter, douce douleur sifflante enfilée par ces aiguilles, bœuf mugissant de douleur qui piétinait en dessous. Enfin arriva une douleur dorée, pire que tout le reste, et il dut alors crier, oui, Ajrarn, Prince des Démons, cria, mais à la même seconde il fut

transformé en fumée, en poussière, en silence.

Et les cendres d'Ajrarn furent soufflées sur la face de la Haine.

La Haine ne put le supporter. La Haine se nourrissait de haine, et voilà qu'elle était forcée de se nourrir d'amour, et l'amour l'étouffa. L'amour même d'Ajrarn, le plus mauvais des mauvais, l'amour du Démon pour la terre à laquelle nul dieu – les dieux étant au-dessus de ce genre de choses – ne s'intéressait plus. Il y eut une explosion de lumières et de tonnerres multiples tandis que l'amour du Démon pour la terre détruisait la Haine de la terre, de même que le soleil avait détruit Ajrarn.

La Haine était morte, et le Démon était mort. Rien d'autre ne pouvait s'ensuivre en dehors d'un âge d'Innocence absolue.

Le visage de la terre avait bien changé, des mers là où s'étaient trouvés des continents, des montagnes écroulées ou élevées, des forêts détruites, de nouvelles forêts naissant à l'aventure de graines riches. La race humaine avait survécu grâce à l'intervention d'Ajrarn. Maintenant, embarrassée, elle regardait, hébétée, autour d'elle. Sans Haine pour régner, la petite haine qui demeurait dans les hommes s'était ratatinée et il faudrait des ères avant qu'elle ne recouvre ses anciennes proportions naturelles honnêtes et répugnantes. A cette époque, tous les hommes furent frères. Ils tombaient dans les bras les uns des autres, sanglotaient et se conduisaient mutuellement hors des ruines abattues vers un jour nouveau et plein d'espoir. Ils construisirent alors des autels et bénirent les dieux distants qui ne leur prêtèrent nulle attention ; au bout de trois siècles – ou moins – le nom d'Ajrarn fut oublié de même qu'ils oublièrent la nuit à la venue du jour.

Ce fut une époque unique du monde, sans nul doute possible. Les rois étaient justes, les voleurs rares et les meurtriers plus rares encore. Les cicatrices guérirent, le sol des nations fut baigné de fleurs et d'épis, des arbres élevés recouvrirent les épaules des collines, les feux des montagnes s'endormirent dans leurs hautes tours bleues. On raconte que les tigres suivaient les petites filles comme des chiens sans leur faire de mal, que les licornes luttaient pour rire avec leurs cornes dorées en plein jour, qu'une orange sur quarante contenait un souhait, et que les chats apprirent à chanter, et ce de façon tout à fait charmante.

Telle était la terre. Mais au-dessous de la terre il n'y avait pas de chansons. Trois siècles s'étaient écoulés mais peu de choses s'étaient passées. Ce que la terre oubliait, la Terre Inférieure avait quelques raisons de s'en souvenir.

Druhim Vanashta se lamentait. Les Drin, près de leurs fourneaux, parmi les tas oubliés de métal rouillé, pleuraient et pleurnichaient, et

leurs larmes élevèrent le niveau du lac noir sur les rives duquel étaient bâties leurs forces. Les Eshva pleuraient, et les serpents qui se lovaient dans leurs longues tresses pleuraient aussi des larmes en serpentins brillants. Mais c'étaient les Vazdru qui invectivaient et maudissaient l'humanité pour sa négligence. Les Vazdru ne pleuraient pas aisément, pourtant l'eau coulait de leurs yeux. Ils se revêtaient de robes de deuil – jaunes, comme le soleil qui avait occis leur Seigneur bien-aimé – s'arrachaient les cheveux, se dénudaient la poitrine, quel que fût leur sexe, et se flagellaient avec des fouets de jade.

— Le monde déshonore Ajrarn ! s'écriaient les princesses.

— Montons sur terre, hurlèrent les princes Vazdru, et faisons brûler de honte ces maudits !

Alors, de nuit, les Vazdru rendirent visite à la nouvelle terre innocente. Ils passèrent comme des fantômes le long des rivages et parmi le blé bien droit, ils traversèrent les routes des hommes, et dans les villes les lampes miroitèrent sur leurs vêtements ocre et leurs belles figures égarées. Ils pincèrent les cordes de leurs instruments en passant, firent résonner leurs sistres et lancèrent d'une voix forte : « Ajrarn est mort ! Ajrarn est mort ! » Ils jetèrent devant eux des fleurs noires et grattèrent aux portes avec du charbon issu d'un fer noir.

Les chiens se mirent à hurler et le rossignol se tut.

Les gens demandèrent : « De qui parlent-ils ? Ajrarn est un nom que nous ignorons. Assurément ce doit être quelque roi ou seigneur, pour être pleuré ainsi. » Ils s'inclinèrent donc respectueusement devant les Vazdru et leur offrirent du vin ou de l'argent, ignorant qu'ils étaient des démons. Les Vazdru, n'ayant plus le cœur à la méchanceté depuis la mort de leur Prince, s'en furent en pleurant dans les ténèbres.

Une Eshva vint aussi sur terre pendant la nuit, mais elle le fit plus silencieusement. Ce n'était nulle autre que Djaseve, la démonsse qu'Ajrarn avait déversée d'une aiguière pour soulager Drezaëm. Il ne lui poussait plus de primevères dans les cheveux, les serpents d'argent y étaient revenus. Ses yeux étaient secs, car elle avait inexplicablement songé à un endroit curieux, à demi dans le monde, à demi en dehors, où un arbre de fleurs bleu pourpre naissait d'une cime montagnaise dénudée.

Djaseve chercha longuement, plusieurs années. Elle alla jusqu'aux quatre coins du monde et en revint. Elle finit par trouver l'endroit curieux et le chemin qui y menait. Elle marcha jusqu'où la Haine était morte, non plus des montagnes, car elles avaient été secouées et abattues, non plus un bois noirci car il avait fait naître des feuilles, copiant le monde fertile. La lune s'était levée. Elle révéla une terrible cicatrice dans le ciel lui-même, ridée et lumineuse – la blessure d'où la bouche de la Haine avait été arrachée. Sous cette cicatrice se

dressait un arbre, comme dans le rêve de Djaseve, bien que ses fleurs n'eussent plus la teinte de l'amour mais fussent grises comme des cendres.

Djaseve courut jusqu'à l'arbre. Elle embrassa son tronc mince et creusa dans le cailloutis de la montagne pour le libérer. Ses mains saignèrent et son sang tomba sur les racines de l'arbre qui parurent se débattre pour monter vers elle. Il fut enfin déraciné, Djaseve l'arracha aux pierres et le mit sur son dos car il pesait peu de chose. Elle emporta l'arbre jusqu'à la terre, mais elle dut bientôt le déposer, car elle était lasse. Aussitôt l'arbre enfonça ses racines dans le sol fertile. Djaseve se rendit compte qu'elle et l'arbre se trouvaient dans une forêt épaisse, dense et antique, un lieu qui avait échappé aux bouleversements. Là, avec les branches enchevêtrées de façon inextricable et les troncs massés tout autour comme des sentinelles, nul rayon de soleil ne pourrait passer, même en plein midi. Djaseve remarqua cela et eut un sourire rêveur. Elle s'allongea sous l'arbre, caressant de la main son écorce grise.

A la lisière de l'antique forêt se trouvait une route, et près de la route une ferme aux champs, aux vergers et aux vignobles nombreux.

Or le fermier possédait sept filles, la plus jeune ayant quatorze ans et l'aînée vingt ans, chacune étant née à une année d'intervalle de l'autre ; bien que toutes sept fussent jolies, toutes sept étaient vierges, car c'était un âge d'Innocence. Cependant, il leur manquait la fêrûle d'une mère, celle-ci étant morte, ce qui n'étonnera personne. A partir de l'aînée, la signification de leurs noms était comme suit : Flottille, Flamme, Fumée, Feuille, Fontaine, Faveur et Fraise.

Or il arriva que ces sept sœurs ne fussent point aussi modestes qu'elles l'auraient dû, car il leur manquait la fêrûle d'une mère. Leur père, un homme grossier et insensible, n'avait point fait en sorte que ses filles fussent vêtues ainsi qu'elles l'eussent aimé, cependant que dans la ville voisine se trouvait un marchand de soieries finaud qui avait dit à chacune d'elles, à un moment ou un autre : « Ta chair de magnolia aurait bien plus belle apparence dans une robe de soie que dans ce tissu grossier. Viens me rendre visite, un soir, et je verrai ce que je pourrai faire. » Aucune des sept damoiselles n'y était encore allée. L'idée ne leur plaisait guère car elles avaient remarqué, tout ignorantes qu'elles fussent, que ses gros doigts jaunes avaient tendance à rôder sur elles autant que sur les pièces de soie, alors que la cadette avait déclaré qu'il abritait dans son pantalon un animal qui y faisait une bosse très spéciale chaque fois qu'elle se penchait pour admirer les nouveaux échantillons de soie, ainsi qu'il l'amenait constamment à le faire.

Le vieux méchant n'en continuait pas moins ses assiduités, elles ne

cessaient de penser à la soie, et une nuit toutes sept se mirent d'accord sur un plan.

Le marchand de soieries était dans son arrière-boutique, en train de trafiquer ses livres pour tromper les percepteurs du roi, lorsqu'un grattement délicat se produisit sur la porte.

— Qui est là ? voulut savoir le marchand, nerveux. — Bien qu'il y eût alors peu de voleurs, en étant un lui-même il avait toujours conscience de leur existence et en peuplait la nuit. — Attention à mes seize domestiques et à mon chien enragé !

Mais une voix suave dit à travers le trou de la serrure :

— C'est moi, cher marchand, Fraise, la septième fille du fermier. Mais s'il y a un chien enragé...

Cependant le marchand avait bondi de joie devant sa chance et il alla ouvrir la porte toute grande.

— Entre dans mon indigne boutique ! s'écria-t-il en introduisant Fraise. Il n'y a personne d'autre que moi, ajouta-t-il, tu m'as mal compris. Un chien enragé ! Quelle absurdité ! Ne sois point apeurée, et approche-toi, et je vais voir pour la soie d'une robe. Bien entendu, lui assura-t-il d'un ton cajoleur, je ne puis te l'ajuster si tu es vêtue ; tu dois ôter tous tes habits.

Fraise fit ce qu'il avait suggéré. Le marchand se lécha les babines et roula de grands yeux, et Fraise remarqua que l'étrange animal était de nouveau sur lui.

— Maintenant, dit le marchand, reste debout contre ce mur, que je prenne tes mesures.

Fraise s'exécuta avec calme et le marchand, incapable de se retenir davantage, se jeta sur elle.

— Mais ceci est-il tout à fait nécessaire ? s'enquit Fraise tandis qu'il la recouvrait de bave et de baisers répugnants.

— Oui, en vérité ! déclara le marchand en défaisant son pantalon et en se préparant une nouvelle fois à avancer.

— Non, je ne le crois pas, dit Fraise. — Et, haussant la voix, elle appela ses sœurs. Aussitôt toutes six, qui avaient attendu patiemment à l'extérieur, se précipitèrent en brandissant divers ustensiles dont elles assaillirent le marchand.

— C'est moi, Flottille, la première fille du fermier ! hurla Flottille en lui heurtant le tibia à l'aide d'un énorme crochet de boucherie.

— Et voici Flamme ! hurla Flamme en heurtant l'autre tibia à l'aide d'une tourtière.

— Et voici Fumée ! — un coup sur les fesses.

— Et voici Feuille ! — un coup sur le dos.

— Et voilà Fontaine ! annonça Fontaine en lui versant dessus de façon fort bien venue une cruche d'huile froide.

— Et Faveur ! ajouta Faveur en le frappant sur la tête avec des

pincettes.

Le marchand gronda, sautilla et ne tarda pas à glisser dans l'huile et à tomber sur le plancher. Alors les sept sœurs le rouèrent de coups jusqu'à ce qu'il les supplie de prendre toute la soie qu'elles pourraient porter et de le laisser tranquille. Sa générosité s'avéra plus grande qu'il ne l'avait escompté car les sept filles avaient prudemment amené les bœufs et la charrette de leur père, et la chargèrent à bloc. Le marchand gémit et se tordit les mains.

— Et maintenant, dit Flottille, tu ne diras à personne que nous sommes venues ici.

— Tu devras dire que des brigands t'ont attaqué, lui conseilla Flamme.

— Sinon ? dit Fumée.

— Si tu nous accuses, ajouta Feuille.

— *De quoi que ce soit*, laissa entendre Fontaine.

— Nous dirons aussi que tu as forcé notre petite sœur à se tenir toute nue contre le mur de ta boutique, continua Faveur.

— Avec l'intention de sortir un méchant animal sauvage, probablement ton chien enragé, de ton pantalon pour le jeter sur moi ! finit Fraise avec indignation.

En conséquence le marchand ameuta toute la ville avec ses cris contre vingt brigands géants à la barbe noire maniant des bâtons en fer, tandis que les sœurs rentraient par la route avec une charrette remplie de soieries.

Mais comme le véhicule surchargé approchait de la ferme adossée au rideau noir de la forêt antique, les sœurs contemplèrent au clair de la lune une dame d'une grande beauté qui attendait sur la route.

— Elle doit être très riche, dit Flottille. Voyez, elle a des serpents d'argent dans les cheveux qui sont si habilement ciselés qu'on les croirait vivants.

— Mais regardez, dit Fraise, ses mains ont saigné.

— Que peut-elle nous vouloir ? dit Feuille.

À l'approche de la femme, les bœufs soupirèrent, stoppèrent et fermèrent leurs grands yeux. Elle fit trois fois le tour de la charrette, étudiant chaque sœur l'une après l'autre, puis repartit sur la route et la quitta ensuite pour entrer dans la forêt.

— Ce doit être un esprit, dit Fumée.

— Ou une princesse dérangée, dit Flamme.

Fontaine et Faveur reniflèrent d'un air hautain.

Cependant, Djaseve, qui avait été attirée, comme l'ont toujours été les démons, par la senteur de leur petite méchanceté, retourna à l'arbre fleuri de gris et l'enlaça. Ensuite, sur le gazon plat et moussu entre les troncs serrés, Djaseve se mit à danser.

Ce fut une danse folle, une danse pour éveiller la nuit et l'air, pour

appeler les créatures et les objets. Un lièvre noir arriva le premier et s'assit pour la regarder béatement de ses yeux pâles et ronds, puis des renards qui ne semblèrent même pas remarquer le lièvre, et après eux deux cerfs aux bois en dagues, et des hiboux aux ailes en bannières, et un lion, pâle comme la fumée en raison de son grand âge. Même les bêtes aquatiques vinrent ramper, attirées des étangs profonds de la forêt et des marais par la danse silencieuse et irrésistible de l'Eshva. Enfin, même le vent d'est vint dans la forêt, appelé par sa magie.

Lorsque Djaseve l'entendit qui agitait les feuilles dans les arbres, elle défit sa large écharpe et le vent se précipita dedans, la gonflant comme une voile. Djaseve renoua alors prestement l'écharpe de telle sorte que le vent ne puisse se libérer, car les démons avaient le pouvoir d'accomplir ce genre de choses. Elle s'arrêta alors de danser. Les animaux s'enfuirent. Le vent se débattit et se plaignit dans l'écharpe tandis que Djaseve l'attachait solidement parmi les grosses branches de l'arbre aux fleurs grises.

Les sept filles du fermier se firent des robes de soie mais n'osèrent les porter en plein jour de crainte d'être découvertes. L'idée leur vint alors de s'habiller de nuit et de se glisser jusqu'à la lisière de la forêt antique. Là, elles se pavanèrent en prétendant qu'elles étaient princesses et en discutant de la pluie et du beau temps, ainsi qu'elles avaient entendu dire que le faisaient exclusivement les princesses, puisque tout le reste était en leur pouvoir et, de ce fait, les ennuyait.

— Que c'est étrange, dit Flottille, il n'y a pas de vent d'est ce soir.

— Il y a plusieurs jours qu'il n'y en a pas, dit Flamme.

— Les vaisseaux sont en panne en mer, dit Fumée.

— Et il faut que les hommes fassent tourner eux-mêmes les moulins, dit Feuille.

— Quant aux balbuzards et autres oiseaux planeurs, dit Fontaine, ils restent perchés sur les clôtures en grommelant, incapables de voguer sur les courants aériens.

— Et l'épouvantail ne bouge pas et n'épouvante pas les pigeons, dit Faveur.

— Pourtant, ajouta Fraise, la mauvaise odeur du fumier ne souffle plus à l'aube dans le vignoble.

C'est alors que les sept sœurs aperçurent une silhouette debout devant elles parmi les arbres. Ce n'était nulle autre que la belle dame qu'elles avaient rencontrée la nuit du vol.

— Que veut-elle ? se demandèrent les sœurs. Voilà qu'elle nous fait signe de la suivre. Mais il ne faut pas y aller, dirent-elles en découvrant qu'elles étaient déjà en train de le faire. La forêt était d'ébène et mystérieuse, pourtant elles n'avaient pas peur. La femme les conduisit de plus en plus profondément dans l'obscurité et, sans

savoir pourquoi, elles n'avaient aucun désir de revenir en arrière. Elles parvinrent enfin à un arbre différent de tous les autres arbres, un arbre à fleurs, lesquelles étaient grises, et dans ses branches une grande écharpe virevoltait toute seule.

Tandis qu'elles le regardaient, Djaseve se mit une deuxième fois à danser. Mais en l'occurrence nul ne s'approcha, car cette danse était pour l'arbre, pour le vent prisonnier dans les branches et pour les sept vierges. Les sœurs se mirent soudain à danser aussi, sans crainte ni surprise, comme s'il était tout à fait naturel que, vêtues de soieries, la main dans la main et guidées par une femme avec des serpents dans les cheveux, elles pirouettent et virevoltent autour d'un arbre aux fleurs grises à minuit dans une forêt antique.

Elles dansèrent jusqu'à ce qu'une merveilleuse lassitude sensuelle les envahisse ; alors les sept vierges s'allongèrent en formant un cercle autour de l'arbre, leur tête tomba en arrière sur la mousse élastique et leurs yeux devinrent vitreux de rêves. Djaseve se glissa à côté d'elles et, tendant les mains, elle libéra prestement le nœud de l'écharpe et secoua le terrible vent d'est. Le vent, libéré, était furieux. Il fouetta l'arbre de telle manière que toutes les fleurs grises en furent violemment agitées, et de leurs pétales la grisaille s'envola en un nuage épais. C'était, en fait, de la cendre qui les avait rendues grises comme la cendre ; la cendre fut alors aspirée par le vent qui volait autour de l'arbre, puis, comme le vent accélérât en tournoyant, la cendre s'éparpilla. Elle se déposa sur les sept damoiselles au-dessous de l'arbre et, à ce moment, chacune d'elles gémit et se tordit comme si quelque force de plaisir invisible s'emparait d'elle. Alors chacune d'elles cria à plusieurs reprises, puis se tut. La cendre s'était évanouie et le vent avait fui. Djaseve soupira, et elle aussi s'en fut, pour attendre patiemment.

Sept filles s'éveillèrent au matin, elles s'éveillèrent vêtues de soieries dans la forêt antique. Sept filles se rappelèrent une expérience inhabituelle, et sept filles s'empourprèrent. Au-dessus de leur tête un arbre en fleurs bleu pourpre n'était pas ainsi qu'elles s'en souvenaient.

Abasourdies, chuchotant, gloussant, elles rentrèrent furtivement, ôtèrent leurs soieries et se cachèrent vertueusement dans leur lit.

Quelques mois plus tard, elles ne pouvaient plus rien cacher.

— Oh, mes filles ! beugla le fermier. Déflorées toutes les sept ! Enceintes toutes les sept !

C'était ma foi exact, on ne pouvait s'y tromper. Sept jolies filles au ventre rond et haut qui baissaient calmement les yeux.

— Qui est le coquin... les coquins ? beugla le fermier.

— Un rêve, murmura Flottille.

— Le rêve d'un arbre, murmura Flamme.

— La fleur d'un arbre, murmura Fumée.

— Non, le vent, murmura Feuille.
— Un vent enflammé, murmura Fontaine.
— Une cendre dans le vent, murmura Faveur.
— Non, dit Fraise, la cadette, c'était un bel homme aux cheveux noirs et aux yeux qui brûlaient comme des charbons.
— Honte ! beugla le fermier.

Mais il raconta aux voisins que ses sept filles étaient atteintes d'une étrange maladie terriblement contagieuse. Il les enferma dans la maison et ne leur permit aucune visite. C'était un âge d'Innocence, on le crut, bien que la « maladie » persistât sept mois.

Le dernier jour du septième mois le soleil descendit et sept sœurs lâchèrent chacune un cri et tombèrent sur leur lit. Sept heures elles crièrent. A la dernière minute de la septième heure, sept sœurs lâchèrent chacune un hurlement de triomphe.

La vieille servante de la maison, qui les avait assistées durant le travail, se mit alors à crier à son tour. Le père accourut et la secoua. « Eh bien, s'agit-il de fils ou de filles ? »

La servante, recouvrant sa force morale naturelle, déclara :

— J'affirme que jamais de toute ma longue vie, qui aura certainement, désormais, été abrégée par ce choc, je n'ai assisté à une telle chose. Flottille a donné naissance à un petit bras de bébé, Flamme à un autre petit bras, et que je tombe raide morte si Fumée n'a point donné naissance à une jambe et Feuille à une autre jambe, tandis que la pauvre Fontaine a produit un torse entier, et Faveur une tête.

— Et Fraise ? geignit le fermier.

— Eh bien, dit la servante avec un air fort sage, je suis sûre de ne pouvoir dire à quoi Fraise a donné naissance, mais soyez certain que c'est un beau spécimen !

Le fermier pleura et, lorsqu'il eut cessé de pleurer, il ordonna que tous ces-morceaux de corps d'enfant, produits de façon aussi peu naturelle, soient empaquetés dans un linge et enterrés. Mais à peine les portions d'anatomie furent-elles ensemble dans le linge que celui-ci commença à s'agiter.

Le fermier s'enfuit mais la sage servante regarda dedans, et elle vit qu'une union prodigieuse s'était produite : un enfant entier en bonne santé, d'une beauté frappante, gisait endormi.

— Bon, dit la servante, laquelle de vous, mes filles, a du lait à donner à ce nourrisson ?

Elle était redevenue d'humeur prosaïque, mais elle devait encore être mise à rude épreuve. Aucune des sept filles ne s'avéra posséder de lait et, de toute façon, il ne fut point nécessaire. Car, se retournant vers l'enfant avec des gloussements de compassion, la servante vit qu'il avait prodigieusement grandi. En vérité, l'enfant dans le linge

était maintenant un beau petit garçon de onze années peut-être.

— Du calme, mon poulet ! s'écria la servante en le réprimandant, tu vas abuser de tes forces.

Mais en vain. Au bout d'une minute encore l'enfant avait grandi davantage, et il continuait. C'était maintenant un bel adolescent fascinant qui était allongé là, les cheveux noirs comme le jais, excitant à contempler, au point que la vieille servante en tremblait. Puis, même l'adolescent eut disparu. Un homme était couché sur le linge. Il semblait fait de lumière sombre, il rutilait de beauté, et son corps nu ressemblait à celui d'un dieu, ou à ce qu'elles pensaient qu'un dieu devait ressembler, les huit femmes qui frissonnaient, frappées d'une stupeur profonde au-dessus de lui. Son visage endormi les privait de parole.

Mais brutalement, Fraise, la cadette des sept sœurs, se glissa jusqu'à la fenêtre ; à l'est elle vit une unique épée jaune qui se levait, signe de l'arrivée du soleil. Elle ignora toujours ce qui la poussa à agir ainsi, mais elle se précipita vers l'homme incroyable et, s'agenouillant à son côté, elle lui embrassa la bouche et chuchota :

— Ajrarn, éveille-toi, car le soleil revient sur terre et il faut que tu retournes en ton royaume.

Les paupières de l'homme frémirent, deux feux noirs brûlèrent soudain entre les brins des cils, il sourit, et toucha de ses doigts froids les lèvres de Fraise. Et il disparut.

La pièce fut à nouveau remplie de cris tandis qu'un aigle noir montait, invisible, dans le ciel de la terre, tournait sur ses larges ailes et disparaissait sans laisser de trace.

Quelques instants plus tard, le soleil brillant se levait. Mais soyez assurés que l'âge de l'Innocence était arrivé à sa fin.